





ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÉME.



A LONDRES.

M. DCC. LIII.

LE
FLATTEUR,
COMÉDIE.

Repréſentée pour la première fois en Proſe au mois de Décembre 1696.

Et depuis miſe en vers.



PRÉFACE.

Le poëme dramatique n'eſt autre choſe qu'une imitation de la nature conſidérée dans les mœurs des hommes, & renfermée dans les bornes d'une action. Mais comme les loix de la ſociété ont établi des différences conſidérables parmi les perſonnes, celles de la poëſie ont dû établir les mêmes différences dans la manière de les faire agir & de les faire parler. De-là vient le peu de reſſemblance qu'il y a entre le ſtyle de la Tragédie, qui n'admet que les rois & les grands perſonnages, & celui de la Comédie, qui n'imite que des perſonnes communes & des actions ordinaires.

On voit aſſez par-là ce qui a obligé quelquefois nos meilleurs poëtes à recourir au langage de la proſe, qui paroît en effet le plus naturel & le plus accommodé à la qualité des perſonnes que la Comédie repréſente. Mais comme parmi ces perſonnes mêmes, le rang, l'éducation & les intérêts forment d'autres différences preſque infinies, on ne peut pas dire que

le même ſtyle ſoit toujours également propre à les bien repréſenter ; & c'eſt pour cela que les mêmes poëtes ſe ſont ſervi d'un langage plus ſoutenu, lorſqu'ils ont eu des actions plus ſérieuſes à décrire, ou des perſonnes plus importantes à faire parler.

Il ſuffit de lire leurs ouvrages pour juger des raiſons qu'ils ont eues d'en uſer ainſi ; & il eſt aiſé de ſentir à quel point certaines Comédies paroîtroient forcées, ſi elles étoient en vers, & combien certaines autres perdroient de leur prix, ſi elles étoient écrites en proſe : car on peut dire qu'il en eſt des vers à l'égard de la proſe, comme de la muſique à l'égard des vers. Ils arrêtent une déclamation qui doit courir ; mais ils ſoutiennent celle qui doit marcher plus gravement ; & quoiqu'un auteur comique, qui fait ſon métier, ſoit obligé le plus ſouvent de rompre à deſſein la cadence de ſes vers, & d'en exténuer la force & l'harmonie, il ne laiſſe pas de leur reſter encore une ſorte de dignité, qui donne tout un autre relief que la proſe, à une action réglée, & à des perſonnes au-deſſus du commun.

Quoique je fuſſe fort jeune, quand je donnai la premiere fois au public la Comédie du Flatteur, je ne laiſſai pas de concevoir, auſſi-bien que pluſieurs

de ceux qui l'ont le plus approuvée, qu'elle étoit du genre de celles qui doivent être écrites en vers : mais j'étois alors si novice dans le métier de la versification, que le désespoir d'y réussir, m'empêcha de l'entreprendre. Je crus donc que c'étoit assez pour moi d'avoir fait en prose une piéce raisonnable, sans entreprendre un second travail au-dessus des forces que je me connoissois alors. Cependant l'ayant relue depuis dans le dessein de la faire imprimer avec mes autres poësies, j'ai compris qu'en la tournant en vers, je pourrois la rendre plus digne d'être présentée au public, & j'ai continué mon entreprise avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle m'a donné lieu, non-seulement de corriger diverses expressions négligées ou impropres que j'y avois laissées, mais encore de jetter dans plusieurs endroits une vraisemblance & un feu qui leur manquoit dans la prose. J'espère donc que ma peine ne sera point perdue, & que le lecteur me sçaura quelque gré du temps que j'ai employé à perfectionner un ouvrage qui attaque le plus dangereux de tous les vices, &, pour le malheur du genre-humain, le plus à la mode & le mieux récompensé.

ACTEURS.

CHRISANTE, *vieux gentilhomme fort riche.*

ANGÉLIQUE, *fille de Chrisante.*

DAMON, *amant d'Angélique.*

PHILINTE, *flatteur.*

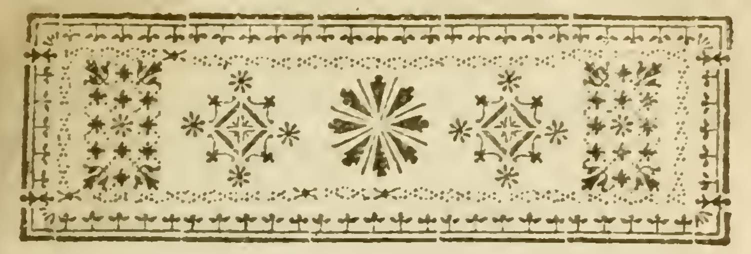
JUSTINE, *suivante d'Angélique.*

AMBROISE, *ancien domestique de Chrisante.*

FRANCISQUE, *valet de Philinte.*

UN LAQUAIS.

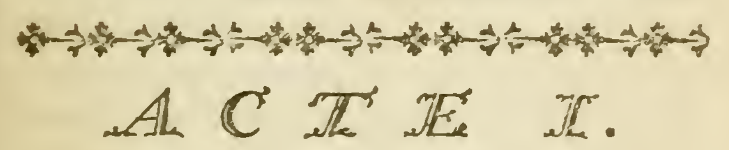
La Scène est chez Chrisante.



LE

FLATTEUR,

COMÉDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

Quoi tout de bon, Madame, une paix bien sincère
Réunit à la fin Damon & votre père ?

ANGELIQUE.

Oui, Justine.

JUSTINE.

Et tous deux arrivent de la cour
Résolus d'achever votre hymen dès ce jour !

ANGELIQUE.

Dès ce jour.

JUSTINE.

Et Damon vous mande ce prodige.
Lui-même ? En propres mots ?

ANGELIQUE.

En propres mots, te dis-je ?

JUSTINE.

Par ma foi, ce discours me plaît fort, & voilà
Un brave homme de pere. Il est par-ci par-là
Quelquefois un peu fou, notre monsieur Chrisante ;
Et son humeur souvent est assez mal plaisante :
Mais dans le fond il est bon homme autant qu'on peut,
Et quand on sçait le prendre, on en fait ce qu'on veut.

ANGELIQUE.

Enfin tout est d'accord ; & pour surcroit de joie,
Damon m'écrit encor par l'homme qu'il m'envoie,
Qu'enfin le régiment qu'il avoit demandé,
Par ordre de la cour lui vient d'être accordé.
Ainsi débarrassé de toute inquiétude,
Son amo r désormais fait son unique étude ;
Et cet heureux succès obtenu par ses soins
Me flatte d'autant plus, que je l'attendois moins
Après l'ordre d'un pere, & l'expresse défense
Qui m'avoit interdit jusques à sa présence.

JUSTINE.

Pour moi, je n'ai jamais ſçu par qui ni comment
Ils ont pu ſe brouiller : mais naturellement
Je crois qu'à raſſembler toutes les apparences,
On pourroit parier pour l'homme aux révérences.

ANGELIQUE.

Qui ? Philinte ?

JUSTINE.

Et qui donc ! Votre pere aujourd'hui
Ne conſulte, n'entend, ne fréquente que lui.
Lui ſeul dans la maiſon taille, rogne, gouverne.
C'eſt l'ame, le reſſort & le mobile interne
De tout ce qui s'y fait : que diantre ſçai-je, moi ?
Voulez-vous parier une choſe ?

ANGELIQUE.

Et bien, quoi ?

JUSTINE.

Je pourrois par hazard me tromper : mais je gage
Que le drôle a ſon but, & qu'il vous envisage
Comme un bien qu'il feroit ravi de confiſquer
A ſon très cher ami, pour ſe l'hypotéquer.

ANGELIQUE.

Quels contes !

JUSTINE.

Eh, mon Dieu, des yeux comme les nôtres
Sont en fait de flatteurs moins dupes que les autres ;
Et je vous ſoutiens, moi, que votre amant tranſi
A fait un pas de clerc en l'amenant ici.

ANGELIQUE.

Tu te trompes, te dis-je; & lui-même au contraire,
Semble être de Damon l'interprête ordinaire,
Il me fait tous les jours l'éloge de sa foi;
Et sans me prévenir sur tout ce que je voi,
Je n'ai guéres connu d'homme, dont les allures
Semblent à cet égard plus nettes & plus pures.

JUSTINE.

Je suis votre servante; & la grossiéreté
D'un bon & franc bouru qui dit la vérité,
Me plairoit cent fois mieux que les douceurs polies
De tous ces complaisans, qui flattant nos folies,
Ne sçavent ce que c'est que de penser tout haut,
Et soufflent du même air le froid comme le chaud.
Malheur à tout mortel que leur langue apprivoise!
Mais votre pere vient. Non, c'est son vieux Ambroise



SCENE II.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

JUSTINE.

Te voilà, mon garçon. Comment va ta santé?

AMBROISE.

Serviteur.

ANGELIQUE.

Et mon père?

AMBROISE.

Il est encore resté.....

JUSTINE.

A la cour?

AMBROISE.

Je vous dis qu'en revenant au gîte....

ANGELIQUE.

Hé bien?

JUSTINE.

Achéve donc.

AMBROISE.

Ho, n'allons pas si vite,

L'un après l'autre.

JUSTINE.

Encor, veux-tu finir?

AMBROISE.

Tout doux,
Ma mie. A tous ſeigneurs tous honneurs. Voyez-vous,
Madame eſt la maîtreſſe, & vous la chambrière.
Partant, c'eſt à madame à parler la première.

ANGELIQUE.

Qu'as-tu fait de mon pere? Eſt-il demeuré?

AMBROISE.

Non:
Mais il a rencontré là-bas ſon factoton,
Philinte; & moi, j'ai fait trois ou quatre gambades,
Pour n'être pas témoin de leurs complimens fades.

JUSTINE.

Cet homme a réſolu d'aſſiéger la maiſon.

ANGELIQUE.

Tu lui veux bien du mal.

AMBROISE.

Elle a morbleu raiſon.
Je ſuis de ſon avis. Ces diſeurs de fadaiſes,
Qui chatouillent les gens pour les faire bien aiſes,
Ne ſont bons qu'à noyer; c'eſt moi qui vous le dis.
Je n'ai pas le diſcours éloquent; mais mordi,
J'ai le cœur bien placé; je ſuis un honnête homme.
Et je m'appelle Ambroiſe. Un chacun vaut ſa ſomme,
Et baſte.....

ANGELIQUE.

C'eſt aſſez. On entre dans la cour.
C'eſt mon père lui-même.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, AMBROISE, CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

Ah ! ma fille, bon jour,
Comment se porte-t-on ici ?

ANGELIQUE.

Fort bien, mon pere.
Vous voilà quitte enfin de la cour ?

CHRISANTE.

Je l'espère.
Voici notre très-cher, que j'ai vu devant tous.

PHILINTE.

J'aurois eu grand regret d'arriver après vous.

CHRISANTE.

Ah !

PHILINTE.

Quel bonheur pour vous, monsieur ! Quelle fortune,
Après le long ennui d'une absence importune,
De vous revoir ici dans votre appartement ;
Et d'y pouvoir jouir de l'entretien charmant
D'une fille aussi sage, aussi douce, aussi belle,
Aussi parfaite en tout que cette demoiselle !

CHRISANTE.

Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Justine ? O quel air sérieux !
Regardez-nous un peu. Malepeste, quels yeux !
Monsieur, voilà la fille, ou je me donne au diable
La plus vive de France & la plus raisonnable.

CHRISANTE.

D'accord : mais en revanche, elle a trop de caquet ;
Il faut la mettre avec cet autre perroquet.
Quand ils jasent ensemble, on entendroit à peine
Sonner le carillon de la Samaritaine.

PHILINTE *éclatant de rire.*

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment ?

PHILINTE.

Ha, ha.

CHRISANTE.

Plaît-il !

PHILINTE.

Ha, ha.
Où diantre trouvez-vous ces comparaisons-là ?

CHRISANTE.

Le mot . . . . .

PHILINTE.

Laissez-moi rire un peu, je vous supplie.

CHRISANTE.

Vous trouvez donc . . . .

PHILINTE.

Comment morbleu ! Cette ſaillie
Vaut mieux qu'un apophtegme & vient très-à-propos.

AMBROISE *à part.*

Hom, le bon enjoleux

CHRISANTE.

Ce ſont de petits mots
Qu'on trouve en ſon chemin... & dont la métaphore
Me vient ſans y ſonger.... comme la barbe.

PHILINTE *tirant ſes tablettes.*

Encore ?
Ah parbleu, celui-ci ne m'échapera pas.

CHRISANTE.

Vous écrivez cela ?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Le Judas !

CHRISANTE.

Je ne ſçais pas d'où vient : mais avec lui, me ſemble,
J'ai plus d'eſprit qu'avec tous les autres enſemble.

PHILINTE.

Ma foi, de vos bons mots un auteur réjoui
Feroit un excellent Chriſantiana.

AMBROISE *à part.*

Oui.
Ce feroit un beau livre.

CHRISANTE.

Hai, hai.

JUSTINE *bas à Angélique.*

La kyrielle
Plaît assez au bon homme.

PHILINTE.

O ça, mademoiselle,
Parlons sans flatterie : avez-vous vu jamais
Un teint plus vif, un air plus reposé, plus frais,
Que celui que monsieur montre sur son visage;
Imagineroit-on qu'il a fait un voyage;
Et ne semble-t-il pas voir un jeune seigneur,
Qui sort tout parfumé des mains de son baigneur?

CHRISANTE.

J'ai donc bonne couleur?

PHILINTE.

Il faudroit vingt saignées,
Pour vous pâlir. Je crois, pour-moi, que vos années
Vont en rétrogradant; & plus vous avancez
En âge, sur mon dieu, plus vous rajeunissez.

CHRISANTE.

Il est vrai que je suis d'une pâte assez bonne;
Et pourtant certains sots parlant à ma personne,
Sous ombre que j'étois Cornette à saint Godard,
S'en viennent tous les jours me traiter de vieillard.

PHILINTE.

Le beau raisonnement!

CHRISANTE.

Angélique, Justine,
Qu'on nous fasse dîner. Allez.

SCENE IV

SCENE IV.

CHRISANTE, PHILINTE, AMBROISE.

PHILINTE.

Quand j'examine
Cet adorable objet, il me souvient toujours
D'une sœur qui faisoit le bonheur de mes jours;
Et de qui la beauté passoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'est pas mal faite au moins notre Angélique.

PHILINTE.

C'est votre vrai portrait; & depuis quelque temps
Je l'ai fait remarquer à quantité de gens.
C'est une ressemblance aussi juste, aussi rare....

AMBROISE *à part.*

Oui, comme d'une étrille avec une guitarre.

CHRISANTE.

Eh!

AMBROISE.

Je ne parle pas.

PHILINTE.

Une chose pour moi,
Que j'admire toujours, c'est ce je ne sçais quoi,
Cet air de qualité, ce feu d'esprit qui brille,
Qui distingue d'abord toute votre famille.

J'ai peine à m'expliquer ; mais on s'en apperçoit
Jusqu'aux moindres enfans; & vous touchez au doigt
Ce qu'ils feront un jour, quand l'âge & votre exemple
Feront germer en eux une moisson plus ample.
Et je fus hier au soir deux heures environ
Avec votre cadet, notre petit baron :
Vous ne croiriez jamais les réponses jolies,
Les petites raisons, les petites folies
Dont il nous entretint. Il faut voir, par plaisir,
Ses thèmes. Dieu me damne, on ne sçauroit choisir
De ceux du précepteur, ou des siens.

CHRISANTE.

C'est pour rire....?

PHILINTE.

Non, la peste m'étouffe; & ce n'est pas trop dire,
Mon Dieu, l'aimable enfant, l'aimable enfant !

AMBROISE *à part.*

Fort bien.

Il est bégue & bossu.

CHRISANTE.

Que chantes-tu là ?

AMBROISE.

Rien.

PHILINTE.

Mais, ma foi, le bon sang dans les enfans opère ;
Et l'on voit bien qu'il est le vrai fils de son père.

CHRISANTE.

Ah ! point du tout.

PHILINTE.

Mais non : Je parle ingénument.
Vous sçavez que je dis assez mon sentiment.
Je ne suis point flatteur.

AMBROISE *à part.*

Oh non. Le bon apôtre !

PHILINTE.

Parmi bien des défauts, & j'en ai plus qu'un autre,
Mon unique vertu, c'est d'être un franc Gaulois.
Je n'ai point, comme on dit dans notre vieux patois,
Le don de ménager les choux avec les chévres,
Et mon cœur, comme on voit, est toujours sur mes lévres.

CHRISANTE.

Il est vrai.

PHILINTE.

Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts, si je vous en sçavois.
Mais on chante par tout la même litanie ;
Et j'étois hier encor dans une compagnie,
Où nous convînmes tous qu'il n'est point dans Paris
De gentilhomme orné de talens plus exquis,
Plus leste,

CHRISANTE.

Ah !

PHILINTE.

Plus solide,

CHRISANTE.

Ah, ah!

PHILINTE.

Plus ſociable,
Plus modéré, plus doux.

AMBROISE *à part.*

Et plus dupe.

CHRISANTE.

Que diable,
Marmottes-tu tout ſeul?

AMBROISE.

Je ne dis mot.

CHRISANTE.

Voilà
Des prodigalités d'honneur....

AMBROISE.

Mais pour cela
Je n'en penſe pas moins.

CHRISANTE.

Ouais, qu'eſt-ceci?

AMBROISE.

J'enrage
Lorſque j'entens mentir avec tant de courage.

CHRISANTE.

Comment traître?

AMBROISE.

Monſieur, quand j'en devrois mourir,
C'eſt que tenez.... enfin je ne ſçaurois ſouffrir

Qu'on se moque de vous avec des fariboles ;
Et je vois clairement que toutes ses paroles
Sont des brides à veaux. Je n'ai pas la façon
De m'exprimer. Je suis un malheureux garçon.
Mais j'ai de la morale, & je fais conscience
De voir qu'à tout propos un homme vous encense,
Et qu'il vous vienne avec des discours satinés
Bailler de l'encensoir tout au travers du nez.
Faut-il pas quand on voit les choses que vous faites,
Avoir le diable au corps, pour dire que vous êtes
Modéré? Là, mettez la main sur le pourpoint.
Nous ne sommes que trois : ne vous échauffez point.
Je ne dis pas qu'au fond vous ne soyez bon homme :
Vous avez un bon cœur; j'en conviens : mais en somme,
Vous êtes quelquefois un vieillard fort sanguin,
Fort inconsidéré, fort brutal.

CHRISANTE.

Ah, coquin,
Tu m'oses dire à moi de ces choses en face?

PHILINTE.

Eh, ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Laissez, laissez, de grace.
Je suis donc un brutal, marouffle?

AMBROISE.

Assurément.

CHRISANTE.

Comment, bélître, encore?

PHILINTE.

Eh, mon Dieu, doucement.

CHRISANTE.

Non, non ; c'eſt un coquin qui, ſans nulle vergogne
S'échappe... Je ſuis donc un brutal, maître ivrogne ?

PHILINTE.

Ne voyez-vous pas bien que ceci n'eſt qu'un jeu
Pour badiner.

CHRISANTE.

Comment badiner !

AMBROISE.

Non, morbleu,
Je ne badine point. Chacun me peut entendre ;
Et je dis toujours vrai, quand on me devroit pendre.

CHRISANTE.

Attends, traître, attends-moi. Je vais dans un momen
T'apprendre... Allons, faquin, qu'on ſorte, & prompt
Vîte.

AMBROISE.

Vous me chaſſez, parce que je vous nomme
De vos ſurnoms.

CHRISANTE.

Ah, traître, il faut que je t'aſſomme.

SCENE V.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

CE gueux-là me fera malade tôt ou tard :
Et je ne vis jamais de plus hardi pendard.

PHILINTE.

Il eſt vrai qu'il n'eſt point d'animaux plus ruſtiques,
Ni plus impertinens que certains domeſtiques.

CHRISANTE.

C'eſt tous les jours de même : il ne ſçauroit durer,
Sans me mettre en colere & me contrecarrer.

PHILINTE.

Ces petites gens-là ſont bien inſupportables :
Plus on les traite bien, plus ils ſont intraitables.

CHRISANTE.

J'ai tous les jours deſſein, depuis près de vingt ans,
De le mettre dehors.

PHILINTE.

Il en eſt encor temps,
Croyez-moi.

CHRISANTE.

Ce coquin ! M'oſer dire à moi-même
Que je ſuis un brutal !

PHILINTE.

Ha, bon Dieu, quel blasphême!

CHRISANTE.

Il me sert assez bien, s'il étoit mieux réglé.

PHILINTE.

En effet.

CHRISANTE.

Il est fou; mais il est fort zélé.

PHILINTE.

Personne n'est parfait.

CHRISANTE.

Il tracasse, il dispose,

Il fait tout.

PHILINTE.

Il faut bien supporter quelque chose.

CHRISANTE.

Et, comme je vous dis, je serois empêché
A trouver un valet qui fût plus attaché.

PHILINTE.

Sans doute. Il faut garder ce garçon là, vous dis-je:
La charité le veut, & le bon sens l'exige.
D'ailleurs il est fidèle & des plus avisés.
Mais je vois une porte entr'ouverte; excusez;
Votre santé pourroit en être importunée:
Les rhumatismes sont fort mauvais cette année.

CHRISANTE.

CHRISANTE *à part.*

Voilà certainement un fort joli garçon,
Son exemple à chacun doit servir de leçon;
Bienheureux qui pourra devenir son beau-pere!

PHILINTE.

Maintenant tout va bien. Il seroit nécessaire
De mettre un paravent du côté que voilà.

CHRISANTE.

Vous êtes trop soigneux, trop bon. Laissons cela.
Vous connoîtrez un jour comment j'y suis sensible,
Et je ne mourrai pas ingrat, s'il est possible.
Or ça, vous resterez à dîner avec nous,
Damon doit s'y trouver.

PHILINTE.

Qui? Damon, dites-vous?

CHRISANTE.

Oui. J'ai voulu céder aux vœux de sa famille.
Nous nous sommes revûs. Je lui donne ma fille.

PHILINTE.

Votre fille? Fort bien. J'en suis très-réjoui.
A part. Hom, je n'attendois pas ce retour inoui.

CHRISANTE.

J'avois de cet hymen détourné mes pensées;
Et j'ai toujours trouvé vos raisons très-sensées.

Mais de tous mes amis je me suis vû tenter.
Que diantre voulez-vous ? Je n'ai pu résister
Aux persécutions des personnes que j'aime ;
Aux importunités de ma fille elle-même.
Elle estime Damon : Damon en est épris.
Dans ces affaires-là le rapport des esprits
Est un point capital.

PHILINTE.

Oui, sans doute *A part.* Ah, j'enrage !

CHRISANTE.

Mille exemples font voir, qu'en fait de mariage,
La malediction suit ordinairement
Le peu de sympathie.

PHILINTE.

Incontestablement.

CHRISANTE.

Et losque les humeurs compatissent entr'elles,
Il faut bien se passer certaines bagatelles.

PHILINTE.

Rien n'est plus sagement conçu ni digéré,
A part. Je creve.

CHRISANTE.

Ainsi je voi que j'ai bien rencontré,
Et que vous approuvez qu'un mariage honnête....

PHILINTE.

Comment, si je l'approuve ? Il faudroit être bête ;
Et je vous l'aurois, moi, conseillé tout de bon,
Si j'avois reconnu du côté deDamon.....

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

PHILINTE.

Eh oui ! certain petit langage
Me sembloit éloigner un peu ce mariage.

CHRISANTE.

Comment donc ? Quel langage ?

PHILINTE.

Eh, rien, si vous voulez.
Ce sont des mots en l'air assez mal assemblés,
Qui ne méritent pas....

CHRISANTE.

Non, non : je suis bien aise
D'apprendre ce que c'est.

PHILINTE.

Mais, c'est une fadaise,
Vous dis-je; & puisqu'enfin vous devez vous unir,
Je serois indiscret de vous en prévenir.

CHRISANTE.

Ma curiosité redouble à ce mystère.
Je vous conjure encor de ne me plus rien taire.
Vous êtes mon ami ?

PHILINTE.

Je le suis; je le doi.

CHRISANTE.

Vous devez donc n'avoir rien de caché pour moi.

PHILINTE.

Puiſque vous le voulez, cet ordre m'autoriſe.
Auſſi-bien dans le fond ce n'eſt qu'une ſottiſe.
Vous ſçavez que je vais dans quantité d'endroits,
Et que Damon & moi nous nous trouvons par fois.
En certaine maiſon où j'étois d'aventure,
La converſation tomba ſur la rupture
De l'hymen d'Angélique ; & Damon dès l'abord
Nous témoigna tout franc, qu'il s'en conſoloit fort ;
Qu'il avoit, il eſt vrai, cherché ce mariage,
Parce qu'il y croyoit trouver ſon avantage :
Mais que cela manquant, tout n'étoit pas perdu,
Et qu'on répareroit ce malheur prétendu :
Qu'il avoit dès long-tems, ſi ma mémoire eſt bonne,
Certains engagemens avec une perſonne....
Je ne me ſouviens pas comment il l'appella ;
Et qu'enfin vous étiez d'une humeur.... Pour cela
Diſpenſez-moi . . . .

CHRISANTE.

Non, non, l'affaire eſt importante,
D'une humeur ?

PHILINTE.

Mais, mon Dieu, d'une humeur ſi flottante ;
Si bourrue... oui, bourrue, il ſauta le bâton.
Enfin que vous dirai-je ? Avec ce certain ton
Que vous lui connoiſſez, il nous fit votre image
D'un air.... Qu'eſt-il beſoin d'en dire davantage ?

CHRISANTE.

Oui dà ? Je ſuis charmé de ce petit récit.
Si bourrue ? Ah parbleu, j'en ferai mon profit.

PHILINTE.

Cela ne vous doit point chagriner, & peut-être
A-t il lâché le mot innocemment.

CHRISANTE.

Le traître !

PHILINTE.

D'ailleurs vous ſçavez bien, qu'en fait de ſacrement
Ce n'eſt point à l'amour qu'on s'attache.

CHRISANTE.

Comment ?
Dans le tems qu'il me fait parler, qu'il m'amadoue ;
Qu'il paroît tout de feu pour moi ?

PHILINTE.

Oui, je l'avoue,
Le procédé n'eſt pas des meilleurs qu'on ait vu ;
Et pour ne point mentir, il faut être pourvu
D'une philoſophie à la vôtre ſemblable,
Pour paſſer de ſang-froid....

CHRISANTE.

Non fai, de par le diable,
Je ne le paſſe pas de ſang-froid. Ah, bon Dieu !
Que les hommes ſont faux & doubles !

PHILINTE.

C'eſt le jeu
Qui ſe joue à préſent : on ſe flatte, on s'embraſſe ;
Et puis.... le dos tourné, l'on ſe fait la grimace.
Le monde maintenant n'eſt que duplicité.
Vous êtes plein d'honneur, de foi, de probité :
Défiez-vous toujours de la vertu moderne,
Et ſur-tout des amis que l'intérêt gouverne.

CHRISANTE.

C'eſt bien dit, & je vois que malgré tous nos ſoins
Les hommes comme vous....

PHILINTE.

Ne parlez pas au moins
De ce que je vous dis. Je crains fort peu ſa haine ;
Mais je ſerois fâché.....

CHRISANTE.

Ne ſoyez pas en peine.
Je ſuis moins imprudent qu'un autre, Dieu merci.
Il vient. Je me retire, & je vous laiſſe ici.



SCENE VI.

DAMON, PHILINTE.

PHILINTE.

Hé bon jour, mon ami ! bon Dieu, que je suis aise
De vous revoir ici ! Comment, par parenthèse,
S'est passé le voyage ? Embrassons nous un peu.

DAMON.

De grand cœur.

PHILINTE.

Vous voilà charmant. Comment, morbleu ?
Cet habit semble fait pour servir de modelle.
Hé bien, je viens d'apprendre une bonne nouvelle.

DAMON.

Quoi ?

PHILINTE.

Que vous épousez Angélique. Ma foi,
Nul n'en est, je vous jure, aussi charmé que moi;
Et d'honneur, en honneur, personne à cette affaire,
Ne s'intéresse autant. Je sors d'avec son pere,
On a parlé de vous de la bonne façon;
Et je ne m'y suis pas épargné.

DAMON.

Tout de bon ?
Trouvez-vous que son cœur par sa bouche s'exprime,
Et vous a-t-il pour moi témoigné quelque estime ?

PHILINTE.

Mais, oui-dà : je le trouve assez de vos amis ;
Et ses discours.... Enfin je vous avois promis
De vous servir : j'ai fait de mon mieux ; & mes peines,
Comme vous le voyez, n'ont pas été trop vaines.

DAMON.

Quelles graces ! ....

PHILINTE.

Eh fi, vous vous moquez, je croi :
Quand j'agis près de lui, je travaille pour moi,
Je vous jure ; en cela mon mérite est modique.
Vous êtes mon ami, vous aimez Angélique :
Peut-être, avec le temps, pourra-t-elle à son tour
Correspondre....

DAMON.

Comment, peut-être ? son amour
Paroît-il à vos yeux moins vrai qu'à l'ordinaire ?
Et doutez-vous.....

PHILINTE.

Eh non, ce n'est pas-là l'affaire.
Qu'elle vous aime ou non, il s'agit d'épouser ;
C'est le point. Le restant doit peu vous amuser.

DAMON.

Mais quoi ? Sur le soupçon que ce discours expose,
Il semble qu'en secret vous sçachiez quelque chose.
Ne faites point languir mon esprit affligé :
Parlez. Se pourroit-il que le sien eût changé
Depuis la malheureuse & bizarre défense,
Qui m'a de la revoir interdit la licence ?

Hélas ! l'unique bien dont mon cœur soit flatté
Dépend, je l'avoûrai, de sa fidélité :
Et si je n'ai le cœur, que me sert la personne !

PHILINTE.

Oh, oh, notre féal, je crois, Dieu me pardonne,
Que vous traitez l'amour sur le pied des romans.
Comment diable ! Artamène & tous ses sentimens
N'y firent jamais œuvre. Eh, mon cher, je vous prie,
De ces rafinemens laissons la momerie :
Contentons-nous toujours des objets apparens ;
Et ne devenons point nous-mêmes nos tyrans,
Qu'est-il besoin d'amour, quand l'Hymen nous assemble ?
On n'en vit pas moins bien, lorsque l'on est ensemble.
Au contraire, chacun s'arrange comme il veut ;
Et quand on tient la dot, arrive ce qu'il peut.

DAMON.

Ah, mon cher, pouvez-vous me tenir ce langage ?
Pensez-vous que ce soit l'intérêt qui m'engage ?
Non, encore une fois, je n'en veux qu'à son cœur.
Je ne m'en défends point : je l'aime avec ardeur ;
Et ce seroit pour moi la plus dure souffrance
De ne devoir sa main qu'à son obéissance.

PHILINTE.

Mais vraiment, j'ignorois que vous pensiez ainsi ;
Et si je l'avois sçu, par mon accès ici
J'aurois pu sur ce fait découvrir quelque chose.
Entre nous, Angélique, à ce que je suppose,

Voudroit se marier pour sortir de prison,
Pour être mariée. Elle a de la raison,
La contrainte l'ennuie ; & dans son esclavage
Elle songe au mari bien moins qu'au mariage.
Ce n'est pas qu'après tout cette vocation
Ne puisse être un effet de prédilection.
Je pourrois me tromper : mais en tout cas, j'espère
Qu'il me seroit aisé d'éclaircir ce mystère.
Vous n'avez qu'à parler : commandez seulement.
Car d'en vouloir juger par vous, l'œil de l'amant
Est, comme vous sçavez, plus facile à surprendre,
Que les yeux d'un ami qui n'a rien à prétendre.

DAMON.

Ah, quel bonheur pour moi, si par quelque heureux jo
Vous pouviez de ce doute éclaircir mon amour !
Ce seroit m'affranchir du plus cruel supplice ;
Et je donnerois tout pour payer ce service.

PHILINTE.

Badin ! Allez, allez, je fais ce que je doi,
Gardons-nous le secret, & fiez-vous à moi.
J'imagine un moyen de servir votre flamme ;
Et vous sçaurez dans peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

DAMON.

Que ne puis-je....

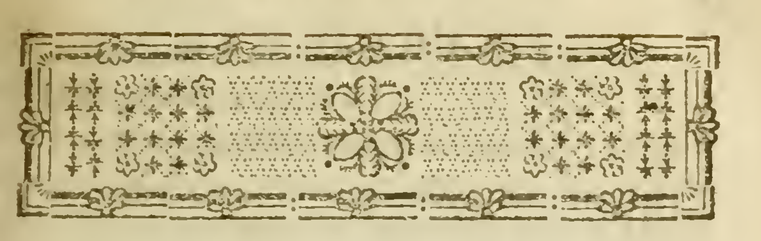
UN LAQUAIS.

Messieurs, on a servi.

PHILINTE.

Fort bien.
Allons. Laissez-moi faire, & ne témoignez rien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Or ſus, monſieur, tandis que dans ſa galerie
Le bon Chriſante eſt ſeul à rêver, je vous prie,
Diſcutons un moment nos petits intérêts.
Depuis un an & plus je vous ſers à mes frais;
Et pour tout entretien, gages & nourriture,
J'ai ſeulement de vous reçu l'inveſtiture
De cet honnête habit, dont vous devez l'argent.
Pour moi, j'ai de finance un beſoin très-urgent,
Je vous l'avoue; ainſi venons au fait, de grace.
Comment prétendez-vous que tout ceci ſe paſſe?

PHILINTE.

L'impertinent! voilà ſans doute un beau ſujet,
Pour me tirer à part.

FRANCISQUE.

J'ai grand tort en effet !
Ecoutez, j'ai le cœur le plus noble de France,
Quand mes appointemens me sont payés d'avance :
Mais d'abord qu'on me doit, je vous en averti,
Je suis un diable, à moins que je ne sois nanti.

PHILINTE.

Oh ! tu prens bien ton temps.

FRANCISQUE.

Parbleu oui, ce me semble.
Depuis le jour maudit que nous vivons ensemble,
Je ne vous vois encor de fonds pour subsister,
Que la faveur des sots qui veulent vous prêter.
Cependant le temps court; les gens s'impatientent,
Le crédit diminue, & les dettes augmentent.
Entr'autres, ce marchand, pour ces deux mille écus,
N'est pas homme à vouloir se payer de phébus.
Il vous fera coffrer ; & dans tous ces orages
Le dénoûment sera que je perdrai mes gages.
Finissons. Sauvez-moi la sensible douleur
De vous faire écrouer, s'il arrivoit malheur.

PHILINTE.

Paix : ne te trouble point. Le riche mariage
Qu'ici depuis un mois mon adresse ménage,
Va me mettre en état de nous accommoder,
Et de marcher par-tout sans rien appréhender.

FRANCISQUE.

Eh, Monſieur, ce ſont-là des contes de grand'mere
Et vous vous repaiſſez d'une pure chimère.
Voulez-vous que Chriſante ait le cerveau perclus
Au point de s'engendrer d'un cadet, tout au plus,
Qui ne poſſéde rien qu'un peu de bonne mine,
Et dont il ne connoît que la ſimple origine?

PHILINTE.

Pauvre eſprit! C'eſt par-là, ne le vois-tu pas bien,
Que je puis à ſes yeux me parer d'un grand bien,
Et faire, à la faveur de quelques apparences,
Pour des réalités paſſer mes eſpérances.
Mes careſſes, mes ſoins, ma trompeuſe ferveur
M'ont de cet homme-là ſçu gagner la faveur;
Et je me vois en droit, quand nous ſommes enſemble,
De lui perſuader tout ce que bon lui ſemble.
A quoi me ſerviroit le talent précieux,
Le don ſurnaturel que j'ai reçu des cieux,
De tourner à profit la foibleſſe des hommes?
Tu le ſçais mieux que moi, dans le ſiécle où nous ſommes;
L'amour de la louange & l'imbécille orgueil
De leur foible raiſon ſont l'ordinaire écueil;
Et j'ai mis le grand art, où je ſuis paſſé maître,
A les tromper par-là, puiſqu'ils le veulent être.
Je ſçai m'accommoder à leurs foibles divers.
Flatter leurs paſſions, encenſer leurs travers.
Sur leurs ſeuls mouvemens je me règle à toute heure;
Sont-ils joyeux? je ris. Sont-ils triſtes? je pleure.

Et par-là, sans risquer qu'un peu de bonne foi,
Je les mets hors d'état de se passer de moi.
J'assujettis leurs cœurs, j'asservis leur prudence,
Et les enchaîne aux fers de ma condescendance.
C'est ainsi qu'un esprit adroit & pénétrant
Sçait mettre en intérêt la sottise d'un grand;
Et cette unique porte, aujourd'hui si commune,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.
Du métier que je fais tu vois quel est le fruit,
Et ce que ma souplesse au besoin me produit.
Enfin, qui n'est pas né prophete en sa patrie,
Doit à son mauvais sort opposer l'industrie.
Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer:
Mais mille sots en ont; & je les sçais louer.
Voilà ma terre. On doit la cultiver soi-même.
Mais le produit en est d'une abondance extrême;
Et crois-moi, mon ami, la vanité des fous
Est le fonds le plus sûr des sages comme nous.

FRANCISQUE.

J'y consens: mais malgré votre ardeur complaisante,
Voilà pourtant Damon d'accord avec Chrisante,
Et mes gages réduits par conséquent à rien.

PHILINTE.

Ce racommodement m'a surpris, j'en conviens,
Ayant à les brouiller mis toute ma logique,
Avant l'éloignement du père d'Angélique.
Mais de mon ascendant je connois le pouvoir.
Nous ajusterons tout, & je n'ai qu'à vouloir.

N'as-tu point remarqué la joie inexprimable,
Qu'il sentoit dans le temps que nous étions à table;
De mes attentions à cultiver son goût,
De mon empressement à lui servir de tout?
Cette sérénité, lorsque j'ouvrois la bouche;
Et quand Damon parloit, cet air sombre & farouche
Je te les garantis plus que jamais brouillés.
Qu'en crois-tu?

FRANCISQUE.

Moi? Je crois tout ce que vous voulez.
Mais tout cela n'est pas de l'argent.

PHILINTE.

Oh! que diantre,
Tu te rends importun. Tais-toi. Le bon homme entre;
Nous parlerons d'affaire une autre fois. Adieu.

FRANCISQUE *à part.*

Ma foi, mon cher patron, si ceci dure un peu,
Je suivrai le conseil que m'a donné Justine,
Et je vous trahirai, le diable m'extermine.



SCENE II.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

SANS compliment, allons ; mettez donc, s'il vou
O çà, nous voici seuls, & j'ai grand intérêt,
Que votre ame à mes yeux sans nuage s'expose.
J'exige donc de vous, avant toute autre chose,
Que le cœur soit ici sur les lévres tracé.
Vous sçavez que je suis votre ami.

PHILINTE.

Je le sçai ;
Et ce titre sur qui tout mon bonheur se fonde
M'est d'un prix au-dessus de l'empire du monde.

CHRISANTE.

Eh, eh, pauvre garçon ! çà, parlons entre nous.
Dites, à quel objet vous déterminez-vous ?
Quel genre de fortune arrête votre envie ?
Car encor faut-il prendre un parti dans la vie ;
Et vous êtes au temps....

PHILINTE.

Que ne vous dois-je point,
D'entrer....

CHRISANTE.

Répondez-moi de grace sur ce point.

PHILINTE.

PHILINTE.

A vous parler sans fard, je sens que mes idées
Ne sont point là-dessus encor bien accordées,
Et je me trouve même en un état moyen,
Qui ne me permet pas de me fixer à rien.
Je suis né gentilhomme, & d'une race antique;
Avec un bien honnête, il est vrai, mais modique.
Aux gens qu'un certain rang tient comme assujettis;
Pour tenter la fortune, il n'est que deux partis,
Le service & la cour. Le premier est stérile,
Quand les biens ne sont pas notre premier mobile.
L'autre est, vous le sçavez, glissant & périlleux
Pour un homme né franc, sincère & scrupuleux.
Le ciel ne m'a point fait d'une étoffe assez fine,
Pour faire un courtisan. Je n'en ai ni la mine,
Ni le jeu : je ne sçais ni mentir, ni ruser :
Je fais profession de ne rien déguiser.
Que voulez-vous ? J'ai tort : mais je me rends justice;
Et dans ce pays-là n'eût-on que ce seul vice,
On ne chemine pas fort vîte assurément.
Ainsi je me renferme à vivre privément.
Trop heureux de n'avoir a repondre à personne,
Qu'à quelques vrais amis que le destin me donne.

CHRISANTE.

C'est parler sensément : mais un parti plus doux
Pourroit vous convenir; c'est l'Hymen. Entre nous,
N'avez-vous jamais eu là-dessus rien en tête ?

PHILINTE *à part.*

Ah, ah. *Haut.* Non. Et, tout franc, voici ce qui m'arrê
Si j'entrois par l'Hymen dans une autre maison,
Je voudrois que l'esprit de cette liaison
Fût un esprit de paix, de confiance intime,
De cordialité, de tendresse & d'estime:
Trouver dans un beau-père un ami non suspect;
Avoir pour lui d'un fils l'amour & le respect;
Point de ces intérêts, de ces basses vétilles,
Qui troublent aujourd'hui tant d'honnêtes familles.
Voilà mon caractère. Or vous comprenez bien,
Que les tendres douceurs d'un si parfait lien
Ne peuvent procéder, pour le rendre durable,
Que d'un fonds d'amitié, parfait, inaltérable.
Cela s'en va sans dire: & moi j'ai ce malheur,
Je ne suis point de ceux qui prodiguent la leur.
Pour vaine qu'elle soit, mon cœur en est avare:
Je m'attache avec peine; & je vous le déclare,
Je ne connois que vous tout naturellement,
Pour qui la sympathie & quelque jugement
Ait pu faire en mon cœur naître ce qui s'appelle
Véritable respect, & véritable zèle.

CHRISANTE.

Ah! le bon naturel! Et dites-moi, parlez:
Si quelque ami parfait, comme vous le voulez,
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille,
Et vous offroit pour femme ou sa niéce, ou sa fille?
Que feriez-vous?

PHILINTE.

Qui? Moi? Mais, à vous dire vrai,
Comme je n'en ai pas encore fait l'essai,
Je ne puis bonnement....

CHRISANTE.

Et non, non, je vous prie,
Dites toujours.

PHILINTE.

Eh mais, parlant sans flatterie,
J'estime qu'on devroit se livrer à la foi
D'un véritable ami.

CHRISANTE.

Bon. Et si c'étoit moi,
Qui d'un pareil dessein vous fisse l'ouverture.

PHILINTE.

Vous?

CHRISANTE *riant.*

Oui.

PHILINTE.

Vous plaisantez, je croi.

CHRISANTE.

Non, je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver, avouez-le entre nous.

CHRISANTE.

Non, vous dis-je.

PHILINTE.

Comment? Vous pourriez, dites-vous,
Changer en ma faveur le dessein politique
De marier Damon & l'aimable Angélique?

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous auriez assez d'autorité,
Pour disposer son cœur à cette nouveauté?

CHRISANTE.

Qui m'en empêcheroit? Ne suis-je pas le maître?

PHILINTE.

Il est vrai: mais Damon se fâcheroit peut-être.
Vous vous êtes encor par de nouveaux sermens
Engagé....

CHRISANTE.

Bon! voilà de beaux engagemens!
Je n'ai que malgré moi conclu ce mariage.
Ce diable de Damon, pendant notre voyage,
M'a détaché son oncle, un vieillard, qui sous moi
Servoit de volontaire au vieux siége d'Orsoi;
Bon homme: mais j'aurois suivi d'autres mesures,
Si je vous avois eu pour régler mes allures.

PHILINTE.

Mon Dieu, vous vous moquez; vous voyez cent fois mie
Ce qui convient....

CHRISANTE.

Et oui, je ſuis judicieux,
D'accord ; je juge aſſez des choſes convenables.
Mais vous voyez de loin, vous de par tous les diables.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, au fait dont il s'agit,
Je dois ſuivre mon goût, je crois.

PHILINTE.

Sans contredit.

CHRISANTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'affaire eſt réglée
Là dedans. On ne doit rien faire à la volée ;
Et ſans en dire mot, pour un hymen ſi doux
J'avois depuis long-temps jetté les yeux ſur vous.

PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous plaire,
Et je vous ai toujours honoré comme un père :
C'eſt au fils d'obéir.

CHRISANTE *tranſporté de joie.*

Hai, hai. Çà votre main,
Allons, embraſſez-moi, mon gendre. Dès demain
Vous le ſerez. Je vois par tout ce que j'obſerve,
Que vous me chériſſez ſans fard & ſans réſerve.

PHILINTE.

Je ne réplique point ; & cet hymen charmant
Me fait plus de plaiſir qu'à vous, certainement ;
Mais ne craignez-vous point qu'en ſecret prévenue
Votre fille . . . ,

CHRISANTE.

Bon, bon, ma fille m'eſt connue :
Elle a voulu Damon, quand je l'ai deſiré ;
Quand je n'en voudrai plus, elle m'en ſçaura gré.
Tout cela va ſon train. En tout cas on ſçait faire
Valoir, quand il le faut, l'autorité de pere.
Ha, ha. Je vais paſſer chez mon notaire. Adieu.
Et pour la diſpoſer, je reviens en ce lieu.

PHILINTE.

Quelles graces ! ....

CHRISANTE.

Laiſſons. Dites, je vous conjure,
Qu'on mette mes chevaux. *Seul.* Je viens là de conclur
Un marché qui, je crois, me fera grand honneur.
Et voilà ce que c'eſt qu'un ſage gouverneur !
Si les chefs de famille avoient la prévoyance
D'étudier tous ceux dont ils font l'alliance,
Nous verrions, j'en ſui ſûr, dans les conditions
Régner moins de ſcandale & d'altercations.



SCENE III.

CHRISANTE, ANGÉLIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

Est-il permis d'entrer, & sans être indiscrette,
Mon pere, oseroit-on troubler votre retraite?

CHRISANTE.

Non, je songeois ....

ANGELIQUE.

Damon nous quitte en ce moment,
Le cœur de vos bontés touché sensiblement.

CHRISANTE.

Son cœur ....

ANGELIQUE.

En vérité, vous aime avec tendresse;
Et vous seriez content de sa délicatesse.

CHRISANTE.

Ma satisfaction ....

ANGELIQUE.

Est grande, je le crois;
Et vous avez sujet d'applaudir votre choix.

CHRISANTE.

Mon choix ....

ANGELIQUE.

Fait éclater, il faut que je l'avoue,
La pénétration dont par-tout on vous loue.

CHRISANTE.

Ouais, je vous dis....

ANGELIQUE.

Aussi, je vous laisse assez voir
Que je souscris sans peine aux loix de mon devoir.

CHRISANTE.

Encore?

ANGELIQUE.

Mon aveu, je ne sçaurois m'en taire,
A suivi de fort près les ordres de mon pere.

CHRISANTE.

Que diable!

ANGELIQUE.

Et je rends grace, ainsi que je le doi,
A toutes les bontés que vous avez pour moi.

CHRISANTE.

Quoi! j'entendrai toujours chanter la même note!
Mais voyez quelle langue, & comme cela trote.
Taisez-vous, & laissons Damon pour ce qu'il est.

ANGELIQUE.

O ciel! & de qui donc parlez-vous, s'il vous plaît?

CHRISANTE.

D'un homme... qui vaut mieux que lui, ne vous déplaise.
Mais nous en résoudrons tantôt plus à notre aise.
Les chevaux sont-ils mis?

JUSTINE.

Oui.

CHRISANTE.

C'est assez. Je vais
Sortir pour un quart-d'heure. Ayez l'esprit en paix,
Vous apprendrez tantôt mes volontés.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

JUSTINE!

JUSTINE.

Madame.

ANGELIQUE.

Voilà donc l'époux qu'on me destine?

JUSTINE.

Vos amours sont sujets à de grands incidens.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse!

JUSTINE.

Hom, je crains là dedans,
Quelque dessous de carte, ou je suis fort trompée.

ANGELIQUE.

De quel étonnement, ô ciel, suis-je frappée !
Quoi ! Sans se découvrir ? Sans me nommer celui
A qui sa cruauté me destine aujourd'hui ?
Mais j'apperçois Philinte; il pourroit m'en instruire.

JUSTINE.

Fort bien. Voyons un peu ce qu'il pourra nous dire.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, PHILINTE.

PHILINTE *à part.*

Son pere sort. Il faut un peu l'amadouer.

ANGELIQUE.

Vous me voyez, monsieur, je puis vous l'avouer,
Dans un accablement qui ne se peut décrire.

PHILINTE.

Comment donc? juste ciel! je frémis. Qu'est-ce à dire?

ANGELIQUE.

Vous sçavez à quel point Damon m'est attaché;
Son amour à vos yeux ne s'est jamais caché,

Il ne vous cèle rien ; vous l'aimez, il vous aime :
Et vous avez cent fois été témoin vous-même
Des tendres ſentimens que ſon cœur a pour moi,
Et de ceux dont le mien récompenſe ſa foi.

PHILINTE.

Hé bien ?

ANGELIQUE.

Le croiriez-vous? Tout de nouveau mon père
Dans ſon inimitié contre lui perſévère.

PHILINTE.

Comment diable ?

ANGELIQUE.

Et de plus, voilà mon déſeſpoir,
D'un autre époux, dit-il, il prétend me pourvoir.

PHILINTE.

Encore ? Et cet époux vous l'a-t-il fait connoître ?

ANGELIQUE.

Non pas: mais vous pouvez juger, quel qu'il puiſſe être,
Que juſques à ſon nom, tout m'en eſt odieux ;
Que je le hais à mort, & qu'il n'eſt à mes yeux
Qu'un monſtre qui s'oppoſe à ma plus chere envie,
Et qui fait ſeul obſtacle au bonheur de ma vie.

JUSTINE.

Sans doute. Vous verrez que c'eſt quelque pied-plat,
Quelque faux complaiſant, qui, par des airs de fat,

Aura de votre père empaumé la cervelle.
Ah oui, ma foi, c'eſt bien une fille comme elle
Qu'il faut ſacrifier à ces animaux-là ?
Qu'en dites-vous, monſieur ?

PHILINTE.

Eh, oui : j'entens cela.
C'eſt parlé de bon ſens : mais . . . .

ANGELIQUE.

Eh ! je vous conjure.
Au nom de l'amitié, dites ſur quelle injure
Fonde-t-il un courroux auſſi prompt que le ſien ?
Quelles ſont ſes raiſons ?

PHILINTE.

Ma foi, je n'en ſçais rien.
Vous ſçavez qu'en ſon ſens volontiers il abonde,
Et qu'il agit aſſez ſans conſulter le monde.
Ce que je puis vous dire, & j'oſe l'avancer,
C'eſt qu'il vous aime plus qu'on ne ſçauroit penſer ;
Et que ſur pareil fait, non plus que ſur tout autre,
Il ne conſultera d'intérêt que le vôtre.
Sa tendreſſe pour vous eſt ſans comparaiſon.

JUSTINE.

Quoi ? Vous ne trouvez pas hors de toute raiſon,
De vouloir engager une fille ſenſée
Dans un maudit hymen contraire à ſa penſée,
Après avoir formé, par ſon conſentement,
Lui-même tous les nœuds d'un autre engagement ?

PHILINTE.

Il a tort....

ANGELIQUE.

Ah, Monsieur, ce coup me déseſpère.

PHILINTE.

Ne craignez rien : allez, vous avez un bon père ;
Un homme raiſonnable, & qui ne fera rien,
Croyez-moi, qu'il ne ſçache y trouver votre bien.
Il m'a parlé cent fois de ſa chere Angélique,
C'eſt ſon mot; mais d'un ton ſi fort, ſi pathétique,
Avec des mouvemens ſi doux, ſi gracieux,
Que les larmes ſouvent nous en venoient aux yeux.

JUSTINE.

J'entens. Vous voudriez par pure bonté d'ame
La faire renoncer à ſa premiere flamme.

PHILINTE.

Eh, non; je ne mets point ſa flamme en compromis :
Au contraire. Damon eſt trop de mes amis.

ANGELIQUE.

Hélas, que je le plains ! Quelle douleur cruelle
Va jetter dans ſon cœur cette triſte nouvelle !

PHILINTE.

Ecoutez : il auroit grand tort aſſurément,
S'il n'en témoignoit pas un vif reſſentiment.

ANGELIQUE.

Son cœur ne s'attend guère au coup qui le menace.

PHILINTE.

Pour moi, je me connois, j'en mourrois à ſa place.

ANGELIQUE.

J'en juge par moi-même, & ne m'en défends point
Je ſuis de ce malheur touchée au dernier point.

PHILINTE.

Quelle fidélité ! quelle nobleſſe d'ame !
Quelle douceur charmante ! En vérité, madame,
C'eſt une belle choſe, & bien rare en ce jour,
De voir dans votre ſexe un courage, un amour,
Dont le nôtre, entre nous, ne fut jamais capable ;
Et rien, à mon avis, ne ſeroit plus coupable,
Qu'un homme qui pourroit par ſa légéreté
Trahir tant de conſtance & de ſincérité.

ANGELIQUE.

J'entens rentrer mon père. Avant qu'il me déclare
Ses derniers ſentimens ſur cet hymen bizarre,
Daignez le prévenir. Je ſçais votre pouvoir :
Et vous avez déjà relevé notre eſpoir.
De grace, arrachez-lui cette funeſte envie.
Je m'en reſſentirai tout le temps de ma vie.

PHILINTE.

Hélas ! vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Sur-tout n'oubliez pas
De lui repréſenter le tort que ce faux pas
Lui feroit dans le monde, après les aſſurances
Dont il a de Damon flatté les eſpérances.

PHILINTE.

Je ferai tout au mieux.

ANGELIQUE.

Je vais me retirer,
De peur qu'il ne me vienne encor désespérer.
Je laisse à votre zèle à régler toute chose ;
Et ce n'est qu'en vous seul que mon espoir repose.

PHILINTE.

Laissez faire.

JUSTINE *à part.*

Voila ce qu'on appelle ailleurs,
Donner son coffre-fort à garder aux voleurs.

PHILINTE *seul.*

Par ma foi, tout ceci n'est pas mal ridicule :
Pour l'intérêt de quatre il faut que je stipule,
Un rival, un beau-pere, une maîtresse & moi.
Tout homme en pareil cas doit commencer par soi.
Le bon esprit le veut, & la raison l'ordonne.
Du côté que voici la chance n'est pas bonne.
Mais de celui du père on peut se ménager
Quelque honnête traité qui puisse l'engager.
En cas de changement, ce sera ma ressource ;
Et si je n'ai la fille, au moins j'aurai la bourse.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHRISANTE, ANGÉLIQUE.

CHRISANTE.

Je vous le dis encor ſans tant parlementer,
Ce n'eſt plus ſur Damon que vous devez compter ;
Et pour nous expliquer en parole ſuccinte,
Je veux que dès demain vous épouſiez Philinte.
C'eſt un joli garçon celui-là, vertubleu !
J'ai le don, Dieu-merci, de m'y connoître un peu.
L'autre eſt un farfadet, qui ſans ceſſe s'admire,
Et ne regarde pas les gens, pour ainſi dire.
Quand il vient en viſite, ou qu'il dîne chez nous,
Il croit que tout conſiſte à jaſer avec vous.
Il ne parle qu'à vous, n'a d'yeux que pour les vôtres,
Et n'écoute jamais ce que diſent les autres.
Mais celui-ci, ha, ha ; c'eſt un homme arrêté,
Et qui remarque tout : garçon de qualité
De plus. Enfin, demain je prétens....

ANGELIQUE.

Quoi, mon père ?
C'est Philinte pour qui, . . .

CHRISANTE.

Tout beau : point de colère,
S'il vous plaît. N'allez pas vous figurer au moins,
Que le dessein que j'ai, soit l'effet de ses soins.
Je ne dois son aveu qu'à sa tendresse extrême :
Car c'est le meilleur cœur !... Il m'a soutenu même,
Que je devois choisir Damon plutôt que lui.
Mais après les propos que j'ai sçus d'aujourd'hui,
Je ne suis pas si sot.

ANGELIQUE.

Ah ! daignez le connoître :
Il m'aime ; & je sçais bien qu'il ne sera pas maître
De son chagrin mortel.

CHRISANTE.

Oui, oui, de son chagrin.
Vous ne connoissez pas encor le pélerin.
Son dessein est tout pris, & pareille fadaise
Ne l'empêchera pas de dormir à son aise.

ANGELIQUE.

Quoi, mon père !

CHRISANTE.

Voilà comme l'on vous endort,
Jeunesse téméraire ; & vous prenez d'abord
Pour de l'argent comptant les sornettes frivoles
D'un blondin séducteur, qui n'a que des paroles.

Mais moi, je vais au fait. Les barbons, comme nous,
Ne prennent point le change, & ....

ANGELIQUE.

Damon, dites-vous? ....

CHRISANTE.

Est engagé d'ailleurs à certaine personne.
Il s'en vante tout haut, & ne vous trouve bonne
Qu'au dessein d'arrondir le peu de bien qu'il a.

ANGELIQUE.

Lui, qui tantôt encor? ....

CHRISANTE.

Chansons que tout cela.
Il se moque de nous; & dans ce mariage
Il ne cherche, dit-il, que son pur avantage.
Mais je lui ferai voir, ou je veux être nul,
Qu'il s'est, morbleu, trompé dans son petit calcul.
J'attens à cet effet qu'Ambroise ici m'amene
Le banquier qui demeure à la place prochaine.
Allez: préparez-vous à m'obéir.

ANGELIQUE.

Ah, ciel!



SCENE II.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

LA voilà diſpoſée, & douce comme miel.
Je ne ſçai ſi Philinte... Ah, c'eſt lui qui s'avance.
Ouais! il me paroît bien plongé dans le ſilence.
Il réve. Qu'eſt-ce donc, mon gendre? Qu'avez-vous?

PHILINTE.

Par ma foi, voulez-vous que je diſe, entre nous?
J'ai l'eſprit inquiet plus qu'à mon ordinaire.

CHRISANTE.

Comment donc? & ſur quoi?

PHILINTE.

Je ſongeois à l'affaire
Dont nous parlions tantôt. Dites-moi: votre eſprit
Sur cet engagement ne vous a-t-il rien dit?

CHRISANTE.

Quoi donc! Que voulez-vous que mon eſprit me diſe?

PHILINTE.

Je ne ſçais; mais je crains que dans cette entrepriſe
Votre amitié pour moi ne vous ſéduiſe un peu;
Et je vois, puiſqu'il faut vous en faire l'aveu,
D'invincibles raiſons contre cette alliance.

CHRISANTE.

D'invincibles raiſons?

PHILINTE.

Oui, quelque violence,
Que je doive me faire, à tout conſidérer,
Je crois que le plus court eſt de me retirer.

CHRISANTE.

Vou retirer? Pourquoi?

PHILINTE.

Mille choſes, vous dis-je,
Impoſent à mon cœur une loi qui l'afflige.
Premierement, il faut ſe mettre à la raiſon.
Angélique a l'eſprit prévenu pour Damon;
Et vous ſçavez qu'un cœur que ſon amour poſſéde....

CHRISANTE.

Oui: N'eſt-ce que cela? J'y ſçais un bon remède.
Je ne la prétendois marier que demain,
Et dès ce ſoir je veux que vous ayez ſa main.
Voilà comme je fais, moi.

PHILINTE.

Mon Dieu, je vous prie,
Ne précipitons rien. Voulez-vous qu'elle crie
Qu'on la rend malheureuſe; & que votre pouvoir...

CHRISANTE.

Bon, malheureuſe! Oh, oh, je lui ferai bien voir
Que quand un père parle, il faut qu'on obéiſſe.

PHILINTE.

Sans doute : c'eſt un droit fondé ſur la juſtice.

CHRISANTE.

Je voudrois bien, pour voir, qu'elle eût la viſion
De croire s'oppoſer à ma déciſion.

PHILINTE.

La régle le défend ; & la régle eſt fort bonne.

CHRISANTE.

Je ſçais ce qu'il lui faut beaucoup mieux que perſonne,
Et ce n'eſt point à moi de prendre ſes leçons.

PHILINTE.

Il eſt vrai : ce ſont là de très-fortes raiſons ;
Et vous montrez en tout un bon ſens que j'adore ;
Mais enfin . . . .

CHRISANTE.

Comment, mais ? Voudriez-vous encore
Me parler de Damon, après le beau portrait . . .

PHILINTE.

Eh, véritablement ce n'eſt pas trop le fait
D'un homme tel que vous : je le ſçais, je l'avoue.

CHRISANTE.

Il ne ſera pas dit qu'un homme qui me joue,
Soit l'époux de ma fille ; & je dois prudemment
La faire revenir de ſon égarement.
Les enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible,
Que l'imbécilité d'un père trop fléxible.

PHILINTE.

Que ce mot eſt bien dit ! Quelle ſolidité !
Quel ſens ! Quelle énergie ! Ah, ſi j'avois été
Dans ma jeune ſaiſon conduit par un tel père,
Mort de ma vie ! ...

CHRISANTE *riant.*

Allez, allez : laiſſez-nous faire.
Si jamais la raiſon régle ſes ſentimens,
Je vous ſuis caution de ſes remercîmens.

PHILINTE.

Je le crois, comme vous : oui, la choſe eſt probable ;
Auſſi n'eſt-ce pas là le point inſurmontable.
Mais, parlons : mettez-vous en ma place un moment :
L'honneur eſt délicat. Puis-je civilement
M'oppoſer au deſſein que Damon fait paroître ?
C'eſt à lui que je dois l'honneur de vous connoître :
Honneur plus eſtimable & plus doux à mes yeux,
Que tout ce que la terre a de plus précieux ;
Et j'irois, pour le prix d'un ſi rare ſervice,
De ſes prétentions traverſer la juſtice !
C'eſt ce que concevroit, ou pourroit concevoir
Le monde, qui ſouvent décide ſans ſçavoir.
On diroit que je ſuis un ami peu fidèle.

CHRISANTE.

On diroit mal. La choſe eſt toute naturelle ;
Et chacun ſur cela doit penſer comme nous.

PHILINTE.

Oui : mais chacun eſt-il auſſi ſenſé que vous ?
Ne connoiſſez-vous pas le monde & ſes uſages ?
Les fous parlent plus haut quelquefois que les ſages.
Pour moi je donnerois la moitié de mes jours,
Pour nous mettre tous deux à couvert des diſcours ;
Car enfin je me ſens pour vous, je le confeſſe,
De ces tranſports qui vont juſques à la foibleſſe ;
Et c'eſt ſur quoi mon cœur ne peut ſe raſſurer.
S'il falloit que le ſort vînt à nous ſéparer,
Je ne ſongerois plus, dans ma douleur profonde,
Qu'à quitter pour jamais le commerce du monde.

CHRISANTE.

Je ſuis prêt à pleurer, tant je ſuis attendri.
Allez, vous ſçavez peu combien je vous chéri ;
Et vous m'affligeriez plus que je ne puis dire,
Si vous ne conſentiez à ce que je déſire.

PHILINTE.

Hélas, de tout mon cœur. Pour moi, je ne veux rien
Que ce que vous voulez. Cherchons quelque moyen
D'ajuſter cette affaire avec la bienſéance,
Vous jugerez de moi par mon obéiſſance.

CHRISANTE.

Hé bien, voyez, cherchez. Ce que c'eſt que d'avoir
L'ame trop attachée aux régles du devoir !

PHILINTE.

A tout prendre, on pourroit, s'il étoit néceſſaire,
Trouver une façon de colorer l'affaire.

CHRISANTE.

Et quelle ?

PHILINTE.

Quand Damon me fit venir ici,
Vous n'étiez point encor, ce me semble, éclairci
Du dessein qu'il avoit d'épouser Angélique.

CHRISANTE.

Non.

PHILINTE.

Ainsi je pourrois prévenir la critique,
En disant que j'étois avec vous engagé,
Avant qu'à cet hymen lui-même il eût songé.

CHRISANTE.

Eh oui, cela répond à tout.

PHILINTE.

Non, je m'abuse;
Car on me répondroit : c'est une foible ruse.
Quels témoins avez-vous pour nous le garantir ?
Quelle preuve ? A cela qu'aurois-je à repartir ?
Je passerois encor pour un menteur à gage ;
Et ce seroit bien pis, à moins qu'un témoignage
Irrécusable & franc de toute objection,
Ne servît à prouver cette allégation.

CHRISANTE.

Hé bien, ceux qui diront que c'est un stratagême,
Renvoyez-les à moi. J'appuirai tout moi-même.

PHILINTE.

Vous y voilà. Jamais rien ne fut mieux sauvé.

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Eh? Ce petit détour n'eſt pas trop mal trouvé.

PHILINTE.

L'invention ſans doute eſt toute des meilleures.

CHRISANTE.

Je ne vais point chercher minuit à quatorze heures.

PHILINTE.

Dans un Conſeil d'Etat, où je m'y connois peu,
Deux têtes comme vous nous feroient voir beau jeu.

CHRISANTE.

La peſte!

PHILINTE.

Ce n'eſt pas qu'on ne pût encor dire,
Car vous ſçavez juſqu'où va l'eſprit de ſatyre,
Que ce ſeroit un mot entre nous concerté,
Une excuſe forgée, un trait prémédité,
Dont nous voulons tous deux éblouir le vulgaire.

CHRISANTE.

Oh dame, je ne ſçai donc plus comme il faut faire.

PHILINTE.

Attendez. Le ſecret conſiſte ſeulement,
Comme vous avez dit, à prouver hautement,
Que j'étois engagé pour l'hymen d'Angélique
Long-temps avant Damon.

CHRISANTE.

La choſe eſt ſans réplique.

PHILINTE.

Et si je vous faisois quelque billet... hé... là...
De ces billets... Mon Dieu, comment dit-on cela?
Quand, pour faire une chose, on traite avec un homme
Sous la condition de payer une somme.

CHRISANTE.

Un dédit?

PHILINTE.

Est-ce là ce qu'on nomme un dédit!
Je ne sçais. Dédit soit. Si donc par un écrit
Daté de ce temps-là, pour fuir toute vétille,
Je m'obligeois à vous d'épouser votre fille,
A peine de payer dix mille écus en or,
Par exemple?

CHRISANTE.

Il est vrai: mais il faudroit encor
Que j'en fisse un pareil; sinon....

PHILINTE.

Voilà le diable;
Ee je ne pensois pas au plus indispensable.
J'ai la tête si lourde en fait d'affaire.

CHRISANTE.

Eh mais,
Ce que vous dites-là ne seroit pas mauvais.
En effet, en montrant ma promesse & la vôtre
Dans un double dédit signé de part & d'autre,
Avant que j'eusse appris les desseins de Damon,
Nous serions en repos sur le qu'en dira-t-on.

PHILINTE.

Croyez-vous ?

CHRISANTE.

Comment donc ! La ruse est admirabble.

SCENE III.

CHRISANTE, PHILINTE, AMBROISE.

AMBROISE *à part.*

Ce diable de Banquier est un homme introuvable,
Mais que vois-je ? Toujours ici matin & soir ?
Quels diantres de secrets peuvent-ils donc avoir !

CHRISANTE.

Je suis ravi d'avoir attrapé cette idée ;
Et ma fille en sera bien mieux persuadée
D'abandonner Damon selon mon juste arrêt,
Quand on lui fera voir un si grand intérêt.

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Comment diable, en voici bien d'un autre ;

CHRISANTE.

Je veux dès aujourd'hui chasser ce bon apôtre,
Et faire l'autre hymen demain tout au plus tard.

PHILINTE.

C'eſt fort bien dit : mais chut.

CHRISANTE.

Que fais-tu là, pendard?

AMBROISE.

Ce que j'y fais? Je vous écoute.

CHRISANTE.

Ah miſérable!

Coquin! traître!

AMBROISE.

Eh oui, oui : faites bien l'agréable.

Je viens d'entendre là des diſcours fort jolis.
Monſieur, monſieur, ſçachez que qui ſe fait brebis
Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
D'avoir eu ſi long-temps des flatteurs à vos trouſſes.

PHILINTE.

Vous perdez le reſpect, bon homme.

AMBROISE.

Le reſpect?

Je ne vous en dois point. Si je vous ſuis ſuſpect,
C'eſt parce que j'inſtruis ce bon vieux gentilhomme,
Qui ne voit pas plus loin que ſon nez, le pauvre homme.

CHRISANTE.

Si je prens un bâton...

AMBROISE.

Morbleu, je ne crains rien;

Et je fais mon devoir comme un homme de bien.
Vous êtes le Seigneur le plus ingrat...

Le traître?

PHILINTE.

Mais on ne parle point de la sorte à son maître,
Mon cher.

AMBROISE.

Et maugrebleu, je sçais ce que je dis,
Et je n'ai pas besoin de prendre vos avis.

CHRISANTE.

Encor?

AMBROISE.

Tout son babil n'est qu'une happelourde,
Pour vous faire, en douceur, avaler quelque bourde.

CHRISANTE.

Tiens, si tu ne te tais....

PHILINTE.

Mon Dieu, point de courroux,
Achevons notre affaire, & tranquillisez-vous.

CHRISANTE.

Oui, c'est bien dit. Rentrons. Rends grace à ton bon ange
Que j'aie affaire ailleurs.



SCENE IV.

AMBROISE *seul.*

C'EST une chose étrange,
De voir comme mon maître a l'esprit mal tourné !
Au lieu de profiter de mon sens rafiné,
Il se fâche toujours, il s'echauffe, il tempête.
C'est ce maudit flatteur qui lui tourne la tête.
Ah, que ce philosophe avoit un bon cerveau,
Qui disoit qu'un Flatteur est comme le Corbeau,
Que cajole un Renard pour avoir son fromage !
Morbleu, je ne veux plus rien lire davantage;
J'ai trop d'esprit.

SCENE V.

AMBROISE, DAMON.

DAMON.

VOYONS si Philinte est ici;
Et sçachons si pour moi ses soins ont réussi.

AMBROISE.

Ah c'est vous ! J'en ressens une joie incroyable.

DAMON.

N'as-tu point vu Philinte?

AMBROISE.

Eh oui, de par le diable,
Je l'ai vu; je l'ai vu, vous dis-je, & qui pis est,
Entendu.

DAMON.

Comment donc?

AMBROISE.

Couvrez-vous, s'il vous plaît;
Je vais vous régaler d'un secret...

DAMON.

Qu'est-ce à dire?

AMBROISE.

e vous le disois bien qu'il vouloit vous séduire,
t que ce gaillard-là n'avoit ni foi ni loi.

DAMON.

e ne te comprens point.

AMBROISE.

Je me comprens bien, moi.
'entens ce que je dis, & je suis un vieux Reitre....
t oui, riez, riez Philinte avec mon maître
ous préparent ensemble un petit impromptu,
uui vous fera bien rire autrement

DAMON.

Que dis-tu

AMBROISE.

Je dis que je les ai surpris en conférence,
Qui faisoient leur complot, parlant par révérence,
Afin de vous souffler votre femme.

DAMON.

Comment ?

AMBROISE.

Et pour l'accommoder d'un autre incessamment.

DAMON.

O ciel !

AMBROISE.

J'ai voulu même avec un cœur sincère
Donner quelques conseils à son bourru de père ;
Mais il a pris son pli, dit l'autre ; & je vois bien
Que toutes mes leçons n'en feront jamais rien.

DAMON.

Philinte trameroit une action si noire !
Cela n'est pas possible, & je n'en puis rien croire.
As-tu bien entendu ?

AMBROISE.

Parbleu, s'il étoit là,
Je le lui soutiendrois à lui-même.



SCENE VI.

DAMON, AMBROISE, PHILINTE.

PHILINTE *tenant un papier.*

VOILA
Ce que je demandois. Mais que vois-je ? La peste,
Ceci n'est pas mon compte.

AMBROISE.

Ah, ah, voici le reste
De notre écu. Je veux n'en pas faire à demi.
Tenez, Monsieur, voilà votre dupe d'ami,
A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille,
Comme vous lui voulez débaucher notre fille.

DAMON.

Quoi ? Vous me trahissez ? Vous, mon seul confident,
Vous, de tous mes amis l'ami le plus ardent ?

PHILINTE *se prenant à rire.*

Ah, ah, ah.

DAMON.

Dans le temps qu'à servir ma tendresse
Votre feinte amitié devant moi s'intéresse,
Vous ménagez pour elle un autre engagement ?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

DAMON.

Plaît-il ?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

DAMON.

Comment ?

Prétendez-vous tourner la chose en raillerie ?

Et croyez-vous....

PHILINTE.

Ah, ah, permettez que j'en rie.

L'homme le plus sensé que j'aie encor connu

De cette force-là se montrer prévenu !

Ah, ah, ah ! par ma foi, je ne sçais que vous dire ;

Mais je ne puis songer à cela sans en rire.

DAMON.

Comment ? Vous prétendez justifier....

PHILINTE.

Fort bien.

Justifier. Le mot est fort bon, j'en convien.

Justifier. Parbleu, j'en ai l'ame ravie ;

Et je vois bien qu'il faut que je me justifie.

AMBROISE.

Nous aurons encor tort nous autres, sur ma foi,

Vous êtes Bas-Normand volontiers

DAMON.

Donnez-moi

Quelque éclaircissement du moins, je vous conjure,

PHILINTE.

Ah pour cela d'accord : vous ſçaurez l'aventure.
Mais le lieu n'eſt pas propre à ſemblable entretien.
Il eſt certains ſecrets où.. . vous m'entendez bien ;
Et le ſeigneur Ambroiſe a trop de complaiſance,
Pour vouloir qu'un ſecret s'explique en ſa préſence ;
Nous paſſerions chez lui pour gens trop indiſcrets.

AMBROISE.

Palſanbleu, je n'ai pas beſoin de vos ſecrets.
Vous pouvez en uſer tout comme bon vous ſemble :
Qui veut être trompé, le ſoit. Faites enſemble
Comme vous l'entendrez. Je ſuis votre valet;
Je vous baiſe les mains.

SCENE VII.

PHILINTE, DAMON.

PHILINTE.

Oh çà, venons au fait.
Dites : n'eſt-il pas vrai que votre promptitude
M'a preſque ſoupçonné de peu d'exactitude ?

DAMON.

Eh parbleu, quand un homme affirme ſans détour.

PHILINTE.

Doucement. Permettez que je gronde à mon tour.
Vous êtes trop ſenſé, trop clair-voyant, trop ſage,
Je le ſçais, pour rien croire à mon déſavantage :
Mais à gens comme nous il n'eſt jamais permis
D'écouter ce qu'on dit contre de vrais amis;
Et je méritois bien que ſur l'état des cauſes
Vous priſſiez un peu ſoin d'approfondir les choſes.

DAMON.

Mais enfin ...

PHILINTE.

Mais enfin, je crois que juſqu'ici
Vous ne m'avez point pris en défaut, Dieu merci;
Et je vous ai, je penſe, aſſez donné de preuves,
Que j'ai pour vous un cœur à toutes les épreuves.

DAMON.

Je m'étonnois auſſi qu'après tant de bienfaits
Vous puiſſiez démentir ...

PHILINTE.

Au contraire; & jamais
Je n'ai pour vous ſervir fait voir tant d'induſtrie.

DAMON.

Comment donc ?

PHILINTE.

Vous l'avez oublié, je parie.
Mais que diable eſt cela ? Comme ces gens d'eſprit
Sont diſtraits ! Ce matin ne m'avez-vous pas dit

Que ce ſeroit pour vous la plus dure ſouffrance
De devoir Angélique à ſon obéiſſance,
Plutôt qu'à ſon amour ? Et ne m'avez-vous pas
Chargé de vous tirer de ce tendre embaras?

DAMON.

Sans doute ; Il m'en ſouvient

PHILINTE.

Eh bien, voilà l'affaire.
J'ai de ce petit doute entretenu ſon père,
Entendez-vous ? J'ai cru lui faire votre cour,
En lui prouvant par-là l'excès de votre amour.
Le bon-homme a paru tout ravi de m'entendre.
Parbleu, je ſuis charmé, m'a-t-il dit, que mon gendre
Sçache accorder ainſi l'amour & la raiſon.
Voilà comme j'aimois dans ma jeune ſaiſon.
Ce que vous dites-là m'eſt d'un fort bon augure
Pour la félicité de leur chaîne future;
Et cet Hymen doit être en douceur très-fécond.
J'en ſuis ſûr. Là-deſſus j'ai pris la bale au bond ;
Et j'ai dit franchement que l'amour d'Angélique
Me paroiſſoit pour vous un peu problématique.
Il s'eſt trouvé piqué de ce diſcours. Et moi,
A-t-il repris d'abord, j'engagerois ma foi
Que toute ſa vertu, que toute ma puiſſance
Ne pourroient rien gagner ſur ſon obéiſſance,
Si j'obligeois ſes vœux à quelque autre lien.
J'ai parié que non, comme vous jugez bien.

Dans le moment, j'ai vu monter ſur ſon viſage
Un feu... Vous connoiſſez l'humeur du perſonnage,
Bref, je veux, m'a-t-il dit, vous en rendre certain;
Et nous avons conclu que juſques à demain
Il feroit fort ſemblant de vous être contraire,
Et lui propoſeroit l'hymen imaginaire
D'un époux prétendu, dont ſans doute il fera
Un héros, un.... enfin tout ce qu'il vous plaira:
Afin que ſon refus dont je vois qu'il ſe flatte,
Nous faſſe voir, dit-il, qu'elle n'eſt point ingrate;
Et qu'elle n'en doit rien à votre loyauté
En fait de ſentimens & de fidélité.

DAMON.

Eſt-il poſſible? O ciel! Que ce récit me charme!
Et que mal à propos j'aurois la moindre allarme
D'une ſi généreuſe & ſincère amitié!

PHILINTE.

Vous voyez; quand on ſçait les choſes à moitié,
On juge toujours mal. Ce vieux rêveur d'Ambroiſe
Eſt venu juſtement ſur la fin de la noiſe;
Et n'ayant attrapé que quelques mots confus,
Qu'il a pris de travers peut-être, là-deſſus
Le bon homme a bâti ſon idée indigeſte.
Car c'eſt le meilleur fou du monde: mais du reſte;
Petit eſprit.

DAMON.

Sans doute; auſſi dans un inſtant
J'ai reconnu l'erreur.....

PHILINTE.

Eh oui, oui : mais pourtant
Vous avez balancé quelque temps en vous-même.
J'ai des yeux. Ecoutez, c'est un mauvais systême,
Que de juger du cœur des autres par le sien ;
Et l'homme bien sensé croit tout, & ne croit rien ;
Parce que l'on se sent un cœur plein de droiture,
On croit que tous les cœurs sont de même nature :
Et ce n'est pas cela. Ce que je vous en dis,
N'est pas dans le dessein de troubler vos esprits :
Mais je vois bien des gens qui vous font bonne mine,
Et qui ne sont rien moins que ce qu'on s'imagine.
Baste : songez sur-tout que le pire venin
Est celui des serpens du genre féminin.

DAMON.

Comment? Est-ce quelqu'un que votre esprit soupçonne ?
Eh Justine . . . .

PHILINTE.

Mon Dieu, je ne nomme personne :
Mais je connois le monde, & j'entens les discours.
Du reste, s'il est vrai que vous soyez toujours
Dans le tendre dessein d'éprouver Angélique,
Je vous demande en grace un peu de politique.
Car vous concevez bien qu'un secret éventé
Romproit tout le mystère entre nous concerté.

DAMON.

Je n'ai garde vraiment. J'ai trop d'impatience....

PHILINTE.

Chrisante m'avoit fort ordonné le silence;
Mais je n'ai pas le don de rien falsifier.

DAMON.

Vous êtes un ami qu'on ne peut trop payer;
Et je ne vois que vous ....

PHILINTE.

Mon Dieu, voici Justine.
Sauvons-nous, croyez-moi. Cette fille est trop fine
Pour des gens comme nous; & je gagerois bien,
Qu'elle vient pour sonder votre esprit & le mien.

SCENE VIII.

DAMON, PHILINTE, JUSTINE.

JUSTINE.

AH vous voilà, messieurs: le cas est favorable,
Hé bien, monsieur Damon, votre ami charitable
Des nouvelles du jour vous a-t-il informé?

PHILINTE *bas à Damon.*

Paix.

DAMON.

Non, je ne sçais rien.

JUSTINE.

J'en ai le cœur charmé.
Ho bien, apprenez donc qu'un rival vous ſupplante,
Et que tout de nouveau le bon monſieur Chriſante,
De ſa fille prétend que vous vous ſépariez.

PHILINTE *à Damon.*

Que vous avois-je dit ?

DAMON.

Diable !

JUSTINE.

Vous en riez ;
C'eſt bien fait. Demandez à cet ami ſincère :
Il ſera mon garant ; car c'eſt lui . . .

PHILINTE.

Oui, ma chère,
C'eſt moi-même. Damon le ſçait tout comme vous,
Et l'amitié n'en eſt pas moins vive entre nous,
Comme vous le voyez.

JUSTINE.

La choſe eſt héroïque,
Et je n'aurois pas cru qu'il fût ſi pacifique.

DAMON.

Mais non vraiment. J'en ſuis au déſeſpoir au moins.

PHILINTE.

Allons, venez, venez. Nous avons d'autres ſoins.

DAMON.

Adieu, ma chere enfant. Ne perdez point courage.

PHILINTE.

Belle Justine, adieu. Soyez toujours bien sage.

SCENE IX.

JUSTINE, ANGÉLIQUE.

JUSTINE.

Que diantre est tout ceci ! Par ma foi je m'y perds.
Rêvai-je ? J'ai pourtant les yeux assez ouverts.
Voici pour ma maîtresse un fort vilain problême.

ANGELIQUE.

N'ai-je pas vû Damon ?

JUSTINE.

Il sort à l'instant même,
Madame, & m'a laissée, à ne vous point mentir,
Dans un étonnement dont je ne puis sortir.

ANGELIQUE.

Ah, tu n'as pas encore appris à le connoître ?
Le croirois-tu, ma fille ? Il me trompoit, le traître.
Mon père me l'a dit. Il aime en d'autres lieux.

JUSTINE.

Ah, le méchant coquin ! J'ouvre à présent les yeux,
Et ne m'étonne plus s'il étoit si tranquille.

ANGELIQUE.

Et quels sont ses discours? La feinte est inutile;
Et s'il croit m'imposer par un zèle apparent,
Il se trompe.

JUSTINE.

Ah, ma foi, de l'air dont il s'y prend,
Je ne vois dans son fait apparence ni feinte.
Je viens de le trouver tout seul avec Philinte;
Et j'ai pris ce temps-là pour mettre l'entretien
Sur le nouveau travers de votre père.

ANGELIQUE.

Hé bien?

JUSTINE.

Ils se sont mis à rire; & m'ont tous deux quittée,
En se moquant de moi comme d'une hébêtée.

ANGELIQUE.

L'infidèle! Voilà mon doute décidé.

JUSTINE.

Pour moi, je n'entens rien à tout ce procédé.

ANGELIQUE.

Ah, Justine! il n'est rien d'assuré dans le monde;
Et le cœur le plus ferme est moins stable que l'onde.

JUSTINE.

Oui: mais nous avons beau connoître le terrein,
Les hommes en amour marchent toujours leur train;
Et ne peuvent non plus, quand nous sommes gripées,
Se passer de tromper, que nous d'être trompées.

ANGELIQUE.

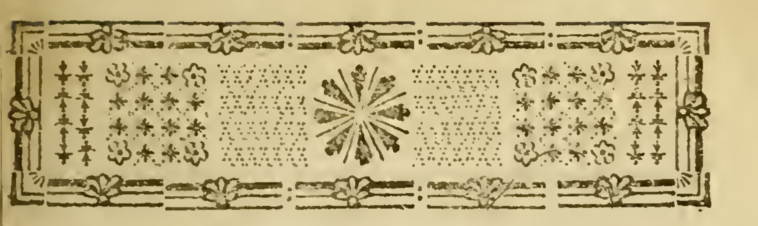
Rentrons. Je mets au pis leurs discours captieux ;
Et les hommes sont tous des monstres à mes yeux.
Elle rentre.

JUSTINE.

Oui, oui : nous connoissons ces ardeurs inquiétes.
Hom. Votre cœur n'est pas si diable que vous faites.
La sotte passion que celle des amans !
Que d'imbécillités ! de chagrins ! de tourmens !
Si la fièvre d'amour avoit, quand il nous berce,
Ses jours intermittens, comme la fiévre tierce,
On seroit ces jours-là honteux jusqu'à l'excès
Des sottises qu'on fait quand on est dans l'accès.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

Cesse de m'en parler. Ta peine est superflue.

JUSTINE.

Mais, Madame....

ANGELIQUE.

Non, non, me voilà résolue:
J'épouserai Philinte avec tranquillité.

JUSTINE.

Vous rêvez, que je crois.

ANGELIQUE.

Le sort en est jetté.

JUSTINE.

Et si Damon venoit à rentrer en lui-même?

ANGELIQUE.

Ah, c'eſt où je l'attens. Ma paſſion ſuprême
Eſt de lui faire voir ſur quel ton je le prens,
Et combien ſes mépris me ſont indifférens.
Il n'apprendra jamais à quoi je me deſtine,
Sans venir s'expliquer ; & c'eſt alors, Juſtine,
Que j'aurai le plaiſir de me venger de lui,
De braver ſes chagrins, d'irriter ſon ennui,
Et de lui témoigner par un mépris tranquile,
Que je ſuis inſenſible autant qu'il eſt fragile.
Si tu le vois au moins, fais-lui bien concevoir
Que je ſuis réſolue à ſuivre mon devoir :
Que j'obéis ſans peine aux ordres de mon père ;
Et que loin de céder à la moindre colère,
Mes ſens ne t'ont jamais paru moins ébranlés.

JUSTINE.

Il faudra donc mentir, puiſque vous le voulez.

ANGELIQUE, *faiſant un ſoupir.*

Ah ?



SCENE II.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, CHRISANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

NON, monsieur, souffrez que je vous le redise;
Je vous parle peut-être avec trop de franchise :
Mais je mourrois plutôt que d'avoir le malheur
D'exposer votre fille à la moindre douleur.
Je me sens là-dessus des frayeurs ridicules,

CHRISANTE.

Bon, bon, vous vous moquez d'avoir de tels scrupules.

PHILINTE.

Mais oui, j'ai sur cela, j'en demeure d'accord,
Des principes outrés, qui m'ont souvent fait tort;
Dussai-je m'exposer à perdre une couronne,
Je ne puis être heureux aux dépens de personne.

CHRISANTE.

Quels sentimens d'honneur ! Aucun ne pense ainsi.

PHILINTE.

Je ne suis pas fâché de me trouver ici,
Pour pouvoir m'expliquer devant mademoiselle.
Car enfin, je le sens, je suis indigne d'elle,

CHRISANTE.

Fi donc.

PHILINTE.

Mais point du tout. Damon eſt gracieux :
Il a des qualités : votre fille a des yeux . . . .

ANGELIQUE.

Moi, monſieur? Trouvez bon que l'on vous déſabuſe.

PHILINTE.

Ah ! parbleu, ſur cela je vous demande excuſe.
Je ne ſçais pas ſur quoi vous fondez vos dégoûts :
Mais nos dames n'ont pas le cœur fait comme vous:
Et . . .

ANGELIQUE.

Mon Dieu, oui, je ſçais ſa conquête nouvelle :
Il eſt fort à la mode.

PHILINTE.

Oh tant, mademoiſelle !
Ma foi, ce garçon-là réuſſira par-tout ;
Et la ville & la cour feront du même goût.

ANGELIQUE.

Qu'il réuſſiſſe ou non, pour moi je l'abandonne :
Qui cherche à plaire à tous, ne doit plaire à perſonne.

PHILINTE.

Ah, monſieur, que ce mot eſt divinement dit :
En comprenez-vous bien la fineſſe & l'eſprit ?
Qui cherche à plaire à tous ne doit plaire à perſonne.
Quelle force ! Pour moi, voilà ce qui m'étonne.

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Je vous le disois bien, ma fille a l'esprit fort.

PHILINTE.

Elle tient bien de vous de ce côté.

CHRISANTE.

D'accord.

PHILINTE.

Enfin, mademoiselle, il est bon de s'entendre.
De votre bonheur seul mon bonheur peut dépendre,
Premiérement : du reste, à quoi bon se flatter !
Je me connois. Par où puis-je vous mériter ?
Que trouve-t-on en moi ? quelque peu de franchise
Une ame à ses devoirs parfaitement soumise,
Des sentimens, un cœur tendre & passionné ;
Voilà tout. Au surplus, je suis assez borné.

JUSTINE *à part.*

Le fourbe !

CHRISANTE.

Vous voyez comme la modestie
Avec le vrai mérite est toujours assortie.

PHILINTE.

De dire que mon cœur, sans en être jaloux,
Pourroit vous voir passer dans les bras d'un époux
Dont la félicité me rendroit misérable,
Il ne faut point mentir, je n'en suis pas capable.
Car enfin, ce n'est point pour dire une fadeur,
Quand je vis de vos yeux éclater la splendeur,
Je me rendis d'abord : je l'avouerai sans honte.

CHRISANTE.

Entendez-vous cela ? hé ?

PHILINTE.

Mais, au bout du compte ;
S'il faut que l'infortune accable l'un de nous,
J'aime infiniment mieux que ce ſoit moi que vous.

CHRISANTE.

Ah l'honnête garçon ! Hé bien, que vous en ſemble ?

ANGELIQUE.

Hélas ! il s'en faut bien que Damon lui reſſemble.

CHRISANTE.

Ah ! c'eſt un petit fourbe, un petit animal...

PHILINTE.

Ha, mon Dieu, devant moi n'en dites point de mal.
Croyez-moi, l'apparence eſt ſouvent peu fidelle.
On vous aura forgé ... Tenez, mademoiſelle,
Je crois que dans le fond il vous aime toujours.

ANGELIQUE.

Vous l'a-t-il dit, Monſieur ?

PHILINTE.

Mais oui : dans le diſcours
Je vois qu'il ſe ménage aſſez, je vous aſſure ;
Et ce ſeroit vouloir combler toute meſure...

JUSTINE.

Mais vous qui nous parlez avec tant de bonté,
Puis-je vous demander ſi c'eſt par charité,
Que vous feignez d'aimer celle qu'on lui deſtine ?

PHILINTE.

Quoi, vous me querellez, adorable Justine ?
Moi qui suis votre ami, moi que vous connoissez....

CHRISANTE.

Taisez-vous, s'il vous plait, sotte.

PHILINTE.

Laissez, laissez,
Vous ne l'entendez point parler à la volée.
Je vous la garantis fille aussi dessalée....
Je connois quelque peu mes gens en général.

JUSTINE.

Il est vrai : mais vos gens vous connoissent fort mal.

PHILINTE.

Ah, ah, ah. Sur mon Dieu, voilà de ces saillies
Qu'on ne sçauroit payer, tant elles sont jolies.
Vous trouverez fort peu de filles, croyez-moi,
Avec tant d'agrément & tant de bonne foi.

CHRISANTE.

Oui : mais je ne veux point de tant de gentillesse.

JUSTINE.

Moi ? Je n'ai d'intérêts que ceux de ma maîtresse.

PHILINTE.

Vous voyez ; c'est le cœur qui parle. Oh, pour cela,
Vous pouvez vous fier à cette fille-là.

CHRISANTE.

Suffit. Je suis ravi, ma fille, de connoître
Qu'enfin vos sentimens sont tels qu'ils doivent être.

Allez. Dans quelque temps vous sçaurez mieux encor
Combien un père sage est un rare trésor.
Mais Damon vient : il faut que je le congédie.

PHILINTE.

J'y veux être présent, pour voir la comédie.

SCENE III.

CHRISANTE, PHILINTE, DAMON.

DAMON.

QUE ne puis-je, monsieur, acquitter mon devoir
De toutes les bontés que vous me faites voir.

CHRISANTE.

Qu'est-ce à dire ?

DAMON.

Oui, monsieur, cette épreuve authentique,
Que vous faites pour moi de l'amour d'Angélique,
Est de tous vos bienfaits ...

CHRISANTE.

Quel galimatias
Faites-vous là, de grace ?

PHILINTE.

Eh ! ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Je voudrois bien sçavoir...

PHILINTE.

Vous vous ferez malade.

CHRISANTE.

Parlez donc, s'il vous plaît : quelle est cette boutade ?

PHILINTE.

La colere est un mal mortel à la santé.

DAMON.

Ouais, je ne comprens pas...

PHILINTE.

Oui, c'est la vérité ;
Et j'ai vu de courroux cent personnes saisies
Gagner en s'échauffant de bonnes pleurésies.

CHRISANTE *fort en colere.*

Ho bien, sans m'échauffer ni m'émouvoir le sang,
Monsieur me permettra de lui dire tout franc,
Qu'il me fera plaisir de cesser ses poursuites,
Et de nous épargner l'honneur de ses visites.

DAMON.

Moi, Monsieur ?

CHRISANTE.

Oui, vous-même, en propre original.

DAMON.

Qu'ai-je donc fait, monsieur, pour me traiter si mal ?

PHILINTE.

Hé mon Dieu, l'un pour l'autre ayons quelque indulge
Faut-il vivre toujours en mésintelligence ?

CHRISANTE.

Ce que vous avez fait ?

PHILINTE.

C'est un si grand bonheur
De s'entendre, & de vivre ensemble en gens d'honneu

DAMON.

Je ne mérite point un compliment si rude.

PHILINTE.

C'est ce que je disois : tout n'est qu'incertitude.

DAMON.

Et personne, je crois, n'oseroit soutenir....

PHILINTE.

Sans doute. On ne doit point se laisser prévenir.
Le monde n'est rempli que de mauvais génies ;
Et tout n'est aujourd'hui que fourbe & calomnies.

CHRISANTE.

Parbleu, vous m'avez dit vous-même....

PHILINTE.

Et oui vraiment,
Je l'ai dit. Il se peut trouver certainement
De fidèles amis, des gens de conscience,
A qui l'on peut donner toute sa confiance.
Mais ils sont peu communs, je vous le dis encor ;
Et tout ce qui reluit, croyez-moi, n'est pas or.

A Damon.

Je fais ce que je puis pour désenfler sa rate.

A Chrisante.

C'est assez. Vous avez parlé comme un Socrate.

A Damon.

Ne lui répondez rien, & laissez faire à nous.

A Chrisante.

Suffit. Tous ces détails sont au-dessous de vous.

CHRISANTE.

C'est fort bien dit. Adieu, monsieur, on vous dégage
Des nœuds embarrassans d'un fâcheux mariage.
Ma fille ne veut plus d'un tel adorateur.
Prenez votre parti là-dessus. Serviteur.

SCENE IV.

DAMON, PHILINTE.

DAMON.

Qu'est-ce donc que j'entens, & quel est ce mystère ?

PHILINTE.

Vous m'en voyez saisi d'une telle colère
Que je ne puis parler ; & je ne vous dis rien
De ce que j'ai souffert durant cet entretien,

DAMON.

Quoi ? Dans le même jour, dans l'instant où vous-même
Vous venez m'exalter sa bienveillance extrême ?

PHILINTE.

Vraiment vous n'avez eu que des fleurs ; & tantôt
J'ai soutenu pour vous un furieux assaut.

DAMON.

Mais encor, quel motif, quelle raison l'oblige...

PHILINTE.

C'est ce que je travaille à découvrir, vous dis-je.
Vous avez près de lui des ennemis fâcheux.

DAMON.

Ciel ! verrai-je toujours traverser tous mes vœux ?

PHILINTE.

On vous trahit.

DAMON.

Quoi donc ?

PHILINTE.

Sous ombre de services
On vous rend en secret de fort mauvais offices.

DAMON.

Allons, je veux sçavoir d'Angélique...

PHILINTE.

Ah vraiment,
Vous feriez un beau coup. Gardez vous bien...

DAMON.

Comment !
Que je m'en garde bien ?

PHILINTE.

PHILINTE.

N'eſt-ce pas aſſez faire ;
D'eſſuyer en un jour tous les travers du père,
Sans expoſer encor vos mouvemens jaloux
Aux mépris de la fille ?

DAMON.

Ah, que me dites vous ?

PHILINTE.

Ah ! mon ami, que c'eſt un étrange Protée,
Croyez-moi, que le cœur d'une fille éventée !

DAMON.

Qu'ai-je oui ? juſte ciel !

PHILINTE.

Je vous le diſois bien,
Que qui veut bien compter, ne doit compter ſur rien ;
Et j'avois grand ſoupçon de tout ce qui ſe paſſe,
Quand je vous en parlois.

DAMON.

Expliquez-vous de grace ;

PHILINTE.

Son père étoit tantôt, comme je vous ai dit,
Le plus content du monde, & même dans l'eſprit,
La croyant un bijou d'amour & de conſtance,
De voir juſqu'où pourroit aller ſa réſiſtance,
En feignant un moment de renoncer à vous,
Et de l'aſſujettir au choix d'un autre époux.

DAMON.

Hé bien ?

PHILINTE.

Je ne sçais pas quelle mouche nouvelle,
Ou plutôt quel démon a piqué leur cervelle,
Mais le père, la fille, & vous l'avez pû voir,
En un moment tout a changé du blanc au noir.
Je les ai rencontrés qui se donnoient carrière,
Et qui dauboient sur vous de la bonne manière :
Le père fulminant en homme transporté,
La fille ricannant aussi de son côté.
Somme toute, elle l'a prié jusques aux larmes
De bannir de ses yeux l'objet de ses allarmes ;
Et sur le premier mot d'un autre engagement
Elle a d'abord topé très-amiablement.

DAMON.

Quel coup de foudre, ô ciel ! quelle affreuse surprise !

PHILINTE.

Excusez si je parle avec tant de franchise.

DAMON.

La perfide !

PHILINTE.

Il est vrai.

DAMON.

Me cacher sans remords
Des sentimens si bas sous de si beaux dehors !

PHILINTE.

C'est une chose horrible.

DAMON.

Après tant de constance,
De tendresse, de soins & de persévérance !

PHILINTE.

C'est elle. Car pour lui, je le connois très-fort.
C'est un homme quinteux, mais qui revient d'abord;
Et peut-être demain après tout cet esclandre
Viendra-t-il vous prier de devenir son gendre.

DAMON.

Moi ! Je n'en ferai rien, je suis trop offensé,
Et l'ingrate...

PHILINTE.

Ecoutez, ce n'est pas mal pensé.
Ceci se dénouera : mais pour finir l'histoire,
Faites un peu le fier, si vous voulez m'en croire.
Que diable ! un galant homme estimé comme vous,
Approuvé dans le monde, & bien venu de tous,
Est-il fait pour souffrir l'éternelle bourasque
D'une jeune coquette & d'un vieillard fantasque ?
Vous avez votre part dans ce qui s'est passé :
Mais j'y suis proprement le plus intéressé.
Aussi dans mes discours ils ont pu le connoître,
J'en suis scandalisé plus qu'on ne sçauroit l'être ;
Et, soit dit entre nous, je n'attens plus ici
Qu'un prétexte à sortir d'avec tous ces gens-ci.

DAMON.

Il eſt vrai : mais hélas ! je me ſens pour ma peine
Engagé dans les nœuds d'une trop forte chaîne;
Tout indigne qu'elle eſt d'un cœur comme le mien,
Je l'aime.

PHLINTE.

En vérité, mon cher, je vous plains bien.

DAMON.

Il faut que de ce pas j'aille me ſatisfaire :
Je m'en vais la trouver, la confondre....

PHILINTE.

Au contraire,
Gardez-vous de marquer le moindre déſeſpoir ;
Et ſoyez, s'il ſe peut, quelques jours ſans la voir.
Vous connoiſſez l'humeur des femmes : mépriſantes
Quand on leur laiſſe voir trop d'amour; complaiſantes,
Dès qu'on lâche le pied : qui veut les retenir,
Doit paroître toujours prêt à les prévenir.
Tendreſſe, empreſſemens, ardeurs toujours nouvelles,
Tout cela va fort bien, tant qu'elles ſont fidelles.
Mais dès que la douceur engendre le mépris,
Alors faites leur voir que chacun vaut ſon prix :
Que l'on ſçait de ſon cœur ménager l'équilibre ;
Et que pour être amant, on n'en eſt pas moins libre.

DAMON.

Oui, vous avez raiſon, je l'avoue ; & je voi
Que c'eſt le ſeul parti qui ſoit digne de moi.

PHILINTE.

Si vous voulez pourtant lui faire quelque avance,
Je le veux bien.

DAMON.

Non, non, j'en vois la conséquence;
Et je lui veux montrer que mes vœux suspendus...
Elle vient.

PHILINTE.

Ah, fuyez, ou nous sommes perdus.

SCENE V.

PHILINTE, DAMON, ANGÉLIQUE.

DAMON.

Vous ne m'attendiez pas en cette conjoncture,
Madame?

ANGELIQUE.

Ah, ah! c'est vous! Non, monsieur, je vous jure.

PHILINTE.

Oh, oh, vous le prenez sur un ton bien aigri;
Et voilà sur un rien bien du charivari.
On diroit à vous voir cet esprit de chicanne,
Que vous êtes brouillés tout de bon, dieu me damne.

DAMON.

Moi? Non. Madame a pris son parti sur ce point.
J'ai pris le mien aussi.

PHILINTE.

Je n'en diſconviens point.
Mais pour ne vouloir pas s'épouſer, il me ſemble
Qu'on ne doit pas laiſſer de vivre bien enſemble.
Cela étoit plaiſant, ſi l'on étoit ſoumis
A s'ūnir par l'hymen, parce qu'on eſt amis.
On ne pourroit s'aimer que pardevant Notaire;
Et cependant on voit que c'eſt tout le contraire.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas mon deſſein, ſi vous m'avez compris;
D'acheter l'amitié de monſieur à ce prix.

DAMON.

J'entens. C'eſt s'expliquer ſans détour ni menſonge;
Et l'on ne m'avoit dit que trop vrai...

PHILINTE.

Quand j'y ſonge,
C'eſt peut-être le cas le plus particulier,
Qui puiſſe ſe trouver dans tout le monde entier,
De voir que deux eſprits égaux en politeſſe,
En mérite, en douceur, en vertus, en ſageſſe,
Ne puiſſent toutefois avec tout leur effort
Sympatiſer enſemble & ſe trouver d'accord.

DAMON.

D'autres cœurs n'auront pas la même antipathie.

ANGELIQUE.

Sans doute; & c'eſt de quoi je ſuis bien avertie.

PHILINTE.

Pour cela, j'ai cent fois fait mes réflexions
Sur ce bisarre effet des constellations.
Car enfin le rapport d'humeur & de génie
Semble devoir des cœurs établir l'harmonie ;
Et cependant . . .

DAMON.

Non, non, le ciel entre nous deux
Ne mit aucun rapport : j'en serois bien honteux.

ANGELIQUE.

De ces conformités mon ame est garantie,
Grace au ciel. Je serois indigne de la vie.

PHILINTE.

Oui dà. Vous prétendez vous quereller ? Fort bien ;
Oh, ma foi, pour cela je n'en souffrirai rien.

DAMON.

De grace, apprenez-moi, comme il faut que j'excuse...

PHILINTE.

Non, non, je ne veux point que le monde m'accuse
De vous avoir laissé venir en ce débat
A des extrêmités qui feroient de l'éclat.

DAMON.

Je voudrois seulement sçavoir . . .

PHILINTE.

Eh non, vous dis-je.
Entre gens du commun, tout cela se corrige :
Mais, diable, chez des gens, comme vous, élevés,
Les paroles vont loin, si vous ne le sçavez.

ANGELIQUE.

Monsieur peut dire tout sans me faire d'injure.

PHILINTE.

Ah, ma foi, je devine à présent l'enclouûre ;
Et je n'ai pas besoin d'appeller les docteurs,
Pour voir ce qui produit ces petites hauteurs.
Vous agissez en gens qui songent de plus belle
A se rapatrier, en se cherchant querelle.
Madame, convenez que le fait est ainsi,
Et que c'est le seul but qui vous retient ici.

ANGELIQUE.

Moi, vous m'accuseriez d'une telle bassesse ?
Il faut vous détromper. J'ai tort, je le confesse ;
Et je rentre chez moi, pour guérir pleinement
Ceux qui pourroient avoir le même sentiment.

Elle s'en va.

DAMON.

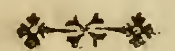
Ah, cruelle !...

PHILINTE *le retenant.*

Laissez. Point de plainte frivole ;
Notre ruse a joué son jeu sur ma parole.
Vous voyez quel chagrin vient de saisir son cœur,
Lorsqu'elle vous a vû parler avec froideur.

DAMON *à part.*

Ouais, quel soupçon cruel s'élève dans mon ame ?



SCENE VI.

DAMON, PHILINTE, JUSTINE.

JUSTINE *à Philinte.*

CHRISANTE vous attend. Il eſt avec madame.

PHILINTE.

Où ſont-ils !

JUSTINE.

Au jardin. Ils vous font appeller.

PHILINTE.

Ouf, reſpirons. Adieu, je m'en vais leur parler;
Et ce ſoir vous ſçaurez quel deſtin eſt le vôtre.
Sortez de ce côté, je vais rentrer de l'autre.

Il ſort.

JUSTINE.

Oh, par ma foi, monſieur le fourbe, c'eſt aſſez;
Et vous n'en êtes pas encore où vous penſez.
Demeurez, vous, avec votre petit air rogue.
J'ai ouï de là-dedans tout votre dialogue;
Et j'ai compris d'abord par tous ſes mouvemens,
Qu'il tâchoit d'éluder les éclairciſſemens.
J'ai voulu l'écarter pour vous tirer de preſſe,
Et vous donner moyen d'appaiſer ma maîtreſſe.

DAMON.

J'ai bien peur que mes yeux ne s'ouvrent à la fin.

JUSTINE.

Certainement il faut être un homme bien fin,
Pour traiter son rival comme un ami solide.

DAMON.

Mon rival! Juste ciel! qu'entens-je? Ah le perfide!

JUSTINE.

Modérez vos transports. Notre homme aura son fait.
Nous le démasquerons. Il a certain valet,
Qui me fait les doux yeux, & qui volontiers cause.
J'ai déjà commencé d'en tirer quelque chose,
Et puisqu'il faut flatter, nous flatterons aussi.
C'est un fort bon métier; mais il est, dieu-merci,
D'une pratique aisée; & telles que nous sommes,
Nous nous en escrimons encor mieux que les homme[s]
Mais nous perdons ici notre temps à jaser.
Votre maîtresse est seule; allez vous excuser.
Tâchez par vos sermens de dissiper sa crainte.
J'entens monter. Entrez, vous dis-je. C'est Philinte.



SCENE VII.

JUSTINE, PHILINTE.

PHILINTE.

CHRISANTE, m'a-t-on dit, ſortoit dans le moment.

JUSTINE.

Il ſe ſera laſſé d'attendre apparemment.

PHILINTE.

Et Damon ?

JUSTINE.

Je ne ſçais. Il eſt parti, je penſe.
On s'embarraſſe ici fort peu de ſa préſence.

PHILINTE.

Les amans ne ſçauroient vivre ſans ſe gronder.
Je revenois exprès pour les raccommoder.

JUSTINE.

Oh, vous n'y ferez rien que de l'eau toute claire.

PHILINTE.

Eſt-il poſſible ?

JUSTINE.

Oh ! oui.

PHILINTE.

C'eſt une étrange affaire.
Angélique eſt fâchée, à ce que je puis voir ?

JUSTINE.

Horriblement. Cela ne se peut concevoir.

PHILINTE.

L'obligeante Justine appaisera l'orage ?

JUSTINE.

Moi, monsieur ? Point du tout. Je le hais à la rage.

PHILINTE.

Oui dà ? Mais en effet, j'ai oui certains rapports....

JUSTINE.

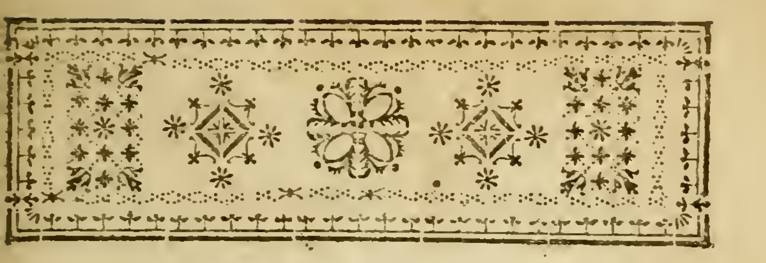
Assurément. Je vais redoubler mes efforts,
Pour tâcher d'affermir son ame chancelante.
Adieu, mon cher monsieur, je suis votre servante.

PHILINTE *seul.*

Oh parbleu, maintenant tout le monde est pour nous;
Et les choses ont pris un chemin assez doux.
Poursuivons; & tandis que le sort est propice,
Par notre activité prévenons son caprice.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, UN LAQUAIS.

PHILINTE.

CHRISANTE n'eſt donc pas encore de retour!

LE LAQUAIS.

Non, monſieur : il a dit qu'il alloit faire un tour
Auprès de ſon banquier.

PHILINTE *ſeul.*

Bon, voilà notre affaire.
Et moi, je ſuis d'avis d'aller chez le notaire,
Et de faire ſigner le contrat dès ce ſoir.
Dans le cas où je ſuis, on ne peut trop prévoir;
Et ſouvent le hazard jaloux de la prudence
Des plus ſages projets démonte la cadence.

SCENE II.

PHILINTE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

AH, monſieur, vous voilà ? Je vous cherche en tous l

PHILINTE.

Qu'eſt-ce donc ? D'où te vient cet air myſtérieux ?

FRANCISQUE.

Je viens vous avertir, comme c'eſt mon office,
Que ce juif de marchand vous pourſuit en juſtice ;
Et que ce bourru-là, ſans aucune pitié,
De ſes deux mille écus prétend être payé.

PHILINTE.

Au diable l'animal ! Eſt-ce là ta nouvelle ?

FRANCISQUE.

Patience : en voici d'une autre bien plus belle.
En vertu d'un papier, il cherche les moyens
De ſe faire payer ſur vous & ſur vos biens ;
Et comme vous n'avez d'autre effet ſaiſiſſable
Que votre individu, ce corſaire implacable
A réſolu, dit-on, avec ſes conjurés,
De vous faire ſaiſir par-tout où vous ſerez.

PHILINTE.

La peste ! Je vois bien qu'il faut changer de gamme.
D'où tiens-tu cet avis ?

FRANCISQUE.

Son facteur, dont la femme,
Entre nous, a pour moi quelque peu de bonté,
M'est venu raconter le fait par charité.

PHILINTE.

Fort bien. Et n'as-tu pas eu l'esprit de lui dire
Qu'après le mariage . . .

FRANCISQUE.

Eh ! vous me faites rire.
Ils sont tous là-dessus plus mécréans que moi.

PHILINTE.

Il faut pourtant calmer ce faquin-là, ma foi.
Qu'en dis-tu, mon enfant ?

FRANCISQUE.

Et vous ?

PHILINTE.

Oh oui, sans doute ;
Il le faut appaiser absolument. Ecoute :
Va le voir, & dis-lui qu'il faut incessamment
Qu'il te donne pour moi cent pistoles.

FRANCISQUE.

Comment !

PHILINTE.

Je dis que j'ai besoin de quelques cent pistoles.

FRANCISQUE.

Ha, ha, l'invention eſt toute des plus folles.
Sont-ce là vos ſecrets pour appaiſer les gens ?

PHILINTE.

Parbleu, comment veux-tu qu'on prenne mieux ſon tem
Chriſante veut ce ſoir terminer ſon ouvrage.
Il faut bien quelque argent un jour de mariage ;
Et quand on n'en a point, je crois, ſans héſiter,
Que le plus grand ſecret eſt celui d'emprunter.

FRANCISQUE.

Oui, vous avez raiſon. On ne peut mieux conclure.
Allez donc le trouver ; & ſi par aventure
Vous revenez ici par le même chemin,
Je vous tiens des mortels le mortel le plus fin.

PHILINTE.

Oh vraiment, aujourd'hui j'ai bien plus d'une affaire.
Il faut premierement aller chez le notaire ;
Et, d'ailleurs, je n'ai pas à perdre un ſeul moment.
Va le trouver, te dis-je ; & pour nantiſſement,
Voilà certain dédit de trois mille piſtoles,
Qui lui garantira l'effet de mes paroles.
C'eſt de l'argent comptant. Remets-lui cet écrit.
Entens-tu ? C'eſt ainſi que les hommes d'eſprit
Sçavent ſe démêler des rencontres diverſes,
Et du ſort inconſtant prévenir les traverſes.

FRANCISQUE.

FRANCISQUE, *après avoir lu.*

Dix mille écus, morbleu! Mais, monſieur, ce billet...

PHILINTE.

Quoi ?

FRANCISQUE.

Ne ſeroit-il point quelque peu contrefait ?
Vous amuſeriez-vous à ce métier funeſte ?

PHILINTE.

Le ſot ! Va : cours, te dis-je ; & j'aurai ſoin du reſte

SCENE III.

FRANCISQUE *ſeul.*

DIx mille écus. Ceci m'eſt diablement ſuſpect.
Le patron du logis eſt homme circonſpect :
Qui plus eſt, ce billet, ſi je ſçais m'y connoître,
Paroît être daté de deux mois ; & mon maître
Pendant tout ce temps-là ne m'en a ſonné mot.
Hom ! Ceci pourroit bien n'être encor qu'un brûlot :
Ce diable d'homme-là fait tant de perſonnages.
Baſte : mais je crains fort d'en être pour mes gages.
Ah, que ſi je trouvois maintenant quelque emploi,
Ou quelque occaſion qui fût digne de moi !
Mais, ma foi, je vois bien qu'en ce ſiécle hypocrite
Le bonheur n'eſt point fait pour les gens de mérite.

SCENE IV.

FRANCISQUE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

C'Est lui. Tâchons un peu de le faire causer.
Bon jour, monſieur Franciſque.

FRANCISQUE.

Ah! daignez m'excuſer.
Je ne vous voyois pas, trop aimable cruelle.

JUSTINE.

Quel papier tenez-vous? Un billet?

FRANCISQUE.

Non, ma belle:
J'ai rompu tout commerce avec les billets doux;
Et je n'en prétens plus recevoir que de vous.

JUSTINE.

Eh oui, je vous entens. Voilà de vos fleurettes!
Folle qui s'y fieroit. Nous ſçavons que vous êtes
Un verd-galant.

FRANCISQUE.

Hai, hai.

JUSTINE.

Je ſuis Grecque en ce point.
O çà (de vous à moi,) je n'en parlerai point,
Racontez-nous un peu vos fredaines galantes ;
On m'a dit qu'elles ſont toutes des plus brillantes ;
Et que vous en pourriez faire, tout bien compté,
Un fort joli roman.

FRANCISQUE.

Eh, eh, ſans vanité,
Nous avons mis par fois les jaloux en campagne.

JUSTINE.

Vous voyez que je ſçais les foires de Champagne.
Dites donc.

FRANCISQUE.

Je n'ai pas tout le temps qu'il faudroit ;
Mon maître m'a prié d'aller dans un endroit....

JUSTINE.

Que vous êtes preſſé ! Voilà comme vous faites.
Vous ne ſçauriez jamais demeurer où vous êtes,
Petit ingrat. Nos yeux ne ſont point aſſez doux,
Pour fixer les deſirs d'un homme tel que vous.
Votre cœur eſt uſé, volage.

FRANCISQUE.

Ah ! ma déeſſe,
Ce ſoupçon fait injure à ma délicateſſe.
Vos beaux yeux m'ont percé juſques au fond du cœur
D'une atteinte imprévûe, & de qui la rigueur....

Enchante tous mes ſens, & m'agite de ſorte....
C'eſt la vérité pure, ou le diable m'emporte.

JUSTINE.

Ah, que ce tour de phraſe eſt juſte & bien écrit!
Quel meurtre qu'avec tant de talens & d'eſprit,
Vous ſoyez condamné d'être pour tout potage
Un faquin de laquais du plus petit étage!

FRANCISQUE.

Que voulez-vous? Il faut vouloir ce que l'on peut
Lorſque l'on n'eſt pas né pour pouvoir ce qu'on veut.

JUSTINE.

C'eſt fort bien dit. Voilà certes un beau paſſage.
Mais je vous le répéte encor, c'eſt grand dommage.
Un garçon comme vous, bien fait....

FRANCISQUE.

Vous me flattez.

JUSTINE.

Galant....

FRANCISQUE.

C'eſt trop d'honneur.

JUSTINE.

Sage....

FRANCISQUE.

Vous plaiſantez.

JUSTINE.

Sacrifier ainſi par pure politeſſe,
Au ſervice d'autrui la fleur de ſa jeuneſſe!

FRANCISQUE.

Il eſt vrai que jamais on n'a fait, que je croi,
Le métier de valet plus noblement que moi;
Et depuis que je ſers, il eſt encore à naître
Que j'aie eu trente fois de l'argent de mon maître.

JUSTINE.

Ah, le ladre! Ma foi vous avez très-grand tort.
Que ne le quittez-vous!

FRANCISQUE.

Il eſt vrai: mais d'abord
Je voudrois m'aſſurer de quelque autre fortune.

JUSTINE.

Bon, voilà bien de quoi. J'en ſçais mille pour une.

FRANCISQUE.

Mille pour une? Eſt-il poſſible?

JUSTINE.

Aſſurément.
Attendez; ſçavez-vous lire?

FRANCISQUE.

Paſſablement.

JUSTINE

C'eſt aſſez. Je connois un riche homme d'affaire,
Qui vous fera chez lui ſon premier ſécretaire.
Vous êtes trop heureux.

FRANCISQUE.

Morbleu, voila mon fait;
Et ſi-tôt que mon maître aura fait & parfait
Le bienheureux hymen où ſon eſprit s'applique...

JUSTINE.

Quel hymen ? Contre qui ?

FRANCISQUE.

Contre votre Angélique.

JUSTINE.

Ha, ha, le beau projet que vous nous contez-là !

FRANCISQUE.

Parbleu, mes gages sont assignés sur cela.

JUSTINE.

Vous êtes un pauvre homme, il faut que je le dise.
N'est-ce pas à Damon qu'Angélique est promise ?

FRANCISQUE.

Oui : mais mon maître dit que tout est renversé.

JUSTINE.

Votre maître est un fat, & vous un insensé.
Sur quoi fondez-vous donc une erreur si plaisante ?

FRANCISQUE.

Sur un dédit signé de la main de Chrisante.

JUSTINE.

Un dédit ? Sur cela vous fondez son crédit ?
Vous êtes trop plaisant avec votre dédit.

FRANCISQUE *à part.*

Ouais, aurois-je mal fait de vaincre mon scrupule ;
Et seroit-ce en effet une fausse cédule ?

JUSTINE.

Comme vous plaisantez ! Vous êtes un conteur.

FRANCISQUE.

Je ne plaisante point ; & j'en suis le porteur.

JUSTINE.

Vous en êtes porteur ? Vous ?

FRANCISQUE.

Oui dà, sans reproche.

JUSTINE.

Vous avez ce billet ?

FRANCISQUE.

Sans doute, dans ma poche.

JUSTINE.

Ah, fort bien. Vous voilà dans de fort beaux draps blancs.

FRANCISQUE.

Comment donc ?

JUSTINE.

Sçavez-vous ce que l'on fait aux gens
Que l'on trouve saisis de fausse signature ;

FRANCISQUE.

Et quand c'en seroit une, est-ce mon écriture ?

JUSTINE.

D'accord. Mais comme on fait brancher les receleurs
Des meubles & joyaux ravis par les voleurs :
On fait brancher aussi tous les dépositaires
Des écrits & billets signés par les faussaires.

FRANCISQUE.

Je tremble.

JUSTINE.

J'en aurois bien de l'affliction.
Mais la loi là-dessus est sans exception.
Crois-moi, prens ton parti de bonne-heure, & pour c
Tire-toi d'un service où tu n'as autre chose
Que honte à recevoir, gages à chicaner,
Gueuserie à prétendre, & gibet à gagner.
Je veux faire aujourd'hui ta fortune & la mienne.

FRANCISQUE.

Voilà, je vous l'avoue, une bonne chrétienne.

JUSTINE.

J'entens venir quelqu'un : passons dans le jardin.
Nous acheverons-là de régler ton destin.

SCENE V.

DAMON, ANGÉLIQUE.

DAMON.

Quoi, madame, un perfide, avec effronterie,
M'aura fait le jouet de sa noire industrie ?
Et vous voulez encore enchaîner mon courroux ?
Ah, j'atteste le ciel...

ANGELIQU

ANGELIQUE.

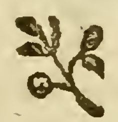
Non, Damon, calmez-vous;
La fureur eſt toujours un guide peu ſincère.
Croyez-moi, ne ſongeons qu'à détromper mon père;
Juſtine ſe fait fort de deſſiller ſes yeux.
Elle eſt zélée, elle a l'eſprit ingénieux.
Faiſons qu'avec douceur l'affaire s'éclairciſſe.
Vous êtes innocent : on vous rendra juſtice.

DAMON.

Vous l'ordonnez, madame; il faut bien le vouloir:
Mais votre égalité me met au déſeſpoir;
Et vous ne ſentez pas la peine où je dois être,
D'avoir été joué ſi long-temps par un traître.

ANGELIQUE.

Et n'avons-nous pas eu tous deux le même ſort?
Cette mépriſe, allez, ne vous fait pas grand tort.
On n'eſt point à l'abri d'une fauſſe tendreſſe;
Et tel homme à la cour, où l'on voit tant d'adreſſe,
Fait tous les jours tomber ſon maître en ſes filets,
Qui tombe le premier dans ceux de ſes valets.



SCENE VI.

DAMON, ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

ANGELIQUE.

Tu nous quittes, Juſtine? As-tu l'ame aſſez dure?

JUSTINE.

Je ne vous quitte point, & je viens de conclure...,
Mais Chriſante paroît : commencez le diſcours;
Et s'il ne ſe rend pas, comptez ſur mon ſecours.

AMBROISE.

Oh parbleu, nous irons, s'il en eſt néceſſaire,
A l'appui de la boule auſſi : laiſſez-nous faire.



SCENE VII.

ANGELIQUE, DAMON, JUSTINE, AMBROISE, CHRISANTE.

CHRISANTE.

QU'EST-CE donc? Quel conseil tenez-vous tous ici?
C'est vous, monsieur? Je crois vous avoir éclairci
De mon intention; & j'osois me promettre
Qu'elle seroit suivie un peu plus à la lettre.

DAMON.

Oui, monsieur, sans sçavoir par où j'ai mérité
Cet excès de colere & de sévérité,
Je vois de quelle main part le coup qui m'assomme.
J'ai donné le premier dans les piéges d'un homme,
Dont je croyois le cœur & la bouche d'accord.
Mais de ma bonne foi le déplorable sort
Devroit, pour mon malheur, j'en parle mieux qu'un autre,
Vous faire en vérité craindre un peu pour la vôtre.

AMBROISE.

Je suis content de vous; c'est fort bien commencé.
Vous avez plus d'esprit que je n'aurois pensé.

CHRISANTE.

Monſieur, je ne ſuis pas homme à vous contredire:
Mais vous me permettrez cependant de vous dire,
Qu'à mon âge on n'a pas beſoin de gouverneur;
Que mon gendre futur eſt un garçon d'honneur,
Dont je connois l'eſprit, les mœurs, le caractère;
Et que je ne crains rien de ſa part.

ANGELIQUE.

Eh, mon pere,
Craignez tout d'un eſprit qui n'a rien de ſacré,
Que le ſeul intérêt dont il eſt enivré,
Qui ſous de beaux ſemblans déguiſant ſon audace,
Peut trahir ſes amis pour ſe mettre en leur place;
Et qui vous impoſant par d'indignes ſoupçons...

CHRISANTE.

Taiſez-vous. Je ſuis las d'entendre vos chanſons.

DAMON.

Mais, monſieur, écoutez.

CHRISANTE.

Je ne ſuis pas ſi bête.

JUSTINE.

Vous ne comprenez pas...

CHRISANTE.

Ho, tu me romps la tête.

AMBROISE.

Je vais vous raconter....

CHRISANTE.

Tais-toi.

JUSTINE.

Que diantre aussi
Vous querellez toujours avant d'être éclairci.
Vous croyez qu'on vous dit que ce pauvre Philinte
A trahi son ami par une indigne feinte :
Qu'il l'a calomnié sans honte ni respect :
Qu'à votre fille, à vous, il le rendoit suspect,
Tandis qu'avec douceur contre vous & contre elle,
De mille faux soupçons il brouilloit sa cervelle.
Mais on n'en parle pas ; on vous dit seulement
Qu'un homme convaincu d'un tel emportement
Seroit un imposteur, un scélérat, un traître,
Un coquin, qu'il faudroit jetter par la fenêtre.
N'est-il pas vrai, monsieur ?

CHRISANTE.

Oui : mais pour tout cela,
Philinte n'a rien fait de ce que tu dis-là.

JUSTINE.

Ce n'est pas ce qu'on dit. Mais, si par aventure,
On pouvoit lui prouver une telle imposture ;
Tout Philinte qu'il est, vous permettriez bien
De dire qu'il seroit un insigne vaurien.

CHRISANTE.

Sans doute. Mais son cœur n'en fut jamais coupable

JUSTINE.

Eh non, on sçait fort bien qu'il n'en est pas capable :
Mais si quelqu'un pouvoit l'en convaincre à l'instant.

CHRISANTE.

Cela ne se peut pas.

JUSTINE.

Il est vrai : mais pourtant...

CHRISANTE.

Discours. Contes en l'air. La chose est incroyable,
Impossible.

AMBROISE.

Impossible ? Oh je me donne au diable,
Je l'en convaincrai bien, moi, je vous en répond ;
Car c'est la vérité.

CHRISANTE.

Comment, maître fripon ?

JUSTINE.

Eh ne vous troublez point, monsieur ; laissez le dire.
Philinte est un mouton, & chacun le déchire.
Tout le monde le hait.

CHRISANTE.

Oui ; c'est une pitié.
Il fait caresse à tous ; il est plein d'amitié.
Cependant contre lui tout le monde fulmine.

JUSTINE.

Voilà comme on est fait : parce qu'on s'imagine
Qu'il est perfide, ingrat, né pour le mal d'autrui ;
Et qu'effectivement les faits sont contre lui :

On se met dans l'esprit, sans remors ni scrupule,
Qu'il faut s'en défier ; voyez le ridicule !

CHRISANTE.

Cela me fait frémir.

JUSTINE.

C'est un garçon d'honneur,
Qui sur votre bien seul fonde tout son bonheur,
J'en suis sûre. Oui, madame, il ne faut point soûrire,
Parce que chacun sçait que c'est un pauvre sire,
Sans fortune & sans biens, on voudroit supposer
Que c'est par intérêt qu'il veut vous épouser ;
Et moi je gagerois que ce qu'il en veut faire,
N'est que pour l'amitié qu'il porte à votre pere.

AMBROISE.

Morbleu, ce n'est point là raisonné comme il faut.
Vous le prenez fort mal ; & je vous dis tout haut,
Que vous ne valez rien, ma commere Justine.

CHRISANTE.

Si je t'entens, marouffle ! . . .

AMBROISE.

Et moi, je vous obstine
Que cet homme est un fourbe & des plus signalés.

JUSTINE.

Ce que c'est que l'envie ! Allez, monsieur, allez,
Vous avez plus d'esprit que tous tant que nous sommes.
Quand Philinte seroit le plus méchant des hommes,
Dès que vous l'approuvez, je le tiens tout parfait.

CHRISANTE.

Cette fille a du sens.

JUSTINE.

Par exemple, on lui fait

Un crime capital de certaine promesse,
Qu'il a tiré de vous par excès de tendresse.
On veut qu'il n'ait de vous exigé ce dédit,
Qu'afin de vous lier par votre propre écrit.
Et moi je suis certaine, & j'y mettrois ma vie,
Qu'il vous le remettroit si c'étoit votre envie.

CHRISANTE.

Sans doute. Je suis sûr qu'il le feroit ainsi.

AMBROISE.

Je gage bien que non.

JUSTINE.

Moi, je gage que si.

Essayons. Il faudroit qu'il fût un homme à pendre,
Un perfide achevé, pour ne vous le pas rendre.
Qu'en dites-vous, monsieur ?

CHRISANTE.

Il est vrai. J'en convien :

Mais je sçais le contraire, & j'en jurerois bien,
Comme je jurerois que tout ce qu'on lui prête,
N'est que noire imposture & fureur indiscrete.

DAMON.

Vous me connoissez mal. Il me connoîtra mieux.
Je l'attens. Nous verrons s'il soutiendra mes yeux.
Mon honneur attaqué veut que je le confonde.

CHRISANTE.

Oh bien, bien ; tout cela ſera le mieux du monde:
Mais rien n'ira pourtant que ſelon mon vouloir.
Ma fille épouſera Philinte dès ce ſoir.
A cela près, monſieur, vous ſerez toujours maître
De reſter notre ami, s'il vous convient de l'être.
Autrement, ſerviteur ; je ne m'en pendrai pas.

Il ſort.

JUSTINE.

L'attaque a bien été. Ne quittez point ſes pas.
Je vous ſuis. Toi, demeure ; & ſi tu vois Philinte,
Dis-lui que tout le monde eſt inſtruit de ſa feinte.

Elle ſort.

AMBROISE.

Oui, oui. Nous allons voir un homme bien confus.
Parbleu, je n'en voudrois pas tenir.... vingt écus.



SCENE VIII.

PHILINTE, AMBROISE.

PHILINTE *à part.*

LE notaire me suit, & notre affaire est faite.
Me voilà, grace au ciel, au but que je souhaite.

AMBROISE.

Ah ! le voilà. Bon jour, monsieur; venez chez nous,
La farce est commencée, on n'attend qu'après vous.

PHILINTE.

Bon jour, mon vieil ami; comment vont les harangues?

AMBROISE.

Elles vont assez mal pour les mauvaises langues.

PHILINTE.

Ambroise est plein d'esprit, on ne peut le nier.

AMBROISE.

Riez donc : rira bien qui rira le dernier.

PHILINTE.

Les jolis quolibets ! les phrases naturelles !

AMBROISE.

Oh ! Damon là-dedans en dit bien de plus belles.

PHILINTE.

Que dis-tu !

AMBROISE.

Le mystère est, ma foi, découvert ;
Et vous n'en tâterez non plus que Jean de Vert.

PHILINTE *à part.*

Malepeste !

AMBROISE.

Entrez donc. Ils content votre histoire ;
Et font de fort beaux vers à votre honneur & gloire.

PHILINTE *bas.*

Comment faire ? Morbleu ! ce revers me confond.
Haut. Ils sont-là tous les deux ?

AMBROISE.

Je le crois qu'ils y sont.
Ah ! ah ! vous pensiez donc nous prendre pour des buses.
Tudieu ! nous connoissons un peu toutes vos ruses,
Je vais les avertir de votre étonnement ;
Nous allons voir beau jeu. Ne bougez seulement.



SCENE IX.

PHILINTE *seul.*

QUEL contretemps fatal ! quelle triste avanie !
Un quart-d'heure plus tard l'affaire étoit finie.
C'en est fait ; & je vois qu'en ce pressant danger
A l'hymen d'Angélique il ne faut plus songer.
Car quelque prévenu que son pere puisse être,
Aux regards de Damon je ne saurois paroître.
Ma foi, sans mon dédit, je ne serois qu'un sot ;
Et j'ai prudemment fait d'attacher ce grelot ;
Je prévois que leurs soins vont tout mettre en usage,
Pour me tirer des mains un si précieux gage :
Mais je ne suis pas homme à rendre un tel billet.
Allons vîte chez nous attendre mon valet.
Je ne ferois ici qu'une sotte figure.
Mais ils viennent. Tenons du moins bonne posture.
Coupons court, & prenons un ton plus imposant.



SCENE X ET DERNIERE.

PHILINTE, CHRISANTE, DAMON, ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

CHRISANTE.

OUi, oui, nous vous verrons, quand il sera présent?

à Philinte.

Vous venez à propos pour m'aider à combattre
Des gens qui contre vous font les diables à quatre,
Qui disent qu'eux & moi vous nous avez séduits;
Eux par de faux soupçons, moi par de mauvais bruits;
Que c'est pour m'attraper que vous m'avez fait faire
Un dédit, qui n'étoit rien moins que nécessaire;
Et que si je venois à le redemander,
Vous créveriez plutôt que de me le céder.
Que sçais-je? Ils font de vous une image si noire,
Que j'en deviendrois fou, si je les voulois croire.

PHILINTE.

J'entens, monsieur, j'entens. Ces mots sont spécieux,
Et je vois bien d'où part ce détour captieux:
Mais je ne suis pas homme à m'y laisser surprendre;
Et d'un panneau si doux nous sçaurons nous défendre

CHRISANTE.

Comment donc? Je ne fais que parler d'après eux ;
Et bien loin de donner dans tous leurs contes bleus,
Je crois précisément le contraire, vous dis-je.

PHILINTE.

Fort bien. De ce discours je connois le prestige,
Et je vois ceux qu'ici j'en dois remercier.
Mais croyez-moi, monsieur, l'appât est trop grossier.
Je suis simple ; il est vrai, mais quoique sans malice,
Je sçais de certains traits démêler l'artifice.

CHRISANTE.

Ouais! je vous dis encor que je ne pense à rien....

PHILINTE.

Non, monsieur, finissons un fâcheux entretien ;
Et puisque vous croyez tout ce qu'on vous rapporte.

DAMON.

Vous êtes bien hardi de parler de la sorte.
Oseriez-vous nier ? . . . .

PHILINTE.

Brisons-là, s'il vous plaît,
Et que chacun de nous demeure comme il est.
Les explications sur un pareil mystère
Ne sont ni de mon goût ni de mon caractère.

CHRISANTE.

Je ne sçais que penser de tout ce que j'entens.

PHILINTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les gens :
Mais je ne ſuis pas fait pour ſouffrir des injures ;
Et de notre côté nous prendrons nos meſures.

CHRISANTE.

Qu'entendez-vous par-là ?

AMBROISE.

Je vous l'avois bien dit,
Qu'il vouloit contre vous employer cet écrit,
Que vous avez ſigné mal-à-propos.

CHRISANTE.

Qu'entens-je ?
Vous auriez contre moi fait ce projet étrange ?

PHILINTE.

Je ne ſçais : mais on peut faire valoir ſes droits.

CHRISANTE.

O ciel ! où ſommes-nous ? & qu'eſt-ce que je vois ?
Après m'avoir marqué des tendreſſes ſi vives,
Un impoſteur. . . .

PHILINTE.

Tout beau, monſieur, point d'invectives :
Nous nous verrons ailleurs. Je ſuis votre valet.

CHRISANTE.

Traître, te voilà fier, & ton crime eſt complet.
Ce ſont dix mille écus que j'y perdrai peut-être :
Mais pour dix mille écus on eſt trop heureux d'être
Détrompé pour jamais d'un ſcélérat maudit.

JUSTINE.

Vous le ferez à moins. Voilà votre dédit.

PHILINTE *fortant avec précipitation.*

Je suis trahi!

CHRISANTE.

Voyons. Oui, c'eſt-là ma promeſſe.

AMBROISE.

Au bien de vous revoir, monſieur.

CHRISANTE.

Par quelle adreſſe

As-tu pu ratrapper ce billet ſouhaité ?

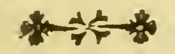
JUSTINE.

En flattant ſon valet, comme on vous a flatté.

CHRISANTE.

Tu recevras le prix d'un ſervice ſi rare.
Venez, Damon. Je veux qu'un prompt hymen répare
Les maux que vous ont faits mes ſoupçons ſéducteurs.
Allons, & déſormais puiſſent tous les flatteurs,
Par l'exemple du nôtre, apprendre à reconnoître
Qu'enfin la trahiſon retombe ſur le traître.

FIN.



L'HYPOCONDRE,

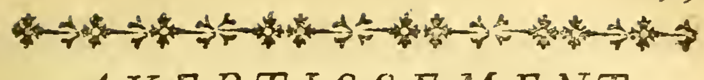
L'HYPOCONDRE,

OU

LA FEMME

QUI NE PARLE POINT,

COMÉDIE.



AVERTISSEMENT.

LA Comédie qu'on va lire est Angloise. Feu Mr D. gentilhomme Anglois, homme d'esprit & d'érudition, à qui elle plaisoit fort, la traduisit en François pour la faire connoître à M. Rousseau, & le pria de la mettre en vers. Après l'avoir examinée, M. Rousseau en a changé tout le plan, pour tâcher de l'accommoder à notre théâtre : & M. D. a avoué que la copie étoit beaucoup au-dessus de l'original ; si l'on peut appeller copie un ouvrage dont on n'a gardé que le fonds de l'auteur Anglois.

En 1733 M. Rousseau a envoyé sa piéce à Paris, dans le dessein de l'y faire représenter. Il faut croire que les suffrages n'ont pas été unanimes ; & M. Rousseau n'a pas beaucoup insisté là-dessus : car voici ce qu'il écrivoit à ce sujet à un ami le premier de Mars 1734.

» Quant aux objections, je n'y répondrai qu'un
» mot : c'est qu'elles font le procès à toutes les comé-
» dies anciennes, & à presque toutes les modernes,
» qui ne roulent que sur les niches & les bons tours
» qui se font aux ridicules. *M. de Pourceaugnac* &
» le *Don Japhet*, entr'autres, sont dans ce genre.
» Il n'y a pas un acteur dans ces deux piéces qui ne
» fasse son personnage pour berner ces deux origi-
» naux. On ne voit pourtant pas qu'ils excitent
» pour cela aucun mouvement d'indignation; quoi-

» que dans celle-ci, ils n'aient tous pour but que de
» se réjouir aux dépens d'un pauvre diable qui ne
» leur fait aucun tort ; au lieu que dans la piéce en
» question, il s'agit d'empêcher un vieux fou de
» faire un sot mariage, & de frustrer un héritier
» légitime de sa succession : ce qui est un motif très-
» raisonnable, & auquel de fort honnêtes-gens de
» belle humeur peuvent faire servir innocemment
» les moyens qu'ils employent. Je n'en ai point fait,
» il est vrai, des amans langoureux ; parce qu'il ne
» s'agit pas ici d'un roman fait pour étaler de beaux
» sentimens aussi ennuyeux que rebattus : mais
» d'une comédie où il faut peindre les hommes
» comme ils sont. Quant au caractère d'*Androgyne*,
» comme c'est un homme habillé en femme, je ne
» pense pas qu'il y ait lieu de se scandaliser des gas-
» connades qui se font sur son compte par deux
» hâbleurs ; non plus que du personnage qu'on lui
» voit faire durant le cours de la piéce, qui n'a rien
» de noir ; puisqu'il n'aboutit à rien d'outrageant
» sur la personne du pauvre Baron : mais seulement
» à lui causer quelques heures d'impatience pour
» l'empêcher de se rendre malheureux pour toute sa
» vie, & de faire une injustice criante. Pour ce qui
» est de la ressemblance que vous trouvez avec la
» *Malade imaginaire* de Du Fresny, je n'en dirai
» rien, n'ayant jamais sçu que cet auteur eût fait
» une comédie sous ce titre. Je la ferai chercher :
» mais en attendant, je puis vous assurer que les

» sujets qui me mettent la plume à la main, sont
» puisés dans de meilleures sources.

» J'ai toujours pensé comme vous sur le paragra-
» phe *si forte nequibis*, dont je trouve à la vérité
» la disquisition un peu châtouilleuse : aussi y ai-je
» mis tout l'art que notre langue m'a pu fournir,
» pour empêcher les oreilles scrupuleuses de s'en al-
» larmer ; & à la réserve de ce mot Latin que les
» femmes n'entendent pas, je crois que vous con-
» viendrez que la matière ne pouvoit être traitée
» plus délicatement. En tout cas, ce n'est qu'un
» morceau qui pourroit être retranché, sans préju-
» dice du reste, quoiqu'il soit peut-être le mieux
» tourné de toute la piéce. En voila assez sur cette
» bagatelle ». Effectivement cela suffit pour ré-
pondre à des censeurs raisonnables : & quant à ceux
qui ont voulu faire les entendus, en décidant que
l'*Hypocondre* n'étoit pas un caractère, mais une
maladie ; on peut leur demander si l'on ne peut pas
dire la même chose du *Malade Imaginaire*, & si
quelqu'un s'est jamais avisé de faire à Moliere une
pareille objection ?



LES PERSONNAGES.

MOROSE, *baron hypocondre.*

LEANDRE, *neveu de Morose.*

LUCINDE, *amante de Léandre.*

ANDROGYNE, *frere de Lucinde.*

CLARICE, *amante d'Androgyne.*

EUTRAPEL, *frere de Clarice.*

CALANDRIN, *secrétaire d'Eutrapel.*

CIGALE, *barbier.*

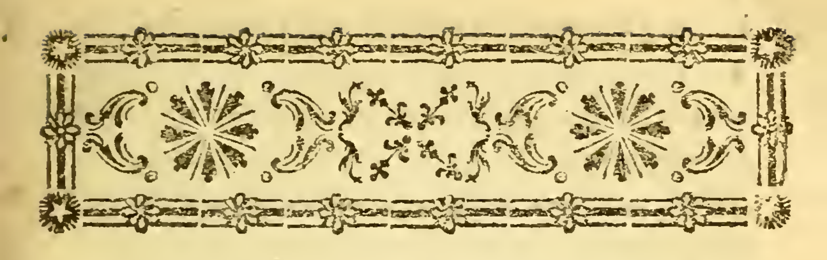
Le chevalier d'ORGOLÍOUS. } *Gascons.*
Le chevalier de BAVARDAS. }

Un petit laquais de MOROSE.

Un valet étranger.

Domestiques qui ne parlent point.

La scene est dans un salon de la maison de Morose.



L'HYPOCONDRE, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

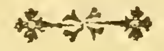
CIGALE.

UN fameux philosophe, à qui probablement
Les grands discours plaisoient fort médiocrement,
A tous ses sectateurs pour premiere ordonnance
Faisoit cinq ans durant observer le silence.
Je ne sçais si par fois, moyennant ce beau vœu,
La conversation ne tomboit pas un peu.

Mais je gagerois bien que ce grand Barbacole
Aux fraters de ſon temps n'ouvroit point ſon école.
Moi, que Dieu, par ſa grace, a fait maître barbier,
Et babillard autant qu'aucun de mon métier,
Il faut, pour mes péchés, qu'un démon que j'abhorre
M'ait fait dans ce logis trouver mon Pythagore,
Un fou qu'au moindre bruit on voit ſe déſoler
Et qui nous réduit tous à vivre ſans parler.
Depuis qu'un certain ſiége, après huit jours d'allarmes,
L'a brouillé ſans retour avec le bruit des armes,
Soit vraie infirmité, ſoit pour couvrir ſa peur,
Le ſon le plus léger le fait tranſir d'horreur;
Et de ſon cerveau creux la membrane affligée
Du moindre ébranlement ſe trouve dérangée.
Pour braver tout paſſant, voiture & meſſager,
Au fond d'un cul de ſac il s'eſt venu loger.
Un triple mur de brique en ce lieu le ſépare
D'un grand neveu, l'objet de ſon humeur biſarre;
Et non content encor d'être ainſi remparé,
Il a matelaſſé ſa porte & ſon dégré:
Quant à ſa chambre, il n'eſt dortoir ni réfectoire
Où le dieu du ſilence étale mieux ſa gloire.
Sous peine de congé, défenſe à tous valets
De lui parler, ſinon, par ſigne ou par billets:
Et ce qui m'a gagné ſa confiance intime,
Outre la nouveauté rare autant que ſublime
De voir dans un barbier, jaſeur ſuperlatif,
La taciturnité d'un hermite effectif,

C'eſt

C'est d'avoir, pour bannir tout langage ordinaire,
Trouvé l'invention d'un beau dictionnaire,
Où, suivant l'alphabet, par gestes & signaux,
J'exprime du discours les termes principaux;
Ouvrage merveilleux, dont l'utile pratique
Sert à présent de règle à tout son domestique.
Ce chef-d'œuvre chez lui m'a tellement ancré,
Que voulant se pourvoir d'une femme à son gré
Qui simple & d'une humeur docile à sa chimère
D'héritiers de son chef puisse le rendre père;
Il n'a trouvé que moi sur qui jetter les yeux
Pour déterrer ici ce miracle des cieux.
J'aurois couru long-temps: mais son neveu Léandre
Avec qui prudemment j'ai cru devoir m'entendre,
M'a depuis quelques jours enseigné ce trésor:
Et sur mon seul récit, sans l'avoir vue encor,
Notre homme est devenu si coeffé de la belle,
Qu'il veut dès aujourd'hui contracter avec elle.
Il est allé passer la nuit chez son fermier
Pour éviter le bruit des cloches du quartier,
Qui pour l'enterrement d'une riche usuriere
Doivent carillonner la matinée entière,
Et m'a dit de l'attendre à midi pour dîner,
Quand les cloches auront achevé de sonner.
Mais voici le neveu, songeons à lui répondre.



SCENE II.

LÉANDRE, CIGALE.

LEANDRE.

HE bien, que fais-tu là ?

CIGALE.

J'attens notre Hypocondre.
Et me voyant encore un quart-d'heure de bon,
Je babille tout ſeul, faute de compagnon.

LEANDRE.

Et mon oncle ?

CIGALE.

Tantôt de notre jeune veuve
Il doit mettre en ce lieu le ſilence à l'épreuve ;
Chez elle pour cela je l'aurois bien conduit :
Mais d'un hôtel garni l'inévitable bruit
A ſi fort effrayé ſon imaginative,
Que ce mal lui tenant lieu de prérogative,
Et voulant avant tout pourtant l'examiner,
Il m'a fait de ſa part l'inviter à diner.

LEANDRE.

Chez lui ?

CIGALE.

Oui : quand on doit ſe marier enſemble,
On n'y regarde pas de ſi près.

LEANDRE.

Hom… je tremble.

CIGALE.

Comment donc ? Près de voir accomplir vos ſouhaits
Et notre cher baron donner dans vos filets,
Quand tout ſuccède au gré de votre politique,
Vous n'êtes pas content ? Quelle mouche vous pique ?

LEANDRE.

Et c'eſt là, mon ami, ce qui me fait trembler.
S'il faut que par hazard il vienne à démêler
Qu'avec moi cette trame ait été concertée,
Je connois ſes ſoupçons, l'affaire eſt avortée.

CIGALE.

Bon ! Qui diantre pourroit l'aviſer de cela ?

LEANDRE.

Que ſçais-je ? Tes diſcours, ton babil.

CIGALE.

Alte-là,
Ne faiſons point ici d'affront à la morale,
Je ſuis barbier d'honneur.

LEANDRE.

Eh, mon pauvre Cigale,
Je n'ai pas, Dieu merci, l'eſprit trop pointilleux,
Et je me rends ſans peine aux faits miraculeux :

Mais de voir un barbier causeur par excellence,
Faire huit jours de suite admirer son silence,
C'est, à n'en point mentir, un miracle si grand,
Qu'on n'ose s'y fier à moins d'un bon garand.

CIGALE.

Parbleu! la rareté n'est gueres moins parfaite
De voir, ne vous deplaise, une femme muette,
Dont la langue recluse & toujours en repos
En quatre jours de temps ne dit pas quatre mots,
Et qui dans un couvent très-honnête & très-sage
N'a jamais pu tenir que deux mois de veuvage,
Parce que le silence en ce lieu retiré
Etoit interrompu trop souvent à son gré.
Ce sont pourtant les traits dont votre main divine
M'a peint l'incomparable & l'illustre Androgyne.

LEANDRE.

Oui, mais, c'est un phénix.

CIGALE.

Ho bien, j'en suis donc deux.
Car sans être muet, je me tais quand je veux,
Vous seriez bienheureux, si Dieu vous eût fait naître
Aussi silencieux que j'ai l'honneur de l'être;
Nous verrions contre vous votre oncle moins aigri;
Vous seriez, après moi, son premier favori,
Il vous auroit un jour laissé son héritage,
Et n'eût jamais songé peut-être au mariage.
Au lieu qu'avec vos airs railleurs, écervelés,
Vos plaisirs turbulens, vos amis déréglés,

Vous avez ſi bien fait, vous & votre cohorte,
Qu'il vous auroit, ſans moi, vingt fois mis à la porte;
Et que pour vous priver de ſa ſucceſſion,
Ayant de prendre femme eu la tentation,
Vous vous verriez capot, ſi ma bonté ſuprême
Ne vous eût donné lieu de la choiſir vous-même,
Et de vous ménager avec elle un traité
Qui captivât pour vous ſa bonne volonté.

LEANDRE.

Je l'avoue. En cela tu m'as rendu ſervice.
Mais auſſi tu ne peux nier ſans injuſtice
Que tu n'aurois jamais, ſi je ne t'euſſe aidé,
Pu trouver le ſujet qui t'étoit demandé.

CIGALE.

Et morbleu, taiſez vous.

LEANDRE.

Quoi?

CIGALE.

Taiſez-vous, vous dis-je.

LEANDRE.

Tu n'es pas ſtupéfait d'un ſi rare prodige?

CIGALE.

A d'autres.

LEANDRE.

Comment donc?

CIGALE.

Vous êtes un sournois,
Vous cachez votre jeu.

LEANDRE.

Moi ?

CIGALE.

Vous. Je vous connois;

LEANDRE.

Parbleu tu me fais tort quand tu tiens ce langage.
Je t'ai dit franchement touchant ce mariage
Pour l'amour de mon oncle & pour l'amour de toi,
Tous ce que je sçavois, & tout ce que je croi.
Je me suis confié de tout à ta prudence.

CIGALE.

Oui-dà. Vous m'avez dit en grande confidence
Toutes les faussetés qu'il falloit lui prêcher,
Et rien des vérités qu'il falloit lui cacher.

LEANDRE.

Tu rêves.

CIGALE.

Eh, mon Dieu, j'entends votre grimoire;
Mais le vin est tiré, c'est à moi de le boire.
Baste. Quoi qu'il en soit, notre baron très-cher
A donné dans le piége, & croit dur comme fer
Tout ce que d'après vous j'ai sçu lui faire entendre;
Mais moi, si j'en crois rien, je veux bien m'aller pendre

LEANDRE.

Mais ſur quoi ce ſoupçon a-t-il pu te frapper ?

CIGALE.

Sur ce qu'hier au ſoir à l'heure de ſouper,
Etant allé pour voir notre beauté muette,
J'entendis à deux pas de ſa chambre diſcrette,
Un chamaillis de voix, de cris & de ſantés
Dont je ſens mes eſprits encor tout hébêtés.
Et tout ce beau ſabat, dont rioit fort la belle,
Venoit de ſix gaſcons, qui ſoupoient avec elle,
Et ces deux chevaliers que vous connoiſſez bien,
De qui l'appartement eſt attenant au ſien ..
On voit ce qu'il faut croire, après ce trait modeſte,
Et vous comprenez bien . . . .

LEANDRE.

Oui, je comprens de reſte,
Qu'avec moi ton babil cherche à ſe racquitter
Du ſupplice qu'ailleurs on lui fait ſupporter.
Mais, je t'en avertis, treve de verbiages,
Autrement . . . . .

CIGALE.

Oh parbleu, monſieur, ce ſont mes gages,
Vous ne m'avez encor rien donné ; c'eſt un fait :
Moi, je vous ai ſervi.

LEANDRE.

Vous ſerez ſatisfait.
Mais pour un jour du moins tâche de te contraindre,

CIGALE.

Hé morbleu, ce n'eſt pas moi que vous devez craindre.
Ce ſont vos deux gaſcons, les plus francs babillards,
Les plus hardis menteurs, & les plus grands bavards,
Qui ſoient jamais venus des bords de la Garonne.
Eh parbleu les voici. Mon oreille en friſſonne.
Serviteur. Je me ſauve & les laiſſe avec vous.

LEANDRE.

Tâchons de nous aider de ces deux maîtres fous.

SCENE III.

Le chevalier d'ORGOLIOUS, le chevalier de BAVARDAS, LEANDRE.

ORGOLIOUS.

HE te voilà, mon cher, embraſſe moi, de grace.

BAVARDAS.

De cœur & d'ame auſſi ſouffre que je t'embraſſe.

ORGOLIOUS.

Nous venons te trouver, le chevalier & moi.

BAVARDAS.

Pour un fait d'importance, & qui te touche à toi.

ORGOLIOUS.

Te voilà bien logé. Mais très-bien, ou je meure.

BAVARDAS.

Je ne te ſçavois pas encor cette demeure.

ORGOLIOUS.

Cet hôtel n'eſt point fat, quoiqu'il ſemble un peu vieux.

BAVARDAS.

Comment vieux ? c'eſt cela que j'en aime le mieux.

ORGOLIOUS.

D'accord. En fait d'hôtels je tiens pour la vieilleſſe.

BAVARDAS.

C'eſt par là que chez nous ſe prouve la nobleſſe.

ORGOLIOUS.

Dans tout le Bazadois, où mes ayeux ſont nés,
Vous n'avez que châteaux de vieilleſſe minés.

BAVARDAS.

Auſſi n'en a-t-on point qui de nobleſſe antique
Puiſſe faire au beſoin preuve plus authentique.

ORGOLIOUS.

Avant nous de châteaux il n'étoit mention.

BAVARDAS.

Ni de tours. C'eſt de nous qu'en vient l'invention.

ORGOLIOUS.

Le caſtel d'Orgolious que je tiens de naiſſance,
Fut d'Hercule jadis la maiſon de plaiſance.

BAVARDAS.

La tour de Bavardas, mon berceau paternel,
Se voyoit dès le temps de la tour de Babel.

LEANDRE.

Voilà qui va fort bien. Mais pourriez-vous m'instruire
De ce fait important que vous me venez dire ?

ORGOLIOUS.

Hé donc ? Tu ne peux pas encor l'imaginer?

LEANDRE.

Ma foi, je n'eus jamais le don de deviner.

ORGOLIOUS.

Comment ? Tu ne sçais pas que l'oncle se marie ?

LEANDRE.

Non vraiment.

ORGOLIOUS.

Comment non?

LEANDRE.

C'est quelque raillerie.
Dont...

BAVARDAS.

Quelque raillerie ! Ah je le trouve bon.

LEANDRE.

Et quelle est sa maîtresse ? En sçavez-vous le nom ?

ORGOLIOUS.

A peu près.

LEANDRE.

Parlez donc. L'affaire est sérieuse.

BAVARDAS.

Tu n'as pas oui nommer cette ſilentieuſe
Qui s'eſt depuis huit jours logée en notre hôtel ?

LEANDRE.

Androgyne ?

BAVARDAS.

Eh qui donc ?

LEANDRE.

Chanſons.

ORGOLIOUS.

Le fait eſt tel ;
Nous en avons la preuve.

LEANDRE.

Et quelle preuve encore ?

BAVARDAS.

Quelle preuve ? Sandis, la ſotte nous adore.

LEANDRE.

Elle vous aime ? Vous ?

ORGOLIOUS.

Un peu plus que très-fort.

LEANDRE.

Tous deux à la fois ?

ORGOLIOUS.

Hé, le couſin d'abord
En a bien eu ſa part ; mais il me l'a cédée.

LEANDRE.

Fort bien. Je vous entens, De ſes feux poſſédée...

ORGOLIOUS.

Tu l'as dit. Hier au soir avec quelques amis,
Gentilhommes s'entend, & tous de mon pays,
Nous avons d'un souper régalé cette belle,
Petit repas galant d'invention nouvelle,
Grande chere. Et c'est-là que l'amour & le vin
Nous ont de ce secret découvert tout le fin.
Elle semble à l'abord niaise & taciturne;
Mais entre vous & moi, dans un repas nocturne....

LEANDRE.

Et bien, dans un repas nocturne?

ORGOLIOUS.

Cadédis!
Elle boit comme un diable & jase comme dix.
Et des chansons! Enfin elle m'a charmé l'ame.
Et pour te dire vrai, si l'hymen qui se trame
Fait tomber quelque peu ta fortune en décours,
Il me dérange à moi beaucoup dans mes amours.
Si bien donc qu'avec toi faisant cause commune,
Et le cousis aussi partageant ma fortune,
Nous venons tous les deux, pour rompre ce lien,
T'offrir notre secours & demander le tien.

LEANDRE.

Je vous suis obligé. Mais à quand l'hyménée?

ORGOLIOUS.

Dans dix ou douze jours l'affaire est terminée.

LEANDRE.

Ecoutez. Là-dessus j'en sçais autant que vous,
Et si j'osois vous dire un secret entre nous....

BAVARDAS.

Parle.

LEANDRE.

Dès cette nuit... mais au moins bouche close.

ORGOLIOUS.

Nous sommes gens d'honneur. Poursui.

LEANDRE.

Je me propose
De la faire enlever.

ORGOLIOUS.

Enlever! cap de bious!

LEANDRE.

Et conduire, s'il faut, au castel d'Orgolious.
J'ai vingt relais placés sur la route d'Espagne,
Et plus de trente amis qui battent la campagne,
Mais il faut du silence.

ORGOLIOUS.

Et ce n'est point le cas.

LEANDRE.

Quoi donc?

ORGOLIOUS.

Ces noir-vêtus me font de l'embarras.

LEANDRE.

Quoi, tu crains la justice? Ah! cela ne peut être.

ORGOLIOUS.

En tout cas dans ceci je ne veux point paroître.

BAVARDAS.

Ni moi. Je ſuis un ſot en fait d'enlevemens.

ORGOLIOUS.

Le diable n'eſt pas pis que tous ces parlemens.
A Bordeaux, & de fait voilà ce qui m'arrête,
Un biſayeul à moi ſe fit couper la tête,
Pour n'avoir qu'enlevé, tu ne le croiras pas,
La femme ſeulement du maire de Tartas.

LEANDRE.

Je prens le tout ſur moi : ne ſoyez point en peine.

ORGOLIOUS.

Adieu donc. Mais au moins, ami, qu'il te ſouvienne
Que nous ne t'avons rien conſeillé.

LEANDRE.

Je le ſçai.

BAVARDAS.

Adiouſias.



SCENE IV.

LEANDRE.

A la fin j'en ſuis débarraſſé ;
D'un feint enlevement le riſque imaginaire
S'eſt offert à propos pour me tirer d'affaire,
Et peut-être mon oncle au bruit qu'ils en feront ;
A ſervir mon deſſein n'en ſera que plus prompt.
Du moins après cela je ne crains point qu'il penſe
Que ſon barbier & moi ſoyions d'intelligence :
Quoiqu'il ne ſache encor, même à mon grand regret,
Que ce qu'il doit ſçavoir pour ſervir mon projet.
Le reſte eſt un ſecret qu'avec ſoin je conſerve
Pour ma chere Lucinde à qui je le réſerve,
Et pour l'adroit ami dont la dextérité
Doit conduire à ſa fin ce que j'ai médité.
Mais je les vois tous deux. Quel ſujet les amene?



SCENE V.

LUCINDE, EUTRAPEL, LEANDRE.

LUCINDE.

NOTRE visite ici semble vous mettre en peine.

LEANDRE.

Nullement; mais j'ignore à quoi je puis devoir
Un excès de faveur que je n'osois prévoir.

LUCINDE.

Il faut bien vous chercher. Vous devenez si rare....

LEANDRE.

Dites que je dépens d'un oncle si bisarre....

LUCINDE.

Il va se marier, dit-on.

LEANDRE.

Eh! mon Dieu, oui.

LUCINDE.

Vous nous en avez fait un mystère inouï.
Vous êtes fort discret.

LEANDRE.

Il falloit bien se taire.
Mais lorsque vous sçaurez le nœud de cette affaire...

LUCINDE,

LUCINDE.

Je sçaurai que ce nœud va, comme on peut juger,
Du titre d'héritier bientôt vous soulager :
Et vous sçaurez aussi, car je hais les mystères,
Que quoiqu'à vos ardeurs ou feintes ou sincères
Mon cœur assurément prenne beaucoup de part,
Vous vous tromperiez fort, mon cher, si par hazard
Vous étiez assez bon pour mettre dans votre ame,
Que d'un deshérité je veuille être la femme.

LEANDRE.

Le compliment est sec.

LUCINDE.

Mais très-digne, entre nous,
De la sincérité d'un amant tel que vous.

LEANDRE.

Ah, j'espère bientôt disculper ma tendresse
D'un reproche . . . .

LUCINDE.

Il suffit. Ma plus grande finesse
Est, comme vous voyez, de ne déguiser rien.
Parlez à votre ami présentement.

LEANDRE.

Fort bien.
Il faut tout écouter. Voyons.

EUTRAPEL.

Mon cher Léandre,
Vous ne valez rien.

LEANDRE.

Bon, ce début est fort tendre;

EUTRAPEL.

Vous ne nous dites mot: mais on vous comprend bien.

LEANDRE.

Je ne vous trompe pas, si je ne vous dis rien.

EUTRAPEL.

Contre votre oncle ici quelque intrigue se trame.

LEANDRE.

Peut-être.

EUTRAPEL.

Et qui plus est, le frere de madame
Est de votre complot.

LEANDRE.

Sur quoi l'avez-vous cru?

EUTRAPEL.

Sur ce que tout à coup le drôle disparu
Depuis huit jours se cache avec un soin extrême,
Et que c'est justement depuis ce temps-là même
Que de nous éviter on vous voit fort soigneux.

LEANDRE.

Quelle idée!

EUTRAPEL.

Hé, mon Dieu, je vous connois tous deux.
Il est jeune, hardi, complaisant, serviable,
Beau comme un petit ange, & malin comme un diable
Et vous, sans vous flatter d'un éloge ennuyeux,
Quoiqu'un peu plus âgé, vous ne valez pas mieux.

Mais enfin, dites-lui que ma sœur détrompée
Et par sa négligence & par son équipée,
Renonce à son hymen par mes soins ménagé,
Et du jour d'aujourd'hui lui donne son congé.

LEANDRE.

C'est parler nettement & sans allégorie.

EUTRAPEL.

Répondez-nous de même, & plus de tricherie.

LEANDRE.

Hé bien, vous sçaurez tout, puisque vous m'y forcez.

LUCINDE.

Et bientôt, s'il vous plaît, car nous sommes pressés.

LEANDRE.

Mais je compte sur vous pour achever l'ouvrage.

EUTRAPEL.

Pour moi, de tout mon cœur, j'offre mon personnage.

LEANDRE.

Suffit. Je vous promets qu'au plus tard dès ce soir.

LUCINDE.

Non, passé ce moment, je ne veux rien sçavoir.

LEANDRE.

Vous êtes trop pressante.

LUCINDE.

Et vous trop politique.

LEANDRE.

Mais on peut être ouï de quelque domestique.

LUCINDE.

Personne n'est ici. Ce sont soins superflus.

LEANDRE.

Chez vous pour le plus tard dans deux heures....

LUCINDE.

Abus.

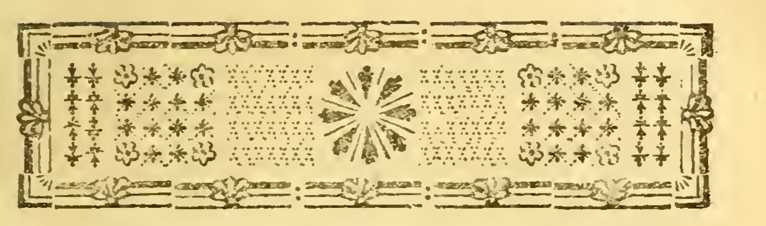
Deux heures plus ou moins ne font rien à l'affaire.

LEANDRE.

Ho parbleu, c'en est trop, il faut vous satisfaire ;
Aussi bien sans vous deux rien ne peut s'achever.
Mais mon oncle revient, & pourroit nous trouver
Dans ce salon commun qui lui sert de passage ;
S'il nous voyoit ensemble, il en prendroit ombrage,
Nous serons beaucoup mieux dans mon appartement ;
Et vous allez de tout être instruits pleinement.

Fin du I. Acte.





ACTE II.

SCENE I.

MOROSE, un VALET de Chambre & deux LAQUAIS qui servent sans parler.

MOROSE.

C'Est une chose étrange & bien épouvantable
Qu'il faille que le bruit sans relâche m'accable,
Et que je sois le seul qui ne puisse jamais
En quelque endroit que j'aille avoir repos ni paix.
Si je sors, par hazard, ou pour cause imprévue,
Un tonnerre éternel me suit de rue en rue.
Chiens, chevaux, mendians, ivrognes, colporteurs,
Laquais, gens de métier, chantres, opérateurs,
Pour moi seul à l'envi redoublant leur tempête,
De mille coups mortels martyrisent ma tête.

Si je reste chez moi : malgré mes soins prudens
Pour m'assurer la paix tant dehors que dedans,
Une fête survient : les cloches, dès la veille,
De leur charivari m'assassinent l'oreille.
Pour trouver un abri contre leur carillon,
J'ai fait exprès aux champs bâtir un pavillon :
Un chien de rossignol tapi sous un feuillage,
S'en vient m'y relancer par son maudit ramage.
Jusqu'aux oiseaux du ciel, sans pouvoir l'éviter,
Tout semble de complot pour me persécuter.
Mais enfin, j'ai du moins sçu dans mon domestique
D'un silence frugal établir la pratique.
C'est beaucoup. * Avancez vous autres. Pas à pas.
Tout doux, là ; c'est assez. Sur-tout ne parlez pas.
Tout discours, hors les miens, m'afflige & m'inquiéte.
Donnez-moi vos billets.

Le 1 laquais lui donne un papier & il lit.

» Le crieur de gazette
» Demande son salaire à lui dument acquis
» Pour n'avoir de trois mois approché le logis ».
La dette est juste. Il faut lui payer son silence :
Qu'on lui compte un quartier, & deux autres d'avance
Qu'est-ce encore ? Donnez.

Le 2 laquais lui donne un autre papier écrit, & il lit :

» Les gens de l'opéra,
» Chantres, basses, bassons, hautbois & cétéra,

---

* Aux deux laquais.

» Offrent quatre cent francs de la maison prochaine,
» Pour donner des concerts quatre fois la semaine ».
Ha, quel assassinat ! Bon Dieu ! Je meurs d'effroi.
Qu'on en donne six cent, je la retiens pour moi.
Maudite soit vingt fois la premiere bourique
Qui vint nous étourdir de son caquet lyrique.
Voyons si l'on a fait ce que j'avois marqué :
M'a-t-on raccommodé mon grand bonnet piqué ?

1. Laquais lui fait signe qu'oui.

Oui ? Tant mieux. A-t-on fait dépaver l'écurie ?

2. Laquais lui fait signe que non.

Non ! Tant pis : Qu'on y songe au plutôt, je vous prie.
Vous, mon valet de chambre ; approchez. Avez-vous
Fait tuer ce grand chien qui nous réveille tous ?

Le valet de chambre fait signe qu'on l'a chassé.

Ce geste me fait voir qu'on l'a mis à la porte.
Suffit. Répondez-moi toujours de cette sorte,
Par signe, ou par écrit, & jamais autrement.
Cet usage discret fait voir non-seulement
Et des valets bien nés & tels qu'ils doivent être ;
Mais il relève encor la gravité du maître.
Quelqu'un est-il venu depuis hier au soir ?

Le valet fait signe que le barbier est venu.

Qu'est-ce à dire ? Attendez. Recommencez pour voir.
Ha ! par ma foi, j'entens : c'est le barbier, je gage.
Eh bien, après cela de quoi sert le langage ?

L'Eſpagnol en ceci, ſelon mon ſentiment,
Sur nous autres François l'emporte infiniment.
Quand doit-il revenir ce barbier de mon ame,
Avec cette diſcrette & vertueuſe dame
Que j'ai fait inviter à ma table ?

Le valet hauſſe les epaules pour marquer qu'il ne le ſçait pas.

Fort bien :
Ce ſigne là m'apprend que vous n'en ſçavez rien.
C'eſt une tempérance honnête autant qu'utile
De parler ſans mot dire. On connoît peu ce ſtyle.
Mais à force de ſoins, j'ai lieu d'imaginer
Que mes gens à la fin pourront ſe façonner.
A cette merveilleuſe & rare diſcipline.
Des princes Ottomans la méthode eſt divine,
Toujours par des muets au ſérail aſſiſtés,
Leurs ordres ſont toujours par ſigne exécutés.
Acte vraiment exquis : & j'ai honte, à vrai dire,
Que nos princes chrétiens avec tout leur empire,
Se laiſſent en un point ſi noble & ſi ſéant
Surpaſſer par un roi barbare & mécréant.
Je prétens déſormais . . . .

Un petit laquais criant de toute ſa force.

Monſieur ! . . .

MOROSE.

Ah double traitre !
L'enfer t'a-t-il créé pour aſſommer ton maître ?

LAQUAIS.

LAQUAIS.

C'eſt un de vos amis . . . . .

MOROSE.

Et pour cela, bourreau,
Faut-il m'aſſaſſiner de ta voix de taureau?

LAQUAIS.

Sous peine de ſa vie, il faut qu'il vous ſalue.

MOROSE.

Sous peine de la tienne ôte-toi de ma vûe.

SCENE II.

EUTRAPEL, MOROSE.

MOROSE.

Quel homme oſe céans entrer ſans mon aveu?
Ah! c'eſt ce raiſonneur ami de mon neveu:
Où m'irai-je cacher?

EUTRAPEL.

Bon jour, ſeigneur Moroſe.

MOROSE.

Un peu plus bas, ſeigneur Eutrapel, & pour cauſe.

EUTRAPEL.

Comment, un peu plus bas? Aux discours que j'entens,
Je ne puis vous parler trop haut, ni trop long-temps.
Vous prétendez, dit-on, vous marier en forme :
Vous marier! vous, vous?

MOROSE.

Ah, quelle voix énorme!

EUTRAPEL.

Comme si dans Paris vous manquiez de secours
Pour abréger le fil de vos malheureux jours!
Que la Seine épuisée & tarie en sa source
Ne vous pût de ses flots présenter la ressource,
Ou que vous n'eussiez pas, si c'est votre plaisir,
Pour vous précipiter cent clochers à choisir!
Vous marier, morbleu?

MOROSE.

Je souffre le martyre.

EUTRAPEL.

Vous, que le moindre bruit fait tomber en délire,
Vous voulez épouser le caquet incarné,
Un merle contre vous jour & nuit acharné,
Un canard, une pie habillée en femelle,
Disputeuse implacable & jaseuse éternelle,
Qui vous accablera d'un cliquetis confus,
De propos ennuyeux & de sens dépourvus,
Et qui soir & matin sifflant à vos oreilles,
Vous étourdira plus que cinquante corneilles?

MOROSE *à part.*

Bon ! Voilà des agents bien instruits sur ma foi.
J'en ris de tout mon cœur. Chut. (*haut*) A ce que je voi,
A mon petit neveu vous prêtez votre langue
Pour m'étaler ici cette belle harangue ;
Et c'est lui qui vous a près de moi député....

EUTRAPEL.

Oui, ventrebleu, c'est lui.

MOROSE.

Je m'en suis bien douté.
Hô bien, pour terminer cette forfanterie,
Monsieur l'ambassadeur, dites-lui, je vous prie,
Qu'il prenne une autre fois de meilleurs espions,
Que je n'ai pas besoin pour mes directions
De prendre son avis, ni d'écouter le vôtre ;
Et que je vous conseille à l'un tout comme à l'autre,
De ne plus devant moi reparoître en ce lieu.
Voilà votre dépêche expédiée. Adieu.

EUTRAPEL.

Non, non, demeurez-là : je ne veux point qu'on pense
Que je vous ai laissé périr sans assistance.

MOROSE.

L'enragé ?

EUTRAPEL.

Vos amis n'auront point la douleur
D'avoir par leur silence aidé votre malheur.

MOROSE.

Bourreau !

EUTRAPEL.

Leur amitié, dût-elle vous déplaire,
N'aura, s'il plaît à Dieu, nul reproche à se faire.

MOROSE.

Traître !

EUTRAPEL.

Et si vous prenez le plus mauvais parti,
Ce ne sera pas faute au moins d'être averti.

MOROSE.

Je creve.

EUTRAPEL.

Vous voulez épouser une femme !
Et vous ne tremblez pas jusqu'au fond de votre ame ?
Sçavez-vous les périls où vous vous embarquez,
Et connoissez-vous bien tout ce que vous risquez ?
Si votre épouse est belle & de figure à plaire,
Elle mettra bientôt votre honneur à l'enchere :
Si vous la prenez laide & pauvre en agrémens,
Elle vous volera pour payer ses amans :
Si vous la prenez jeune, on la trouvera sotte :
Si vous l'épousez vieille, elle sera bigotte :
Sage, elle vous fera damner par son orgueil :
Folle, à tous ses travers il faudra fermer l'œil :

Polie, à tous venans elle sera facile :
Brusque, tous vos amis éprouveront sa bile :
Riche, de ses valets vous serez le premier :
Noble, de ses parens vous serez le fermier :
Il faudra rebâtir la grange du beau-pere,
Marier la grand'sœur, nourrir le petit frere,
Payer les créanciers, chicaner le curé ;
Et vous tenir de tout encor très-honoré.
Voilà les vérités que j'avois à vous dire.

MOROSE.

Hé, monsieur, par pitié souffrez que je respire.
Voulez-vous au tombeau tout vivant m'enterrer !

EUTRAPEL.

Au contraire, mon cher, c'est pour vous en tirer.
Une femme est pour vous un poison plus funeste,
Plus traître, plus mortel que la fièvre & la peste.
Vieux, cassé, maladif, comment soutiendrez-vous
Les devoirs attachés à la charge d'époux ?
De moment en moment il faudra que pour elle
De vos premiers transports l'ardeur se renouvelle,
Sinon, pour se venger de vos relâchemens.....

MOROSE.

Encore ? O tyrannie ! ô comble de tourmens !

EUTRAPEL.

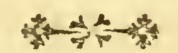
Je vois que mes leçons n'ont pas de quoi vous plaire.
Le breuvage est amer ; mais il est salutaire.

Si sa mauvaise humeur, comme on peut y compter;
Au bout de quelque-temps vient à vous rebuter,
Quel enfer! quelle horreur! votre maison si chere
Ne sera plus pour vous qu'un gouffre de misere,
Un séjour de tristesse, où du matin au soir
Vous ne respirerez qu'ennui, que désespoir.
Veillerez-vous le jour sans que votre œil se lasse
De voir incessamment votre furie en face?
Dormirez-vous la nuit sans être effarouché
De sentir près de vous votre démon couché?
Mais non, me direz-vous, mon amour, au contraire,
Me fera voir chez moi tout ce qui peut me plaire.
Ah, mon pauvre baron! C'est bien pis, si jamais
La belle vous connoît sensible à ses attraits;
Vous deviendrez dans peu l'objet de ses caprices,
Vos soupirs deviendront ses plus cheres délices.
Toute femme, quand même on en seroit aimé,
Se plaît à tourmenter celui qu'elle a charmé.
Jusques dans les transports les plus chers à sa flame,
Elle s'attristera pour attrister votre ame.
Toujours quelque vapeur, quelque ennui concerté,
Foiblesse de commande, ou dégoût affecté.
Qu'avez-vous? Je me meurs. Mais encor? Tout m'afflige
Qui vous peut...? Laissez-moi. Mais. .Laissez-moi, vous d
Et pourquoi tout ce jeu? Pour vous faire éloigner
Le seul de vos valets qu'elle n'a pu gagner.
Soit que votre vertu s'y montre la plus forte,
Soit que sur la raison votre douceur l'emporte,

La haine au premier cas, le mépris au second
Succéderont pour sûr à cet amour profond,
Qui las de sa constance, & gêné de la vôtre,
Se changera bientôt en amour pour quelque autre;
Ce quelqu'autre en son temps aura son successeur,
Qui de quelqu'autre un jour sera le précurseur.
Tant qu'à la fin l'amour lui tournant la cervelle,
Quelqu'un de ces matins vous verrez la donzelle
Plier votre toilette, & suivre le destin
De quelque saltimbanque ou de quelque aigrefin;
C'est ce que vos amis ont crû sans flatterie
Devoir prophétiser à votre seigneurie.
Adieu. Je me retire.

MOROSE *seul.*

Ah, prophete infernal,
Persécuteur d'oreille & meurtrier bannal!
Me voilà tout troublé. Cette aubade mortelle
Va pour huit jours au moins démonter la cervelle.
C'est toi, chien de neveu qui m'as joué ce trait;
Mais tu n'as fait par-là qu'avancer mon projet.
Oui, je veux dès ce jour mettre tout en usage
Pour avoir des enfans, qui de mon héritage
Excluront à jamais tout autre prétendant,
Et tu n'en tâteras ma foi que d'une dent.



SCENE III.

MOROSE, un VALET apportant une lettre.

LE VALET.

MONSIEUR . . . . .

MOROSE.

Tai-toi, pendart, sur les yeux de ta tête.

LE VALET.

Un garçon inconnu . . . . .

MOROSE.

Tai-toi donc, grosse bête.
C'est une lettre. Ouvrons. Je n'y vois point de seing.

Il lit.

Quoique nous ayons des raisons pour ne nous pas donner à connoître, nous sommes trop de vos amis pour vous laisser ignorer que votre neveu a résolu d'enlever ce soir la personne que vous devez épouser. Toutes ses batteries sont prêtes, ses relais disposés, & ses amis en campagne pour le soutenir. Prenez vos mesures là-dessus, & profitez de l'avis, sans vous embarrasser de quelle part il vous vient.

Ah ! ah ! je ſuis ravi d'apprendre ce deſſein :
Nous y mettrons bon ordre. Et ſi l'aimable veuve
De tout ce qu'on m'a dit peut ſoutenir l'épreuve,
Dès ce même moment . . . . .

SCENE IV.

MOROSE, CIGALE.

MOROSE.

AH, te voilà, Barbier !
Vien çà, mon cher ami ; tien, li ce beau papier.

Le Barbier lit, & Moroſe continue.

Hai ?

Le Barbier hauſſe les épaules.

Pourſui.

Le Barbier continue à lire tout bas.

Qu'en dis-tu ?

Le Barbier leve les yeux en étendant les mains, & Moroſe continue toujours.

Le coquin me déſole ;
Mais j'en ferai bientôt vengé, ſur ma parole.
La veuve eſt-elle ici ?

Le Barbier fait signe qu'elle est dans l'antichambre.

Bon ! Fais-la moi venir.
Je veux présentement à fond l'entretenir,
Pour voir si l'on n'a point flatté sa portraiture,
Et si l'original répond à la peinture.
La voici. Reprenons notre air de gravité.

Il se met dans son fauteuil.

SCENE V.

MOROSE, CIGALE, ANDROGYNE.

MOROSE.

APPROCHEZ-VOUS, Barbier. Voilà donc la beauté
Que de nos chastes nœuds vous avez jugé digne ?
Ne me répondez point autrement que par signe,
Fort bien. Vous présumez que sa fécondité
Pourra réaliser notre postérité !
Bon. Répondez toujours avec même décence,
Je m'imagine aussi, connoissant par avance
Votre respect pour nous & votre attention,
Que de ses qualités, mœurs, & condition,
Vous n'avez pas manqué de vous bien faire instruire ?
Sans quoi vous n'auriez pas osé me la produire ?

A toutes ces questions le Barbier répond par gestes convenables.

J'entens. Ecartez-vous un peu, pour me donner
Le loisir de la voir & de l'examiner.
Elle est belle à ravir. Grands yeux, bouche divine,
Habitude de corps riche, élégante & fine.
Le drôle a bien choisi quant à l'extérieur.
J'en suis très-satisfait. Voyons l'intérieur.
Madame, je ne sçais si toutes mes manières
Ne vous sembleront point un peu particulieres;
Qu'en dites-vous ?

Elle fait la révérence : & Morose dit à part le premier vers.

Oh, oh ! ceci commence bien:
Madame, répondez sans vous gêner en rien.
La règle qu'à mes gens j'ai cru devoir prescrire
N'est pas faite pour vous. J'ai toujours ouï dire
Que le premier coup d'œil est ordinairement
Des symptômes du cœur le fidèle argument.
Dites-moi: mon aspect fait-il naître en votre ame
Ces mouvemens soudains, ce trouble . . . . .

Elle fait la révérence, & Morose continue.

Eh ! fi, madame,
Vous êtes trop modeste & trop sobre en discours.
Tel que vous me voyez, j'ai fréquenté les cours.
Et celle que pour femme aujourd'hui je contemple,
Des dames du haut rang doit suivre en tout l'exemple.

ANDROGYNE *parlant fort bas.*

Suivre vos volontés, c'eſt tout ce que je dois.

MOROSE.

Je ne vous entends pas : levez un peu la voix.

ANDROGYNE *un peu moins bas.*

Je dis que votre loi ſera ma règle unique.

MOROSE *à part le premier vers.*

O voix toute céleſte ! ô réponſe angélique !
Quoi ! vous pourriez, madame, abjurer ſans effroi
Le plaiſir de parler, & renoncer pour moi
A ce gentil caquet auſſi doux qu'incommode,
Qui parmi votre ſexe eſt ſi fort à la mode ?

Elle fait la révérence, & Moroſe continue à part les trois premiers vers.

Fort bien. L'aiſe où je ſuis ne ſe peut figurer.
Quelle félicité, ſi cela peut durer !
Mais allons juſqu'au bout, pour voir ce qu'elle penſe.
Madame, quelque ami que je ſois du ſilence,
J'ai vu le monde, & ſçais qu'il doit être permis
De ſuivre la coutume, & de voir ſes amis.
Chaque choſe a ſon temps. Viſites, promenades,
Entretiens, paſſetemps, bals, cadeaux, ſérénades,
Sont plaiſirs dont le ſexe eſt en droit de jouir :
Il faut bien quelquefois un peu s'épanouir ;
On ne peut pas toujours méditer & ſe taire.

ANDROGYNE *faisant un petit soupir.*

Ah ! l'on peut encor moins changer son caractère.

MOROSE *le premier mot à part.*

Bon. Quoi, vous n'aimez pas la danse ?

ANDROGYNE.

Non.

MOROSE.

Le jeu ?

ANDROGYNE.

Non.

MOROSE.

Les spectacles ?

ANDROGYNE.

Non.

MOROSE.

La musique ?

ANDROGYNE.

Aussi peu.

MOROSE.

Ouais ! mais qu'aimez-vous donc ?

ANDROGYNE.

Le travail, la lecture.

MOROSE *à part les 4 premiers vers.*

O miroir de vertus ! divine créature !
Jamais tempérament fut-il plus merveilleux ?
Ah baron ! ta fortune a surpassé tes vœux.

Faisons encor sur elle une derniere épreuve.
Madame, il faut quitter ce triste habit de veuve.
J'aime à voir mon épouse en pompeux apparat
Soutenir de son rang la noblesse & l'éclat.
Je veux voir ses cheveux ornés de pierreries,
Ses habits tout brillans de riches broderies:
Je prétens, en un mot, voir sur elle éclater
Tout ce que peut à l'art la nature emprunter:
Coeffures à la mode, inventions nouvelles,
Girandoles, poinçons, garnitures, dentelles,
Paniers, vertugadins, robes, juppes, juppons,
Mouches, perles, pendants, frisures & pompons:
Et comment sans parler, pourrez-vous, je vous prie,
Régler tout l'attirail de cette artillerie,
Tenir conseil d'état avec tant d'ouvriers,
Gallonniers, plumassiers, perruquiers, rubaniers,
Revendeuses, tailleurs, brodeuses, couturieres,
Marchandes du Palais, coeffeuses, chambrieres?
Comment vous en tirer! Dites de bonne-foi.

ANDROGYNE.

Tous ces gens-là n'auront nulle affaire avec moi;
C'est à vos volontés à régler ma parure.

MOROSE.

Je n'entends pas. Parlez plus haut, je vous conjure.

ANDROGYNE.

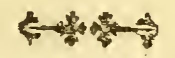
Mon premier ornement sera la propreté,
Le reste dépendra de votre volonté.

MOROSE.

Apophtegme divin ! ſentence relevée,
En caractères d'or digne d'être gravée !
C'eſt eſt trop *. Je ne puis plus long-temps abuſer
D'une ingénuité qu'on ne peut trop priſer.
Laiſſez-moi ſeulement ſur cette main d'ivoire
Imprimer de ma foi le ſigne peremptoire.
Barbier, je vous accorde à titre d'uſufruit
De ma maiſon du coin le loyer gratuit.
Allez, & de ce pas cherchez-nous un notaire
Honnête-homme, & ſur-tout très-inſtruit à ſe taire.
Dès que j'aurai dîné, je ſigne le contrat :
Ah, perfide neveu, tu ne prendras qu'un rat.
Tu voulois l'enlever. Mais voici ſa demeure ;
Elle en ſera maîtreſſe au plus tard dans une heure ;
Et pour effectuer ta noire trahiſon,
Il faudra la venir chercher dans ma maiſon,
D'où, par précaution, je veux, quoi qu'il avienne,
Te faire déguerpir avant que la nuit vienne.
Allons, ma mour, allons dîner. Et vous, Barbier,
Donnez ordre au contrat qu'on doit m'expédier.

---

* *Il ſe lève.*



SCENE VI.

LEANDRE, EUTRAPEL, CIGALE.

LEANDRE.

LA place eſt libre. Entrons. Hé bien, quelle nouvelle

CIGALE.

Admirable. Votre oncle eſt charmé de ſa belle;
Jamais contentement ne fut égal au ſien,
Et tout a réuſſi merveilleuſement bien.
Mais qu'apperçois-je ici?

LEANDRE.

Parle ſans te contraindre;
C'eſt un ami fidèle, & tu n'as rien à craindre.

CIGALE *d'un air rechigné.*

Monſieur eſt du ſecret?

EUTRAPEL.

Oui, monſieur le raſeur.
Léandre m'a tout dit.

CIGALE.

Hé! le maudit cauſeur.

LEANDRE.

Soit. Mais di nous toujours ce que tu voulois dire.

CIGALE.

Hé bien, tout en entrant notre homme m'a fait lire
Un billet anonyme où l'on lui fait sçavoir
Que vous devez sans faute enlever dès ce soir....

LEANDRE.

Qui?

CIGALE.

Celle qu'il destine à sa couche amiable.

LEANDRE *riant.*

Ah, ah....

CIGALE.

N'en riez point. Il vous hait comme un diable.

LEANDRE.

Ah, par ma foi le trait est des plus singuliers.....
L'avis, sur mon honneur, vient de nos chevaliers.

EUTRAPEL.

Je te l'avois bien dit. Je connois leur nature.

CIGALE.

Comment?

LEANDRE.

Mon Dieu, poursui: tu sçauras l'aventure.

CIGALE.

Cet avis joint à l'air sage & silencieux
Dont notre habile veuve a fasciné ses yeux,

L'a fait déterminer, de crainte de ſurpriſe,
A finir dans l'inſtant ſa louable entrepriſe,
Et je cours lui chercher un notaire à ſon point,
Honnête-homme, diſcret, & qui ne parle point;
Car ſans ces qualités . . . . . .

LEANDRE.

Ne t'en mets point en peine;
Le notaire eſt trouvé.

CIGALE.

Bon?

LEANDRE.

La choſe eſt certaine;

CIGALE.

Je vais donc, en dînant, calmer mon appétit.

LEANDRE.

Adieu. Revien chez moi dans une heure.

CIGALE.

Suffit *.

LEANDRE.

Toi, mon cher Eutrapel, pour jouer ce notaire,
Va vîte me chercher ton petit ſecrétaire.
On peut compter ſur lui?

---

* *Il ſort.*

EUTRAPEL.

Oui, n'appréhende rien.
C'est un maître fripon : il nous servira bien.
Et puisqu'enfin ta haute & discrette prudence
De ses rares conseils nous a fait confidence,
A servir ton dessein nous contriburons tous ;
Et tu peux du succès te reposer sur nous.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CIGALE, CALANDRIN *en vieux Notaire.*

CIGALE.

SUR-TOUT gardez-vous bien de rompre le ſilence,
Ou du moins de hauſſer la voix en ſa préſence.

CALANDRIN.

D'un ton extrêmement enroué.

Hélas, mon cher ami, j'aurois beau le vouloir,
L'état où je me vois m'en ôte le pouvoir.

CIGALE.

Il a raiſon. Bon Dieu! quelle voix pitoyable!

CALANDRIN.

La poitrine me fend. Ce catarre effroyable
Me réduit aux-abois.

CIGALE.

Quel ton de revenant!
Je n'ai jamais oui rien de plus surprenant.
Avez-vous rédigé dans la forme ordinaire
Le contrat nuptial tel qu'on l'a voulu faire?

CALANDRIN.

Oui, mon fils, le voilà.

CIGALE.

N'avez-vous rien omis
Des stipulations où l'époux s'est soumis?

CALANDRIN.

Tout est dressé suivant les loix & la coutume.

CIGALE.

Voilà certainement le plus étrange rhume
Que l'on puisse jamais, je crois, se figurer.



SCENE II.

LEANDRE, EUTRAPEL, CIGALE, CALANDRIN.

LEANDRE *au Barbier.*

ENTREZ donc, mes amis. Pourquoi tant différer?

CIGALE.

Ils ſont encore à table. Ah, monſieur, quel notaire!
C'eſt un préſent du ciel pour notre atrabilaire.
Si devant qu'on deſſerve il n'eſt pas trépaſſé,
Il fera bien payer ſa voix de pot caſſé.

LEANDRE.

Dépêche donc, morbleu!

CIGALE.

C'eſt ma plus chere envie;
Entrez, monſieur, tandis que vous êtes en vie.



SCENE III.

LEANDRE, EUTRAPEL.

LEANDRE.

Le petit Sécretaire a fort bien débuté.

EUTRAPEL.

Tu n'as encor rien vu : c'est un vrai dératé,
Un singe en fourberie, un docteur en malice.

LEANDRE.

Es-tu sûr de Lucinde, & de ta sœur Clarice ?

EUTRAPEL.

Dans un demi quart-d'heure elles seront ici.

LEANDRE.

Et nos deux chevaliers ?

EUTRAPEL.

Je les attends aussi.

LEANDRE.

Leur babil pétulant nous peut rendre service.
Mais il faut avant tout que je les avertisse
De feindre par honneur & par précaution
Qu'ils ne connoissent pas l'épouse en question.

J'y cours. Le dénoûment que nous avons en poche
En sera bien meilleur, quand nous fondrons la cloche.

EUTRAPEL.

C'est fort bien avisé. Mais on ouvre.

LEANDRE.

Ah, ma foi!
La bécasse est bridée. Entrons vîte chez moi.

SCENE IV.

MOROSE, ANDROGYNE, CIGALE, CALANDRIN.

MOROSE *au Notaire.*

TENEZ. Pour le contrat dressé par votre plume
Voilà deux Louis d'or, & trois pour votre rhume.

CALANDRIN.

Ce sont profusions dont mon rhume est charmé.

MOROSE *au Barbier.*

Que dit-il là?

CIGALE.

Qu'il est ravi d'être enrhumé.

CALANDRIN

CALANDRIN *touſſant de toute ſa force.*

Je ſuis... hum, hum, confus... hum, hum, de vos largeſſes.
Hum, hum.

MOROSE.

Hola, hola. Qu'il rende les eſpéces.
J'ai payé pour le rhume, & non pas pour la toux.

CALANDRIN.

Hum, hum.

MOROSE.

Finiras-tu, malheureux chicanoux ?

CALANDRIN.

J'en rendrai la moitié. Hum, hum : mais qu'il vous plaiſe
De me laiſſer touſſer, hum, hum, tout à mon aiſe.

MOROSE *le pouſſant dehors.*

Sors d'ici, vieux ſerpent ; vieux ours, vieux radoteux.

ANDROGYNE.

Qu'eſt ceci, mon mari ? N'êtes-vous pas honteux
De traiter de la ſorte un vieillard vénérable !

MOROSE.

Qu'entends-je ?

ANDROGYNE.

Un homme en charge, un notaire honorable !
Un conſeiller du roi !

MOROSE.

Quel prodige eſt ceci !

ANDROGYNE.

Pouvez-vous, ſans rougir, deshonorer ainſi
Par un emportement ſi bruſque & ſi peu ſage
Votre éducation, votre rang & votre âge ?

MOROSE.

Je tombe de mon haut. Quoi, petit cœur mignon,
Vous ſçavez donc parler & prendre le haut ton ?

ANDROGYNE.

Oui, oui, je ſçais parler & hauſſer la parole *.
Vous avez cru peut-être épouſer quelque idole,
Qui, les deux bras en croix, & les regards baiſſés,
Attende pour parler vos ordres inſenſés,
Quelque montre à reſſort, ou bien quelque ſtatue
Qui, ſuivant qu'il vous plaît, s'arrête & ſe remue ?
Une poupée, un corps ſans ame, ni ſans voix,
Une eſclave ſoumiſe à vos fantaſques loix,
Et faite pour paſſer le plus beau de ſon âge
En contemplation de votre antique image ?

MOROSE.

Ciel ! quelle immodeſtie ! & quel langage affreux ?
Où s'eſt-il évadé ce barbier malheureux ?
Qu'on me l'amene.

* *Le barbier s'enfuit.*

ANDROGYNE.

Allez, allez, vieux reliquaire,
Ce n'eſt point au barbier que vous avez à faire.
C'eſt à moi, qui ſçaurai vous faire marcher droit,
Et vous apprendrai bien le reſpect qu'on me doit.
Aſſez & trop long-temps, dans mon état de veuve,
De mon humilité vous avez fait l'épreuve;
Je vous ai tout paſſé. Mais je dois à préſent
Prendre, pour mon honneur, un air plus impoſant,
Et ſoutenir enfin par des démarches vives
La gloire de mon ſexe & mes prérogatives.

MOROSE.

Ah! je vois qu'elle parle à préſent tout de bon.

ANDROGYNE.

Ho, vraiment oui, je parle, & de bonne façon.

MOROSE.

Quoi! n'ai-je point ici quelque ami charitable
Qui puiſſe m'amener ce barbier déteſtable,
Ce barbier ſcélérat, ce perfide barbier,
Qui m'a précipité dans ce fatal bourbier?

ANDROGYNE.

Laiſſez-là ce barbier, vieux fou, vieux imbécille,
Allez, ſi vous voulez, le chercher dans la ville,
Et me laiſſez ici vivre à ma liberté.
Je ne veux plus chez moi ce ſilence affecté.

Je ne suis pas ici pour vivre en sœur professe ;
Et dans une maison où je suis la maîtresse,
N'avoir pour me servir & pour me régaler
Que des poissons muets qui vivent sans parler.

MOROSE.

Qu'entends-je ? Son orgueil perd toute retenue ?
Ah ! je ne vois que trop que mon heure est venue ;
Et que pour mes péchés les destins ennemis
M'ont envoyé pour femme une Sémiramis,
Qui consumant sur moi sa parricide audace
M'égorgera bientôt pour regner en ma place.

SCENE V.

MOROSE, ANDROGYNE, EUTRAPEL.

EUTRAPEL.

Ou donc est le baron ; Ah, c'est lui que je voi.

MOROSE.

Autre détresse. O ciel ! ayez pitié de moi.

EUTRAPEL.

De mon juste devoir souffrez que je m'acquitte ;
Madame, & permettez que je vous félicite

Sur le nœud glorieux que vous avez formé,
Vous venez d'épouser un homme renommé;
Eminent en naissance, abondant en richesse;
Et plus illustre encor par sa rare sagesse;
Et tout semble assurer que cet hymen heureux
Fixera pour jamais le bonheur de tous deux.

ANDROGYNE *d'un ton précieux.*

D'un homme tel que vous l'aimable conjecture
En est déjà pour moi le respectable augure:
Mon cœur n'appelle point de vos pressentimens.

MOROSE.

Hô diable! elle sçait faire aussi des complimens?

EUTRAPEL.

Pour vous, seigneur baron, du meilleur de mon ame
Je prens part aux succès de votre heureuse flame.
Vous ne pouviez choisir en qualité d'époux,
Un objet plus aimable & plus digne de vous.
De sa douceur charmante & de sa modestie
Vous n'avez encor vu que la moindre partie.
Mais lorsqu'avec le temps vous aurez fait au vrai
De toutes ses vertus le gracieux essai,
Vous en pourrez parler de certaine science,
Et rendrez grace au ciel d'une telle alliance.

MOROSE.

Et pourquoi donc tantôt vos conseils ennuyeux?

EUTRAPEL.

Tantôt je disois bien ; maintenant je dis mieux.

MOROSE.

Mais qui vous a si-tôt conté mon mariage ?

EUTRAPEL.

Comment ? C'est l'entretien de tout le voisinage.
Ayant chez un barbier confié vos desseins,
Vous étiez-vous flatté qu'en de si bonnes mains
Pareille nouveauté demeureroit secrette ?
Allons, allons, mon cher, c'est une affaire faite.
Madame, vos amis viennent tous à grand tas
Vous rendre leurs devoirs dans vos nouveaux états.

MOROSE.

Qu'on barricade tout : volets, porte cochere.
Vous, qui mangez ici mon pain à ne rien faire,
Servez-moi maintenant, ô fripons de valets !

ANDROGYNE.

Le premier qui remue aura mille soufflets.
Ouvrez les deux battans, coquins.

MOROSE.

Ah, la dragone !

EUTRAPEL.

En vérité, baron, ce caprice m'étonne,
Et je vous avoûrai que madame, entre nous,
Se montre plus discrette & plus sage que vous.
Quoi ! fermer votre porte un jour de mariage ?

ANDROGYNE *toujours d'un ton précieux.*

Faire à la bienſéance un ſi mortel outrage,
Dans un jour d'allégreſſe & de feſtivité ?
C'eſt vouloir renoncer à toute urbanité.

MOROSE.

Ah, grand Dieu ! c'eſt bien pis : voilà du nouveau ſtyle.
C'eſt une précieuſe ; où ſera mon azyle ?

EUTRAPEL.

Le ſtyle de madame eſt le ſtyle des cours,
Baron ; la politeſſe eſt l'ame du diſcours.

ANDROGYNE.

Ah ! vous croyez en vain l'en rendre ſuſceptible,
En fait de politeſſe il eſt inconvertible.

MOROSE.

Quel diable de langage !

EUTRAPEL.

Ah ! baron fortuné,
Vous êtes bienheureux & bien prédeſtiné
D'avoir ſçu conquérir cette aimable baronne,
Et de voir réuni dans la même perſonne
Tant de civilité, d'eſprit, de ſentimens,
Avec des yeux ſi doux & des traits ſi charmans !

ANDROGYNE.

Ah ! fi donc : ce ſont-là des louanges directes,
Qui de leze-franchiſe en vous me ſont ſuſpectes.

Mes yeux ſont aujourd'hui ſi mal diſciplinés,
J'ai les traits & le teint ſi fort embruïnés,
Qu'on ne reconnoît plus à l'air de mon viſage
Que l'image d'une ombre, ou l'ombre d'une image.

EUTRAPEL.

Quelle élégance, ô ciel ! quel tour ! quel agrément?
C'eſt Minerve qui parle ; on le voit clairement :
Ou les filles de l'air, les divines abeilles
Ont verſé tout leur miel ſur ces lévres vermeilles.

ANDROGYNE.

Ah ! plus votre bonté ſourit à mon néant,
Plus je dois me garder d'un orgueil meſſéant.

MOROSE.

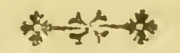
C'eſt trop me retenir. Furie alambiquée,
Doucereuſe Alecto, Tyſiphóne muſquée,
Laiſſe-moi. Porte ailleurs tes phraſes de bibus,
Ceſſe de m'étourdir de ton maudit phébus ;
Et va-t-en, ſi tu veux, de ta voix ſerpentine
Au centre de l'enfer régaler Proſerpine.

EUTRAPEL.

Quel étrange diſcours ! Il a perdu l'éſprit.

ANDROGYNE.

C'eſt un extravagant. Il ne ſçait ce qu'il dit.



SCENE VI.

LUCINDE, CLARICE, MOROSE, EUTRAPEL, ANDROGYNE.

LUCINDE & CLARICE *se pâmant de rire.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah.

LUCINDE.

La plaiſante aventure !

LUCINDE & CLARICE *continuant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

CLARICE.

L'excellente figure !

MOROSE.

Autre eſcopeterie.

ANDROGYNE.

Ah, couſine, eſt-ce toi ?
Et vous, ma chere amie, eſt-ce vous que je voi ?

LUCINDE *riant toujours.*

Oui, mais... ha, ha, ha, ha.

MOROSE.

Quelles bonnes cervelles ?

Je ſuis . . . ha , ha , ha , ha.

MOROSE.

Riez donc, perronelles.

LUCINDE.

Madame . . . ha, ha.

CLARICE.

Couſine . . . ah , ah.

LUCINDE & CLARICE.

Nous vous venons . . . .

Ha , ha.

MOROSE.

C'eſt un complot. Qui ſont ces deux guenons ?

EUTRAPEL.

Paix : l'une eſt ſa couſine , & l'autre ſon amie.

LUCINDE.

Non , rien de ſi plaiſant ne s'eſt vu de la vie.

MOROSE.

Qu'eſt-ce à dire plaiſant ?

LUCINDE *continuant toujours de rire.*

Eh , ce n'eſt pas de vous.

Je n'en puis plus.

CLARICE *en faiſant de même.*

Couſine , eſt-ce là ton époux ?

ANDROGYNE.

Oui, coufine.

CLARICE.

Ah, ah, ah.

MOROSE.

Qu'avez-vous donc à rire ?

CLARICE.

Monfieur.... ha, ha.

MOROSE.

Plaît-il ?

CLARICE.

Cela ne fe peut dire.
Ha, ha, ha; mais tout franc, on n'y peut réfifter.

EUTRAPEL, *à part le premier vers.*

Si je ne les fais taire, elles vont tout gâter.
Mefdames, vous riez du lugubre équipage
Où madame paroît fortant de fon veuvage.
Mais fon nouvel hymen eft encor fi récent,
Qu'elle n'a pu s'orner d'un habit plus décent.
Faites tréve, de grace, à cette joie outrée.
Vous la verrez bientôt plus galamment parée ;
Et monfieur fon époux, qui croit qu'on rit de lui,
En pourroit à la fin recevoir quelque ennui.

CLARICE.

Ha ! nous ne rirons plus puifqu'il s'en inquiéte.

LUCINDE.

Dès qu'il en est choqué, suffit, l'affaire est faite.

CLARICE.

Hé bien, cousine, enfin, après mûr examen,
Te voilà donc encor sous les loix de l'hymen?

ANDROGYNE.

Oui, cousine, à la fin j'ai vaincu mon scrupule.

CLARICE.

Mais vraiment, ton mari n'est point si ridicule.
Madame, sa figure est assez à mon gré.

LUCINDE.

Oui dà; quand nous l'aurons quelque peu débouré,
Il pourra devenir comme un autre.

MOROSE.

Euh! la masque.

CLARICE.

Il est original dans son habit fantasque;
Mais cet habillement pour son âge est tout fait.

LUCINDE.

Oui, le tout fait ensemble un fort plaisant effet.

MOROSE.

Quelle insolence!

CLARICE.

On dit qu'il est jaloux, bisarre,
Fanatique, bourru, capricieux, avare.

MOROSE.

Oh ! je vais éclater.

CLARICE.

Mais tout cela n'est rien ;
La cousine dans peu le réformera bien.

ANDROGYNE.

Ha, je vous en assure ; il a trouvé sa femme.
Le mari que j'avois, Dieu veuille avoir son ame !
Etoit un furieux si jamais il en fut,
Un diable, un enragé, bref, un vrai Belzébut,
Toujours fougueux, toujours ivre comme une bête ;
Ne parlant que par sang, que par mort, que par tête ;
Son nom seul faisoit peur aux enfans du quartier :
Et brétailler sans cesse étoit tout son métier.
En moins d'un mois de temps, graces à ma caboche,
Je vous le rendis sot comme un fondeur de cloche,
Et jusqu'à ses valets qu'il avoit fait trembler,
Se le montroient au doigt, sans qu'il osât souffler.

LUCINDE.

Et moi, j'en avois un ; car nous sommes trois veuves,
Qui m'avoit mis d'abord à de rudes épreuves.
C'étoit un lunatique, un songe-creux, un fou,
Toujours dans sa maison blotti comme un hibou,
Ennemi de la joie ; & de qui la manie
Etoit de renoncer à toute compagnie,

De fuir tout entretien, tout honnête discours,
Et de n'écouter rien, quoiqu'il parlât toujours.
Un temps, pour l'épouser, je sçus me contrefaire.
Mais quand tout fut bâclé, nous sçûmes si bien faire
Mes voisines & moi, qu'à force d'altercas,
De disputes, de cris, de babil, de fracas,
De ris immodérés, & de joie effrénée,
Nous le fimes crever dès la premiere année.

CLARICE.

Pour moi, comme de rien on ne sçauroit jurer,
J'ignore à quels liens je dois me préparer.
Mais au cas que ce soit à ceux du mariage,
Le mari que j'aurai sera bien d'être sage :
Sinon, il peut compter que je m'en vengerai
Très-magnifiquement, ou bien je ne pourrai.

MOROSE.

Non jamais sur la terre on ne vit trois pendardes
Plus dignes de l'enfer que ces trois babillardes.

LUCINDE *à Morose.*

Qu'est-ce ? vous paroissez tout rêveur & tout noir ;
Allons, monsieur, tâchez un peu de vous ravoir.

CLARICE.

Sied-il bien de montrer un premier jour de noce
Un air si rechigné, si sombre & si féroce ?

MOROSE.

C'en eſt trop. Chaque inſtant redouble mon ſouci,
Abandonnons la place, & ſauvons-nous d'ici.
Fuyons, délivrons-nous de l'horrible tempête....

On entend un bruit de trompettes & de hautbois.

Juſte ciel ! quelle bombe a tombé ſur ma tête !

SCENE VII.

MOROSE, ANDROGYNE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, CALANDRIN *en capitaine de Dragons.*

CALANDRIN *ſuivi de deux dragons & des hautbois & trompettes.*

ALLONS, enfans, à moi, la marche des dragons.

MOROSE *ſe bouchant les oreilles.*

Ah ! quel tonnerre affreux ! quels effroyables ſons ?

CALANDRIN.

Calandrin conduit la marche, & après qu'elle eſt finie, il place les inſtrumens au fond du théatre.

Alte-là. C'eſt aſſez. * Embraſſe-moi, ma reine.

* *A Androgyne.*

MOROSE.

Il me falloit encor cette nouvelle aubeine.

CALANDRIN.

Ma reine, je t'amène ici, sans compliment,
L'élite des hautbois de tout le régiment.

ANDROGYNE.

Je reconnois, mon cher, ta bonté singulière.

MOROSE *à part.*

Ouais ! avec ce cadet elle est bien familière.

CALANDRIN.

Mesdames, vous serez surprises que je croi,
De voir cette beauté si privée avec moi.
Mais nous nous connoissons depuis longues années,
Et l'Amour a long-temps uni nos destinées.
Vous sçaurez que j'étois son amant favori,
Entre-nous, du vivant de son premier mari.

MOROSE.

Son amant, têtebleu !

ANDROGYNE, *d'un ton de coquette.*

Tai-toi donc, je te prie,
Petit badin.

MOROSE.

Ceci passe la raillerie.

CALANDRIN

CALANDRIN.

Où donc est ton époux ? Est-ce ce monsieur-là ?

EUTRAPEL.

Je n'ai pas cet honneur.

CALANDRIN.

Et qui donc ?

ANDROGYNE *d'un air dédaigneux.*

Le voilà.

CALANDRIN.

Qui ? Cet épouventail ? cette vieille carcasse ?

ANDROGYNE.

Oui, mon cher.

CALANDRIN.

Fi morbleu ! quelle chienne de face !
Pourquoi l'as-tu choisi si caduc & si vieux ?

ANDROGYNE.

Que veux-tu, mon ami ? C'est en attendant mieux.

MOROSE.

C'est en attendant mieux ? A ma barbe, insolente ?

CALANDRIN.

Hola, ho. Réprimez cette ardeur pétulante,
Ou ventrebleu.... suffit.

LUCINDE.

Vraiment, monsieur l'époux,
Vous faites joliment les honneurs de chez vous.
S'emporter de la sorte en présence des dames ?

CLARICE.

Fi, monsieur, ce sont-là des procédés infames ;
Allons, ma bonne, allons, quittons-lui le terrein,
Et laissons-lui tout seul ici ronger son frein.

MOROSE.

Ah, tant qu'il vous plaira. Que rien ne vous fatigue.

LUCINDE.

Sortons.

MOROSE.

Dieu soit loué, me voilà hors d'intrigue.

ANDROGYNE.

Eh, pour l'amour de moi, mesdames, arrêtez,
C'est un fou ; passez-lui ses incivilités.
Messieurs, retenez-les.

EUTRAPEL.

Hé, mesdames, de grace.

CALANDRIN.

Il n'est pas encor temps d'abandonner la place,
Mesdames, nous avons des instrumens tout prêts ;
Et tous nos officiers exercent leurs jarrets,
Pour venir faire honneur aux noces de ma reine.

Ils attendent chez moi que je vous les amene ;
Et nous allons, morbleu, danser toute la nuit.

LUCINDE.

Hé bien, demeurons donc, pour éviter le bruit.

CLARICE.

Puisque chacun le veut, il faut bien s'y résoudre ;
Nous resterons.

MOROSE.

O ciel ! quel nouveau coup de foudre !

CALANDRIN *aux instrumens.*

Allons, enfans, jouez ce menuet nouveau,
Je vais ouvrir le bal.

MOROSE.

Ah, sauvons-nous.

CALANDRIN.

Tout beau,
Vous ne sortirez point. Dragons, qu'on le retienne.

Après qu'Androgyne a dansé avec le Capitaine, elle va prendre Morose,

ANDROGYNE.

Allons, monsieur, à vous.

MOROSE.

Moi, danser ! double chienne.

ANDROGYNE.

Comment donc? Refuſer de danſer avec moi?
quel affront!

CALANDRIN.

Allons, danſez, de par le roi.

MOROSE.

Ah, fuyons.

LUCINDE.

Il s'échappe, & notre effort lui cède.

CALANDRIN.

Courons tous après lui.

MOROSE.

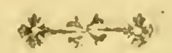
Miſéricorde! à l'aide!

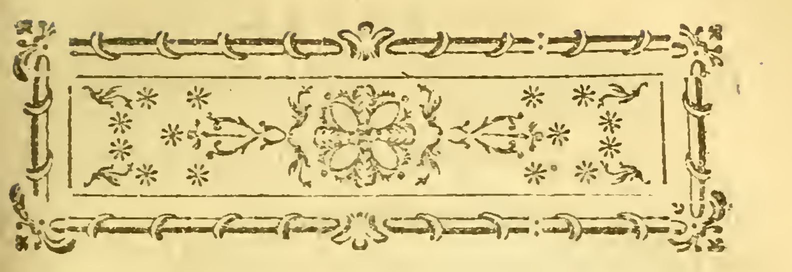
EUTRAPEL *ſeul.*

Le pauvre diable en a plus qu'il n'en peut tenir.
Mais ſon ſupplice encor n'eſt pas prêt à finir.

Fin du troiſiéme Acte.

La ſymphonie reſte ſur le théâtre.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MOROSE, EUTRAPEL.

MOROSE, *chassant les joueurs d'instrumens.*

ENGEANCE de Satan, symphonie infernale,
Musiciens maudits, sortez de cette sale;
Allez tous là-dedans, trompettes du sabat,
De vos chefs attroupés entretenir l'ébat,
Et que je puisse au moins trouver dans ma demeure
Un coin pour respirer jusqu'à ma derniere heure.
Ouf! c'en est fait. Le ciel a résolu ma mort.

Il se jette dans un fauteuil.

EUTRAPEL.

Hélas ! mon cher baron, que je plains votre ſort !

MOROSE.

Avec quel artifice & quelle hypocriſie
La traîtreſſe à mes yeux voiloit ſa frénéſie !
Je croyois voir en elle un ange batiſé :
Hélas ! c'étoit un diable en ange déguiſé.

EUTRAPEL.

Je n'ai que trop prévu ce qu'il en pouvoit être.
La femme eſt un ſerpent bien ſubtil & bien traître !
Vous n'avez pas voulu me croire.

MOROSE.

Ah ! j'en gémi.
Je n'ai trouvé que vous de véritable ami :
Mais le ſort me traînoit à ma perte certaine.
Hélas ! juſqu'à ce jour j'avois pris tant de peine
A maintenir chez moi la régularité,
Le reſpect, le ſilence & la docilité !
C'étoit un lieu de paix, un temple de ſageſſe :
Maintenant ce n'eſt plus qu'un gouffre de triſteſſe ;
Un enfer, un ſéjour de malédiction,
De diſcorde, de trouble & de confuſion.
Un lion rugiſſant, un monſtre, une furie
En a déconcerté l'aimable ſymétrie.
Diſcipline, leçons, tout eſt anéanti.

Mes fripons de valets rangés de ſon parti,
A me déſoler tous, ſemblent vouloir s'ébattre,
Et ſi je dis un mot, ils en répondent quatre.
Que je ſuis un grand ſot!

EUTRAPEL.

Il eſt vrai; mais enfin,
Le temps guérit de tout, c'eſt un grand médecin.

MOROSE.

Le temps? Ah! vous verrez finir mes deſtinées,
Si ceci dure encor ſeulement deux journées.
Sa malice endiablée invente à tout moment
Pour me mettre au tombeau quelque nouveau tourment;
Quelque bruit imprévu que mon oreille abhorre:
Et tout préſentement je viens de voir encore
Entrer dans ma maiſon parmi ſes affiquets
Trois petits chiens, un ſinge, & quatre perroquets.
Dans ce cruel état que faut-il que je faſſe?
Je n'eſpère qu'en vous; conſeillez-moi de grace.

EUTRAPEL.

L'affaire eſt délicate. Il faut que j'aille un peu
Conſulter là-deſſus monſieur votre neveu.

MOROSE.

Hé qu'eſt-il devenu? Pourquoi ſon bon génie
Ne vient-il pas aider un oncle à l'agonie?

EUTRAPEL.

Il n'ose se montrer. Il vous croit irrité
Du complot que tantôt il avoit médité.

MOROSE.

Quel complot ?

EUTRAPEL.

Le dessein d'enlever votre belle
Avant que vous pussiez contracter avec elle.

MOROSE.

Ah ! plût au juste ciel qu'il eût pu l'enlever !
C'étoit le plus grand bien qui me pût arriver ;
Ma carrière en seroit beaucoup moins avancée.

EUTRAPEL.

Vous aviez ce matin tout une autre pensée.

MOROSE.

C'est ce barbier fatal, qui, comme un vrai sorcier,
M'avoit troublé le sens.

EUTRAPEL.

Oh, le maudit barbier !

MOROSE.

Barbier vraiment maudit, vipère domestique.

EUTRAPEL.

Que l'herbe puisse croître autour de sa boutique !

MOROSE.

MOROSE.

Que la foudre du ciel puisse tomber sur lui !

EUTRAPEL.

Qu'il perde ses cheveux en frisant ceux d'autrui !

MOROSE.

Qu'il soit sur ses vieux jours réduit à la besace !

EUTRAPEL.

Que l'eau de son bassin soit toujours à la glace !

MOROSE.

Puisse-t-il devenir le rebut des humains !

EUTRAPEL.

Puisse-t-il devenir gouteux de ses deux mains !

MOROSE.

Puisse-t-il dès ce jour saigner, sans plus attendre,
Quelqu'un qu'il estropie & qui le fasse pendre !

EUTRAPEL.

Ou du moins puisse-t-il ne toucher de six mois
Lancette & bistouri, sans se couper les doigts



SCENE II.

LUCINDE, CLARICE, les deux Chevaliers, MOROSE, EUTRAPEL,

LUCINDE *à Morose.*

MONSIEUR, ces cavaliers viennent vous rendre hommage.

MOROSE.

Eh quoi ! toujours chez moi quelque nouveau visage ?

BAVARDAS.

Quoi ! monsieur est l'époux de cet objet charmant
Que nous venons de voir, mesdames ?

LUCINDE.

Oui vraiment.

ORGOLIOUS.

C'est-là ce grand baron dont le renom suprême
Retentit & fait bruit en tous lieux ?

CLARICE.

C'est lui-même.

BAVARDAS.

Dieu me damne, mon cher, nous en sommes ravis.

ORGOLIOUS.

Touchez là, nous voulons être de vos amis.

MOROSE *à Eutrapel.*

Tous ces Gascons sont gens d'acostante maniere.

EUTRAPEL.

La leur, comme l'on voit, est fort peu façonniere.

CLARICE.

Messieurs les chevaliers, or ça, de bonne foi,
Vous ne connoissiez point ma cousine, je croi?
Comment la trouvez-vous? Sa taille, sa figure,
Son teint, ses yeux, ses traits, sa marche, son allure?

BAVARDAS.

Je veux être un maraut, si jamais sous les cieux
Charmes plus ravissans ont éblouï mes yeux.

ORGOLIOUS.

Moi, je suis consentant qu'on me coupe une oreille,
Si l'on me peut trouver autre beauté pareille.

BAVARDAS.

Baron, votre bonheur fera bien des jaloux.

ORGOLIOUS.

La belle attirera bien des amis chez vous.

MOROSE *à part.*

Hé fut-elle chez toi! chien de gascon au diable.

CLARICE.

Elle vous paroît donc ?

BAVARDAS.

Charmante.

ORGOLIOUS.

Incomparable.

CLARICE.

Vous ne la connoiſſez que par ſes moindres traits,
Et ſon humeur ſurpaſſe encor tous ſes attraits.

LUCINDE.

Pour cela, c'eſt un air de liberté, d'aiſance,

CLARICE.

Un excès de nobleſſe.

LUCINDE.

Un goût pour la dépenſe.

CLARICE.

Vous avez vu ſa robe ? Elle eſt d'aſſez bon air.

BAVARDAS.

Sans doute : mais le prix en doit être un peu cher.

LUCINDE.

Bon, c'eſt une guenille. Elle en fait faire douze
D'un brillant qui rendra toute la cour jalouſe ;
L'une d'un verd citron broché de fleurs d'argent
En forme de pavots ; l'autre d'un bleu changeant,

Relevé d'ornemens mêlés d'or & de ſoie
Qui feront un coup d'œil le plus beau qui ſe voie.
La troiſiéme, un fond d'or avec art rehauſſé
Par une moſaïque argent & verd foncé.
La quatriéme . . . .

MOROSE.

Holà. Quel luxe abominable !
Quel excès monſtrueux ! quel ſcandale effroyable !

EUTRAPEL.

En effet, nous n'avons prince ni maltotier
Qui d'un faſte pareil ne ſe dût effrayer.
Qui voulez-vous qui paye une telle dépenſe ?

LUCINDE.

Le baron.

MOROSE.

Le baron ! Quel excès d'impudence !

CLARICE.

Oh ! ma couſine penſe en femme de ſon ſang,
Et ſçaura ſoutenir l'honneur de votre rang.
Vous en allez juger au bal qu'elle prépare,
Et vous ſerez charmé d'une fête ſi rare.
D'abord pour empêcher le ſoleil d'approcher,
Dans ſes appartemens elle a tout fait boucher,
En ſorte qu'on n'y voit ni porte ni fenêtre,
Par où le moindre jour puiſſe entrer ni paroître ;

Et pour nous éclairer d'un feu moins trivial,
Dans les chambres du jeu, comme en celles du bal;
De luſtres, de flambeaux, de glaces enrichies,
Elle a fait allumer près de cinq cent bougies,
Qui morguant la clarté du ſoleil qui nous luit,
A la honte du jour y font briller la nuit.

EUTRAPEL.

Mais, madame, après tout, la choſe eſt ſérieuſe:
Qui payera cela?

CLARICE.

Le baron.

MOROSE.

Hé la gueuſe!
C'en eſt fait, me voilà ruiné pour jamais.

BAVARDAS.

Qu'eſt ceci, notre ami? vous prenez garde aux frais?
Mordi, pour donner bal un lendemain de noce,
Je vendis l'autre hiver équipage & caroſſe.

ORGOLIOUS.

Et moi le dernier an que je fus au pays,
Je m'en ſuis fait en bals pour trente cent louis.

MOROSE *à Eutrapel.*

Et, monſieur, s'il ſe peut, rompez ce bal funeſte.

EUTRAPEL.

Il y faudroit aller vous-même,

MOROSE.

Malepeste !

EUTRAPEL.

Comment ?

MOROSE.

Ce capitaine & tous ses officiers
Sont gens qu'à dire vrai je vois mal volontiers :
Et tant qu'ils seront-là, je crois que la prudence
Veut que je prenne soin d'éviter leur présence.

BAVARDAS.

D'ailleurs, madame joue, en attendant le bal,
Et qui la troubleroit, seroit reçu très-mal.

MOROSE.

Elle est joueuse aussi ?

ORGOLIOUS.

C'est son grand exercice.

MOROSE.

O ciel ! il lui manquoit encor ce dernier vice !

BAVARDAS.

Le capitaine taille ; & quand je suis sorti,
La dame n'avoit pas le sort de son parti :
Elle perdoit déjà près de trois cent pistoles.

MOROSE.

L'enragée !

EUTRAPEL.

Ah baron ! que les femmes sont folles !

MOROSE.

Que je suis malheureux !

ORGOLIOUS.

Mais tout cela n'est rien ;
Ce n'est que sur parole ; & vous entendez bien
Qu'en matiere de jeu les dettes les meilleures
Ne s'exigent de droit qu'après vingt & quatre heures.

MOROSE.

Beau délai !

EUTRAPEL.

Tout cela, messieurs, est bel & bon ;
Mais au fait : qui payera cet argent ?

ORGOLIOUS & BAVARDAS.

Le baron.

BAVARDAS.

Nous consumons ici le temps en bagatelles.
J'entends les violons. Venez-vous pas, les belles ?

LUCINDE.

Tout à l'heure.

BAVARDAS.

Hé bien donc. Je vais vous annoncer.
Serviteur.

ORGOLIOUS.

Cadedis ! que nous allons danser !

MOROSE *à Eutrapel.*

Au nom de Dieu, mon cher, prenez ici ma place,
Et tâchez de mettre ordre à tout ce qui se passe.

EUTRAPEL.

Je vais donc leur parler, puisque vous le voulez.

SCENE III.

LEANDRE, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE.

LEANDRE.

AH mon cher oncle, eh tôt, venez, courez, volez.

MOROSE.

Qu'est-ce encor? quel démon de nouveau nous afflige?

LEANDRE.

Tout est perdu.

MOROSE.

Comment?

LEANDRE.

Tout est perdu, vous dis-je,
Madame votre épouse . . . .

MOROSE.

Ah, fléau de mes jours !

LEANDRE.

Après avoir du bal ameuté le concours....

MOROSE.

Eh bien, qu'a-t-elle fait cette Gorgone abjecte ?

LEANDRE.

Une toise à la main avec son architecte,
Dans vos appartemens elle a tout mesuré ;
Et ne les trouvant pas assez beaux à son gré,
Ils ont conclu tous deux qu'en un mot comme en quatre
Pour les mieux réparer, il falloit tout abattre.

MOROSE.

Ah vipere ! ah serpent ! couleuvre ! scorpion,
Monstre issu de l'enfer pour ma destruction ;
Ce n'est donc pas assez, détestable Mégère,
De m'avoir de tout point accablé de misère,
D'avoir dans ma maison détruit en un moment
Sagesse, modestie, ordre, gouvernement,
Introduit, en leur lieu, scandale, effronterie,
Luxe, libertinage, orgueil, coquetterie,
Et d'avoir, pour me faire un supplice nouveau,
D'un tonnerre éternel pétardé mon cerveau ;
Tu veux détruire encor le refuge, l'asile,
Dont ma main charitable a fait ton domicile,
Ingrate, & de chez moi me chasser aujourd'hui,
Moi, ton époux, ton chef, ton maitre & ton appui,

LUCINDE.

Pourquoi vous tourmenter? d'où vient cette épouvante?

MOROSE.

Comment donc, ventrebleu, pourquoi je me tourmente?

LUCINDE.

Mais oui, la peur vous trouble & vous allarme en vain;
Les ouvriers ne sont mandés que pour demain.

MOROSE.

Pour demain! mais vraiment je vous en dois de reste;
Et cette surséance est tout à fait modeste.

CLARICE.

Franchement ce logis a l'air d'un vrai cachot,
Et semble fait du temps du feu roi Guillemot:
En le faisant tourner un peu plus à la mode,
Il en sera plus beau cent fois & plus commode.

LUCINDE.

Elle a raison.

MOROSE.

Et moi, pour couper cours à tout,
Je vous apprends qu'enfin ma constance est à bout;
Et que pour réprimer son arrogance insigne
Et me faire raison de sa cohorte indigne,
Je m'en vais envoyer sur le champ & sans bruit
Chercher le commissaire & tout ce qui s'ensuit.

LEANDRE.

Et par qui ? Vous voyez que tout eſt en déroute ;
Vos valets ſont là-bas ivres à ne voir goute ;
Et d'ailleurs aucun d'eux ne riſqueroit jamais
De déplaire à madame en ſervant vos ſouhaits ;
Tout tremble devant elle.

MOROSE.

Eh bien, j'irai moi-même.

LEANDRE.

Ce ſeroit bien le mieux. Mais un malheur extrême
S'oppoſe à ce deſſein ſi prudemment formé.

MOROSE.

Quoi donc ?

LEANDRE.

Dans ce logis vous êtes enfermé.

MOROSE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LEANDRE.

Au portier madame a fait défenſe
De vous laiſſer ſortir contre ſon ordonnance.

MOROSE.

Comment ? dans ma demeure on me tient en priſon ?

LEANDRE.

Vous l'avez dit.

MOROSE.

Chez moi ! dans ma propre maiſon !

EUTRAPEL.

Pauvres maris ! voilà comme on vous accommode.

MOROSE.

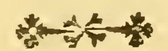
Ah ! c'eſt pouſſer l'audace au dernier période.
A cette vue, ô ciel ! peut-on ſe poſſéder ?
En des lieux où moi ſeul ai droit de commander,
M'arrêter, m'enchaîner ſans forme de juſtice
Comme les criminels qu'on deſtine au ſupplice ?

EUTRAPEL.

En tout cas, ce qui doit adoucir votre ſort,
C'eſt que dans tout ceci vous n'avez point de tort.
La raiſon eſt pour vous, c'eſt un grand avantage.

MOROSE.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir : laiſſons agir ma rage,
Et, la flamme à la main dans ce ſéjour d'horreur,
Dreſſons un monument à ma juſte fureur.
Que le même bucher dans ſes feux m'engloutiſſe
Avec les ſcélérats auteurs de mon ſupplice !
Rendons peine pour peine à qui me fait ſouffrir,
Et périſſons du moins vengés, s'il faut périr.
Allons : plus de douceur, plus de vaine foibleſſe.



SCENE IV.

ANDROGYNE *en habit de noce*, MOROSE, LEANDRE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE.

ANDROGYNE *d'un ton de voix extrêmement doux.*

BON jour, mon cher mari. Quelle douleur vous p
Comment vous portez-vous?

MOROSE.

O le monſtre effronté
Qui m'oſe interroger ençor ſur ma ſanté.

LUCINDE.

Ce ſont expreſſions d'amitié conjugale.

CLARICE.

Sa tendreſſe pour vous n'eut jamais ſon égale.

ANDROGYNE.

Qu'avez-vous donc, mon fils! vous voilà tout ch
Quelque choſe, à coup ſûr, vous aura dérangé.

MOROSE.

Ciel! peut-on ſe maſquer avec plus d'impudence

ANDROGYNE.

Cela ne sera rien : courage, patience.

MOROSE.

Diroit-on qu'elle y touche avec cet air si doux ?

ANDROGYNE.

Et bien, mon cher ami, comment vous trouvez-vous ?

MOROSE.

J'ai peine à retenir la fureur qui m'inspire.

CLARICE.

Mais vous avez grand tort de trouver à redire
Qu'une tendre moitié par des soins empressés
Vous console en l'état que vous nous paroissez.

ANDROGYNE.

Mon cher petit mari, tout le monde publie
Que vous êtes atteint d'un transport de folie.

MOROSE.

Scélérate ! oses-tu me tenir ce discours ?

ANDROGYNE.

Mesdames & messieurs, de grace, à mon secours ;
Son accès le va prendre. Empêchez qu'il ne sorte,
Vous voyez à quel point sa fureur le transporte.
Que vais-je devenir ? Malheureuse ! par où
Ai-je pu mériter d'avoir un mari fou ?

MOROSE.

Implacable démon, je ne sçais qui m'arrête....

ANDROGYNE.

Voyez comme les yeux lui roulent dans la tête.
Quels gestes menaçans! quels regards assassins!
Eh vîte, qu'on appelle ici les médecins:
Si cela continue, il faudra qu'on le lie.

LUCINDE.

Ce mal, comme je croi, vient de mélancolie;
Il faudroit le saigner.

CLARICE.

Sans doute. C'est par-là
Qu'on commence toujours à traiter ces maux-là.

MOROSE.

Mes amis, à ce point souffrez-vous qu'on m'affronte?

EUTRAPEL.

Je ne sçais où j'en suis.

LEANDRE.

La douleur me surmonte.

ANDROGYNE.

Là, mon fils, doucement: Allons, mon cher époux,
Tâchez de vous calmer.

CLARICE.

Oui, tranquillisez-vous.
Avec un peu de calme à tout on remédie.

LUCINDE.

Ma mere eut autrefois la même maladie;
Elle étoit hypocondre à peu près comme vous,
Et ſon trouble d'eſprit, à ce qu'ils diſoient tous,
Venoit d'une inſomnie ardente, invétérée:
Hé bien; dans moins d'une heure elle en fut délivrée,
En liſant ſeulement quelques vers d'Opéra.

ANDROGYNE.

Ha, je vous en lirai tant qu'il en paroîtra
Le ſommeil pour vos maux eſt un ſûr apozême.

MOROSE.

Mes maux ſeroient guéris ſi tu dormois de même,
Carogne! & ſi du moins le ſommeil de la nuit
De ta maudite voix faiſoit ceſſer le bruit.

CLARICE.

Ah ma foi, ſi le bruit eſt ce qui vous chagrine,
Vous n'y gagnerez rien; ma charmante couſine
Ne dort pas d'un ſommeil propre à vous conſoler.

MOROSE.

Comment donc?

CLARICE.

Elle ronfle à faire tout trembler.

LEANDRE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin la froide raillerie,
Meſdames, finiſſons; & ſongez, je vous prie,

Que l'âge de mon oncle & sa condition
Devroient vous inspirer plus de discrétion,
Et que venir chez lui pour le braver en face......

ANDROGYNE.

Ouais, mon petit monsieur ! D'où vous vient cette audac
Vous le prenez bien haut, à ce qu'il me paroît.

LEANDRE.

La justice.....

ANDROGYNE.

En quel lieu sommes-nous, s'il vous plaît?

LEANDRE.

Mon devoir....

ANDROGYNE.

Hai ! plaît-il ? vous raisonnez, je pense?

LEANDRE.

Je crois que mon oncle....

ANDROGYNE.

Encore ? en ma présence ?

LEANDRE.

Madame....

ANDROGYNE.

Mais voyez ce petit fréluquet!
Ah ! nous rabaisserons bientôt votre caquet.

Laissez-moi faire. Allons ; on vous attend, mesdames.
Mon mari, vous voyez la meilleure des femmes :
Un cœur humble, soumis, affable, circonspect ;
J'ai pour vous un amour, une estime, un respect
Qui ne peut s'exprimer. Mais si dans la minutte
Ce petit insolent, à qui je suis en butte,
N'est chassé de chez vous, je vous en avertis,
Je mettrai de ma main le feu dans le logis.
Voyez, si d'un malheur vous voulez être cause.
Je vous laisse y penser.

SCENE V.

MOROSE, EUTRAPEL, LÉANDRE.

HE bien, pauvre Morose,
Te voilà satisfait. Courage, mon garçon.
Il ne te reste plus après cette leçon,
Qu'à chercher au plus vîte un licou pour te pendre.
Ah, ciel !

LEANDRE.

Vous avez vu, pour vouloir vous défendre,
De quel air méprisant elle m'a rembarré.

MOROSE.

Oui, j'ai vu ton bon cœur, & je t'en sçai bon gré.

LEANDRE.

Pour vous j'ai ſans regret avalé cet abſynthe.

MOROSE.

Mais comment, mes amis, ſortir du labyrinthe
Où me tient enfermé cet hymen imprudent ?

EUTRAPEL.

Je ne ſçais.

LEANDRE.

Je m'y perds.

EUTRAPEL.

Il faudroit cependant
Aviſer aux moyens qu'on peut mettre en pratique
Pour appaiſer un peu ce tyran domeſtique.

LEANDRE.

Attendez. Faiſons-lui parler par le barbier.

EUTRAPEL.

Oui dà. C'eſt un moyen qu'on pourroit eſſayer.

MOROSE.

Qui ? ce gueux ? ce fripon ? quelle erreur vous transporte
C'eſt un fourbe, un infame, un ſcélérat....

EUTRAPEL.

N'importe.
Il pourroit adoucir ſes inclinations.
Les coquins font auſſi de bonnes actions.
Il a grand aſcendant, dit-on, ſur la drôleſſe.

LEANDRE.

Je n'en ſuis point ſurpris. Elle étoit ſa maîtreſſe.

MOROSE.

Elle étoit ſa maîtreſſe ! Ah, je m'en doutois bien.
Quel opprobre ! Pour Dieu, laiſſons-là ce vaurien !

EUTRAPEL.

Si vos raiſons pouvoient avoir aſſez de force
Pour vous faire obtenir la faveur d'un divorce,
Cela trancheroit tout.

MOROSE.

Eh oui, voilà le cas.

EUTRAPEL.

Il faudroit là-deſſus voir quelques avocats.
N'en connoiſſez-vous point ?

MOROSE.

Non. Pour leur braillerie
Je n'ai point une oreille aſſez bien aguerrie.

EUTRAPEL.

Mais il faudra pourtant conſulter avec eux.

MOROSE.

A cela près, tâchez d'en trouver un ou deux.

LEANDRE.

Je connois un docteur des premiers de ſa liſte,
Qu'on regarde au palais comme un grand canoniſte;

EUTRAPEL.

Fort bien. Moi, j'en connois un autre très-ſubtil
Et très-intelligent en fait de droit civil.

MOROSE.

Voilà ce qu'il nous faut. Amenez-les de grace :
Et recommandez-leur de parler à voix baſſe,
Non de ce ton fâcheux dont l'éclat pétulant
Fait de tant d'orateurs le plus rare talent.

EUTRAPEL.

Suffit. Repoſez-vous dans la chambre prochaine;
Nous allons les chercher.

MOROSE.

Le bon Dieu vous ramene.
Adieu.



SCENE VI.

EUTRAPEL, LEANDRE.

EUTRAPEL.

Vit-on jamais un fou mieux châtié?
Ma foi, son embarras me fait presque pitié.
As-tu sçu te pourvoir de robes nécessaires
Pour pouvoir habiller nos docteurs honoraires?

LEANDRE.

Robes, bonnets quarrés, rabats, tout est céans.

EUTRAPEL.

Et notre capitaine?

LEANDRE.

Il danse là-dedans.
Je m'en vais le chercher.

EUTRAPEL.

Et le barbier?

LEANDRE.

Le drôle
A fait quelque façon pour accepter son rôle;
Mais mon oncle déjà l'ayant mis hors d'emploi,
De peur de se brouiller encore avecque moi;

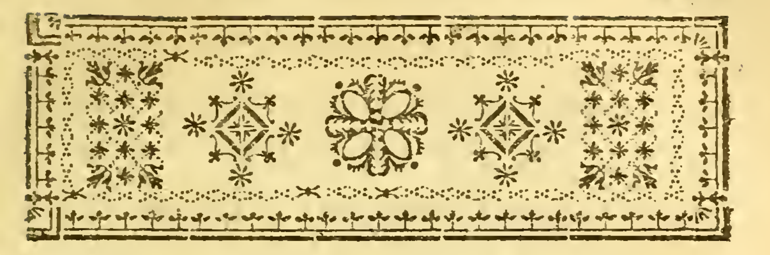
Il a pris à la fin le parti le plus ſage,
Et répéte chez moi déjà ſon perſonnage.

EUTRAPEL.

Allons donc leur donner leur derniere façon,
Et leur faire par cœur apprendre leur leçon.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUTRAPEL, *le chevalier* d'ORGOLIOUS, *le chevalier* de BAVARDAS.

EUTRAPEL.

LAISSEZ-LA, chevaliers, vos danses éternelles ;
Je vous demande un peu de quartier pour nos belles.
Vous leur avez donné tout lieu de s'exercer,
Et je n'ai jamais vu tant, ni si bien danser.

ORGOLIOUS.

Ce galant exercice à moi fait tous mes charmes.

BAVARDAS.

C'est celui qui le plus m'enchante après les armes.

EUTRAPEL.

Ah, ah, ce ne sont-là que vos moindres talents.
Et vous êtes encor plus dangereux galants.

ORGOLIOUS.

Bon pour le chevalier. C'eſt la terreur des dames.

BAVARDAS.

Je te céde, couſis ; je ſuis guedé des femmes.

EUTRAPEL.

Si le Baron ſçavoit qu'avec de tels amis
La ſienne eût occupé huit jours même logis,
Ce ſeroit bien encor d'autres ſujets d'alarmes,
Et nous entendrions ici de beaux vacarmes.

ORGOLIOUS.

Je le crois bien, mon cher : on en feroit à moins.

EUTRAPEL.

Vous avez auprès d'elle employé quelques ſoins?
C'eſt le bruit de la ville.

ORGOLIOUS.

Aſſez peu. La mignonne
N'eſt, entre nous ſoit dit, tigreſſe ni lionne.

EUTRAPEL.

Tu n'en as pas été maltraité, que je croi.

ORGOLIOUS.

Hé donc? mais le couſis t'en dira plus que moi;
Il étoit le premier poſſeſſeur de ſes graces.

BAVARDAS.

Moi, couſis? Je ne ſçais que marcher ſur tes traces.

ORGOLIOUS.

C'eſt aſſez, chevalier, il faut être diſcret;
Et nous avons promis de garder le ſecret.

EUTRAPEL.

Je ſuis ravi de voir cette preuve authentique
De la diſcrétion dont votre cœur ſe pique.
Mais j'ai trois mots à dire à ces deux conſultans;
Et le bal après vous a langui trop long-temps.
Sans adieu.

SCENE II.

CALANDRIN & CIGALE *en robe & en bonnet*, EUTRAPEL.

EUTRAPEL *à part les deux premiers vers.*

NOs Gaſcons ſe ſont bridés d'eux-mêmes,
Et leur fanfaronade entre dans mon ſyſtême.
Çà, meſſieurs les docteurs, fabriqués de ma main,
Soutenons bien ici l'honneur du droit Romain.
Vous êtes deux ſçavans de la premiere claſſe,
Et tous deux gradués aujourd'hui par ma grace,
Vous en Juriſprudence, & vous en droit Canon.
C'eſt pourquoi rendez-vous dignes d'un ſi grand nom,
En répétant par cœur ce qu'on vous a fait lire,
Et les doctes leçons dont j'ai ſçu vous inſtruire.

CALANDRIN.

Pour moi je sçais mon rôle & ne suis pas un sot.

CIGALE.

Je sçais aussi le mien, sans qu'il y manque un mot.

EUTRAPEL.

Sous ce déguisement nul ne peut vous connoître ;
Et le pauvre Baron.... mais je le vois paroître.

SCENE III.

MOROSE, EUTRAPEL, CALANDRIN, CIGALE.

MOROSE.

Sont-ce là les sçavans dont vous m'avez parlé ?

EUTRAPEL.

Oui, complimentez-les.

MOROSE.

Bon ! c'est bien enfilé.
Des complimens ! morbleu venons au fait, de grace,
Mon temps m'est cher.

EUTRAPEL.

Eh bien, prenons donc notre place.

Une table ici *. Bon. Deux chaiſes aux deux bouts
Pour meſſieurs les docteurs, & deux ici pour nous.
Fort bien. Retirez-vous pour ne nous point diſtraire.
Bon. Voilà tout parti. Venons à notre affaire.
Meſſieurs, vous connoiſſez le cas dont il s'agit;
Et je vous ai de tout inſtruits par mon récit.
Il s'agit maintenant de mettre en évidence
Par le droit Canonique & la Juriſprudence,
Tous les expédiens qu'en de ſemblables cas
La loi peut alléguer pour ſortir d'embarras.
Parlez donc, & voyons d'éclaircir notre doute.

CIGALE.

Allons, monſieur.

CALANDRIN.

Allons, monſieur.

CIGALE.

Je vous écoute.

CALANDRIN.

Après vous, s'il vous plaît.

CIGALE.

Vous êtes mon doyen.
Vous devez commencer.

CALANDRIN.

Je m'en garderai bien,

---

* *Aux valets.*

CIGALE.

Mais, monſieur, c'eſt à vous.

CALANDRIN.

Monſieur, c'eſt à vous même.

CIGALE.

Oh, monſieur!

CALANDRIN.

Oh, monſieur!

MOROSE.

Ah! quelle peine extrême.
De quels complimenteurs m'a-t-on affublé là?
Hé, meſſieurs, commencez; & laiſſons tout cela.

CALANDRIN & CIGALE *enſemble.*

Pour traiter doctement cetté thèſe profonde....

MOROSE.

Quoi! tous deux à la fois? Que le ciel vous confonde.
Eh, ventrebleu, meſſieurs, parlez ſéparément.

EUTRAPEL.

Vous les interrompez. Ecoutons poſément.
Commencez, s'il vous plaît, monſieur le canoniſte.

CIGALE.

J'obéis. Pour traiter l'affaire en bon Juriſte,
Je vous dirai, *primo*, que ſuivant Calepin,
Divorce, en bon François, veut dire en bon Latin;
Divortium.

MOROSE.

Bon Dieu ! quelle pédanterie !
Eh ! point d'excurſion ſur les mots, je vous prie.

CALANDRIN.

Vous êtes bien bavard. Laiſſez-nous donc parler.
Quoi ? toujours interrompre, & toujours babiller ?
Eſt-ce de la façon qu'on traite la ſcience ?

EUTRAPEL.

Baron, vous avez tort ?

MOROSE.

Hé bien donc, patience.

CIGALE.

L'hymen, en droit canon, comme en droit coutumier
Conſiſte en trois liens principaux : le premier
Eſt le contrat ſigné, qui joint, oblige & lie,
Quant aux effets civils, l'une & l'autre partie.

CALANDRIN.

Indiſſolublement, & ſans retour aucun.

CIGALE.

Mais ce premier lien n'eſt que de droit commun.

CALANDRIN.

Dites de droit civil, c'eſt le mot ſpécifique.

CIGALE.

Le ſecond proprement eſt de droit canonique.

C'eſt le contrat verbal, qu'on nomme en droit canon
Promeſſe : & nos docteurs comprennent ſous ce nom
Tant celle qui ſe fait dans la forme authentique,
Que celle qui ſe donne en préſence laïque,
Et que nous appellons, parole de préſent.
Or, ce ſecond moyen forme un nœud ſuffiſant,
Nœud ſacré, nœud divin.

CALANDRIN.

Dites, nœud ridicule ;
Et qu'en termes précis notre ordonnance annulle.

CIGALE.

L'ordonnance l'annulle au for extérieur,
Concedo ; mais non pas au for intérieur.

CALANDRIN.

Et moi je vous ſoutiens que la ſimple parole
Eſt un lien caduque, inſuffiſant, frivole.

EUTRAPEL *au Baron.*

Qu'en dites-vous ?

MOROSE.

Ma foi, je comprens à demi.

EUTRAPEL *à Calandrin.*

Allons ferme, docteur, tenez bon, mon ami.

CIGALE.

Je conviens avec vous que la ſimple promeſſe
Ne fait pas un hymen parfait dans notre eſpece;

Mais le contrat verbal, joint au contrat civil,
Forme un double lien, dont l'art le plus subtil
Ne sçauroit, selon moi, dissoudre l'alliance;
L'un obligeant les biens, l'autre la conscience.

CALANDRIN.

Oh! de cette façon j'en demeure d'accord;
Nous voilà réunis.

MOROSE.

Et moi, me voilà mort.

CIGALE.

Le troisiéme lien est la cérémonie,
Par qui des deux premiers la force est réunie,
Et qui . . . .

EUTRAPEL.

Passons, passons ce troisiéme lien,
Il n'a pas encore eu son effet.

CIGALE.

Ah, fort bien.
Donc sur les deux premiers formant notre consulte,

CALANDRIN.

Ou plutôt sur le nœud qui de tous deux résulte....

CIGALE.

Nous déduirons les points qu'on y doit observer.

CALANDRIN.

Et les empêchemens qui peuvent s'y trouver.

MOROSE.

Ah ! nous y voilà donc ; parbleu, je m'en étonne.

CIGALE.

Premier empêchement. Erreur de la personne,
Lorsque celle avec qui vous vous associez
Ne se rencontre pas celle que vous pensiez.

CALANDRIN.

Nullité radicale, & visiblement forte.

MOROSE.

Eh ! ce n'est point le cas. Le diable vous emporte.
Finissons, & cherchez quelque autre nullité.

CIGALE.

Second empêchement. Erreur de qualité,
Quand celle qu'on a cru sage, honnête & bien née,
Se trouve impertinente, indiscrette, effrénée.

MOROSE *d'un ton joyeux.*

Quoi ! le mal seroit-il par-là déraciné ?

CIGALE.

Oui ; lorsque le contrat n'est pas encor signé.

MOROSE.

Ah ! me voilà déchu d'une belle espérance.

CIGALE.

Troisiéme empêchement. Le défaut de dispense;
Si, sans en avertir, vous avez pronubé
Avec votre parente au dégré prohibé.

MOROSE.

Eh, ce n'est point le fait. Je suis hors de moi-même:
Rien ne se trouve ici pour moi.

CIGALE.

Le quatriéme
Git dans l'obreption & la subreption ;
Si vous avez souffert force & compulsion.

MOROSE.

Hélas, non ! mon malheur n'est que trop volontaire;
C'est ce maudit barbier qui seul m'a tout fait faire.
Au nom de Dieu, messieurs, cherchons quelque autre cas.

CIGALE.

Cinquiéme empêchement. *Cultûs disparitas* ;
Si vous avez choisi, par un desir profane,
Une épouse Idolâtre ou bien Mahométane.

MOROSE.

Eh non, double chien, non, & quarante fois non,
Maugrebleu des sçavans! au solide. Ou sinon,
Va-t'en sans m'étourdir d'un plus long verbiage.

CIGALE.

Le sixiéme & dernier, est le défaut de l'âge;
Lorsqu'en minorité s'est passé le contrat.
Etes-vous mineur ?

MOROSE.

Moi! La peste soit du fat.
Voilà donc tout le fin de votre plaidoirie?
Serviteur. Dénichez de chez moi, je vous prie.

EUTRAPEL.

Attendez. Ces messieurs ne vous ont pas tout dit.
Ils vous ont amplement & doctement déduit
Tous les empêchemens du côté de la femme,
Et sur ce point ils sont à couvert de tout blâme;
Mais, par discrétion & par respect pour vous,
Ils n'ont point touché ceux qui viennent de l'époux,
Et c'est ce qu'à présent nous avons à déduire.
Remettez-vous, messieurs. N'ai-je pas ouï dire
Que malgré tout serment, & malgré tout contrat,
Si l'époux par hazard se trouve hors d'état,
Soit par infirmité, soit par foiblesse d'âge,
D'accomplir les devoirs prescrits en mariage,
Alors . . . .

CIGALE.

Je vous entends: *Si fortè nequibis.*

CALANDRIN.

Nous avons sur cela la loi *de frigidis.*

CIGALE.

Si monsieur en faisoit en forme juridique
Sa déclaration solemnelle & publique,
Ce seroit en ce cas un grave empêchement,

CALANDRIN.

Empêchement formel, abſolu, dirimant.

EUTRAPEL.

Cela vous convient-il ?

MOROSE.

Non, parbleu, je vous jure;
Le mal feroit encor moins fâcheux que la cure.

SCENE IV.

ANDROGYNE, LUCINDE, CLARICE, ORGOLIOUS, BAVARDAS, MOROSE, EUTRAPEL, CALANDRIN, CIGALE.

ANDROGYNE *pleurant & criant à pleine tête.*

JE n'y puis plus tenir. A l'aide, mes voiſins,
Au ſecours, à la force, au meurtre, aux aſſaſſins;
Juſtice ! Sauvez-moi de l'infâme artifice
D'un indigne mari. Je demande juſtice.
Meſdames & meſſieurs, j'implore votre appui.
Ne m'abandonnez pas dans ce gouffre d'ennui.
Vous voyez le ſujet de ma douleur profonde.
Jamais femme de bien, s'il en eſt dans le monde,

Se vit elle exposée à pareil attentat?
Un mari suborneur, un mari scélérat,
Qui complotte & conspire avec deux mercénaires,
Deux bélîtres titrés de noms imaginaires,
Pour rompre un mariage authentique & légal.

MOROSE.

O! surcroît de tourmens! rengrégement de mal!

BAVARDAS.

Le dégré n'est pas loin. Ces deux faquins peut-être
Le sauteroient fort bien.

ORGOLIOUS *d'un air négligé.*

Pourquoi pas la fenêtre?

LUCINDE.

Il vaut mieux les berner: c'est mon jeu favori.

CLARICE.

Non, commençons plutôt par ce chien de mari.

MOROSE.

O siécle! ô temps! ô mœurs!

EUTRAPEL.

Allons, rompez la glace.
Croyez-moi; franchissez le pas de bonne grace.
En disant un seul mot, vous voilà délivré:
La masque vous fuira comme un pestiféré.

MOROSE.

Hé bien, je me résous à tout. Que faut-il faire ?

EUTRAPEL.

Répétez après moi, c'est le nœud de l'affaire ;
Levez la main. Et vous, messieurs les avocats,
Ecrivez. Je commence.

MOROSE.

O ciel ! quel embarras !

EUTRAPEL.

Mesdames, s'il vous plaît, un moment de silence ;
Voyez-vous, ce sont-là des actes d'importance.
Orsus, à nous : Messieurs.

MOROSE.

Messieurs.

EUTRAPEL.

Et vous aussi,
Beautés pleines d'appas, qui m'écoutez ici,

MOROSE.

Qui m'écoutez ici,

EUTRAPEL.

Pardonnez la sottise
Et l'injure aujourd'hui par moi faite & commise,

MOROSE.

Faite & commise,

EUTRAPEL.

Envers tout votre ſexe & vous,

MOROSE.

Et vous,

EUTRAPEL.

En me donnant pour légitime époux;

MOROSE.

Pour légitime époux,

EUTRAPEL.

A cette demoiſelle,

MOROSE.

Demoiſelle. Eſt-ce tout?

EUTRAPEL.

Etant indigne d'elle;

Par l'inhabilité que je connois en moi,

MOROSE.

J'enrage.

EUTRAPEL.

A ſatisfaire à ce que je lui doi.

MOROSE.

A ce que je lui doi. Bon Dieu! quelle pillule!

EUTRAPEL.

Ce qu'au préſent écrit je déclare, articule,
Maintiens & garantis comme de droit. Ainſi
Fait & ſigné,

MOROSE

MOROSE.

Qui moi ? Je dois ſigner ceci.

EUTRAPEL.

Et comment donc ? ſans doute.

MOROSE *ſignant.*

Ah traîtreſſes de femmes !

Ciel !

LUCINDE.

O ! le vilain homme !

CLARICE.

O le monſtre !

BAVARDAS.

Meſdames ;

S'il vous faiſoit jamais beſoin de chaperon,
Je vous demande ici vos voix pour le Baron.

ORGOLIOUS.

Si le ſort l'eût conduit à la cour Ottomane,
Il ſeroit des premiers du ſérail, Dieu me damne.

CLARICE.

Allons, couſine, allons. Quittez ce lâche époux.

LUCINDE.

Laiſſez ce miſérable, & venez avec nous.

ANDROGYNE.

Non, puiſqu'à l'épouſer le ciel m'a deſtinée,
Je ne trahirai point la foi de l'hyménée.

J'ai promis de l'aimer jusqu'au dernier soupir ;
Tel qu'il est, avec lui je veux vivre & mourir.

LUCINDE.

O ciel, quelle vertu ?

CLARICE.

Quel excès de sagesse !

EUTRAPEL.

Qu'entens-je ? Qui l'eût cru !

MOROSE.

La maudite diablesse !

EUTRAPEL *aux avocats.*

Messieurs, ceci pourroit changer la question.
La croyez-vous fondée en sa prétention ?

CIGALE.

Oui, monsieur, le divorce en l'espèce présente
Ne sçauroit avoir lieu quand la femme est contente.

CALANDRIN.

Sans doute. *Exigitur consensus uxoris.*

MOROSE.

Ah ! qu'est ceci, grand Dieu ? Toujours de mal en pis.

EUTRAPEL.

Allons, mon cher Baron, ne perdez point courage ;
Il nous reste un moyen pour conjurer l'orage :
Et je veux jusqu'au bout vous prouver de tout point
Que je suis votre ami, comme on n'en trouve point.

Aux avocats.

Meſſieurs, déclarez-nous ce que la loi ſtatue,
Quand l'épouſe ſe trouve atteinte & convaincue
D'avoir, par un commerce indigne & criminel,
Souillé ſon chaſte époux d'un opprobre éternel.

CIGALE.

Le divorce en ce cas eſt juſte & canonique.

CALANDRIN.

Et dans le droit civil permis & juridique.

EUTRAPEL.

Suffit. * Allons, meſſieurs, il faut dire tout haut
Ce que tout bas ici vous m'avez dit tantôt.

BAVARDAS.

Comment? tu nous voudrois brouiller avec ces belles?

ORGOLIOUS.

Je ne vous confierai jamais rien.

EUTRAPEL.

Bagatelles.
Il faut ici, vous dis-je, avouer devant tous
Les commerces ſecrets d'entre madame & vous.

ANDROGYNE.

Meſſieurs, ſoyez diſcrets.

* *Aux chevaliers.*

EUTRAPEL.

Allons, point de mystere:
Ou morbleu c'est à moi que vous aurez à faire.

BAVARDAS.

Ce petit homme est verd. Qu'en dirons-nous, cousis?
Faudra-t-il s'égorger pour si peu?

ORGOLIOUS.

Cadédis,
En tout autre débat ma valeur feroit rage;
Mais contre mes amis je n'ai point de courage.

MOROSE.

Vous la connoissiez donc déjà, petit fripon?

BAVARDAS.

Si je la connoissois? Ah! je vous en répon.

MOROSE.

Et vous?

ORGOLIOUS.

Et moi de même. Est-ce coulpe si grande
Qu'à l'ardeur de mes feux un bel objet se rende?

EUTRAPEL.

Messieurs, vous l'entendez; écrivains, avocats.

ANDROGYNE *aux chevaliers.*

Ah! traîtres délateurs, parjures, scélérats.

CLARICE.

Poltrons !

LUCINDE.

Lâches !

ANDROGYNE.

Trahir ainsi la foi jurée !
Ah ! je vais me cacher, je suis désespérée.
Mon courage succombe à ce dernier malheur ;
Et je sors pour cacher ma honte & ma douleur.

SCENE VI.

MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, ORGOLIOUS, BAVARDAS, CALANDRIN, CIGALE.

MOROSE.

ALLEZ, vilaine, allez. Hors d'ici, crocodile.
Ah ! je respire enfin, & me voilà tranquile.
Que ne vous dois-je point ? embrassez-moi, mon cher.

EUTRAPEL.

Pour servir mes amis j'affronterois l'enfer.

MOROSE.

Je nage dans la joie.

EUTRAPEL.

Il faudroit, pour bien faire,
Contenter nos docteurs.

MOROSE.

Oui, voici leur salaire.
Tenez, messieurs, prenez ma bourse.

CIGALE.

Grand-merci.
Mais le point décisif nous manque encore ici.
Pour trancher sûrement toute la controverse,
Dites-nous donc, * messieurs; le prétendu commerce
A-t-il suivi l'hymen, ou l'a-t-il devancé ?

ORGOLIOUS.

Depuis le mariage il ne s'est rien passé.

CIGALE.

Ceci change la thèse. Une intrigue galante
Ne forme point en droit de cause dirimante;
Tout acte précédant l'hyménée effectif,
Est nul & n'a jamais d'effet rétroactif.
Si ce n'est qu'au contrat, par une expresse clause,
Le vénérable époux n'ait exprimé la chose.
C'est notre opinion.

---

* *Aux chevaliers.*

CALANDRIN.

C'eſt notre jugement :
Et nul de nos docteurs n'en décide autrement.

MOROSE.

O ciel ! ô terre ! ô mer ! ô fortune ennemie,
Rechûte irréparable ! & comble d'infamie !
Que vais-je devenir ? où ſera mon appui ?

SCENE VI.

LEANDRE, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, *les deux chevaliers*, CALANDRIN, CIGALE.

LEANDRE.

RASSUREZ-VOUS, mon oncle, & calmez votre ennui :
Quoiqu'on vous ôte ici tout ſujet d'eſpérance,
Si vous voulez en moi prendre quelque aſſurance,
Je vous réponds de tout. Vous n'avez qu'à vouloir.

MOROSE.

Ah, ne me parlez pas ! Je ſuis au déſeſpoir.

LEANDRE.

A votre délivrance un inſtant peut ſuffire.
Ecoutez ſeulement.

MOROSE.

Et que peux-tu me dire ?
Hélas ! mon cher neveu, mon ſort eſt éclairci.

LEANDRE.

Mais ſi dans ce moment, & ſans ſortir d'ici,
Je puis rompre & briſer le lien qui vous bleſſe,
De façon que jamais nul n'ait la hardieſſe
D'y ſonger ſeulement, que ferez-vous pour moi ?

MOROSE.

Ah, tu n'as qu'à parler. Tous mes biens ſont à toi.
Je t'abandonne tout ; & je ne me ſoucie
Que du peu qu'il me faut pour achever ma vie.

LEANDRE.

Non, non ; un tel effort n'eſt pas ce que j'attens.
Vivez heureux, mon oncle, & vivez très-long-tems
Conſentez ſeulement qu'au gré de notre envie
A l'aimable Lucinde un tendre hymen me lie ;
Et qu'en faveur d'un nœud ſi charmant & ſi doux,
Je puiſſe de vos biens n'hériter qu'après vous.
En voici le contrat. Signez-le ; & je vous jure
Qu'immédiatement après la ſignature,
Je vais vous rendre libre & quitte de tous ſoins.

MOROSE.

Meſſieurs, de ce ſerment vous êtes tous témoins.

LEANDRE.

Si j'y manque, je veux paſſer pour un infame.

MOROSE

MOROSE.

Donnes. Es-tu ſatisfait ?

LEANDRE.

Très-ſatisfait. Madame,
Je dépoſe en vos mains ce contrat déſiré,
Et je vais m'acquitter de ce que j'ai juré *.

SCENE VII & derniere.

ANDROGYNE *dans ſes habits d'homme*, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, LEANDRE, *les deux chevaliers*, CALANDRIN, CIGALE.

LEANDRE.

APPROCHEZ, jeune épouſe, objet de tant d'allarmes,
Venez faire briller vos véritables charmes;
Mon oncle, vous voyez avec tous ſes appas
L'Hélene dont l'hymen vous fit le Ménélas.

MOROSE.

Comment ! C'eſt un garçon !

* *On ôte la table.*

ANDROGYNE.

Fort à votre ſervice

Et tout prêt d'épouſer ſa couſine Clarice.

CIGALE.

Error in perſonâ. Le doute eſt décidé.

CALANDRIN.

Paritas in ſexu. Par-là tout eſt vuidé.

MOROSE *à ſon neveu.*

Ah ! tu me fourbois donc, bon pendart?

LEANDRE.

Au contraire.

Vous voyez que c'eſt moi qui vous tire d'affaire.

LUCINDE.

Quoi ! monſieur d'Orgolious, cet objet de vos vœux,
Qui n'a pu réſiſter à l'ardeur de vos feux,
A pris d'un grand garçon la forme & l'exiſtence ?

ORGOLIOUS.

Je n'étois pas au fait de cette circonſtance.

CLARICE.

Monſieur de Bavardas ſur cet événement
Voudra bien recevoir auſſi mon compliment.

BAVARDAS.

Oh, ſandis ! ſi le ſort en eût fait une dame,
Elle ne m'auroit pas échappé ſur mon ame.

EUTRAPEL.

Or ça, nos chers docteurs dont les discussions
Vous ont si bien servi dans vos oppressions,
Peuvent bien maintenant se montrer en personne.

MOROSE.

Oh, oh! c'est ce maudit barbier, Dieu me pardonne.

CIGALE.

Oui, qui d'être muet prêt à devenir fou,
S'est fait docteur en droit pour parler tout son sou.

MOROSE.

Et toi, chien de brailleur que la foudre extermine?

CALANDRIN.

Tout beau l'ami, portez respect à la doctrine.

MOROSE.

Messieurs les avocats sont de fieffés fripons:
Messieurs les chevaliers d'insignes fanfarons;
Et le cher Eutrapel, Androgyne, & leurs belles,
Alliés & consors, tant mâles que femelles,
De fort mauvais railleurs, qui, tout bien supputant,
Ne valent pas cinq sols de bon argent comptant.
Pour monsieur mon neveu, leur très-digne complice,
En pensant m'attraper, il m'a rendu service.
Dieu vous bénisse tous. Me voilà désormais
Du lien conjugal dégouté pour jamais.
Je vais dans mon château, loin du bruit de la ville,
A ma tête ébranlée assurer un asyle,

A l'abri des clochers, halles & cabarets,
Taillandiers, forgerons, fiacres, crieurs d'arrêts,
Musique, violons, trompettes & bombardes,
Et sans peur d'y trouver ni bavards ni bavardes,
Que ceux que je pourrai réduire à la raison,
Et, quand il me plaira, chasser de la maison.

ANDROGYNE *aux spectateurs.*

Messieurs; notre Hypocondre a rempli son office;
Mais quoique le grand bruit soit son dernier supplice,
Si vous applaudissez, je suis sûr qu'en ce cas
Le bruit que vous ferez ne lui déplaira pas.

FIN.



LA DUPE

DE

SOI-MÊME,

OU

LE DEFIANT CONFONDU,

PETITE COMÉDIE.

LES PERSONNAGES.

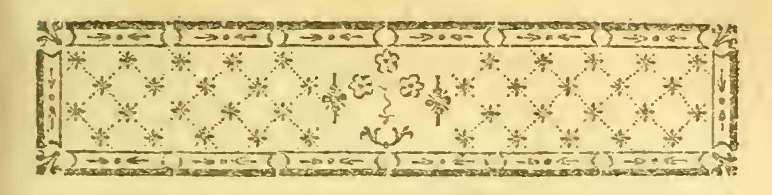
ISABELLE, jeune veuve.

ALCIPPE, } amans d'ISABELLE.
DAMIS, }

ERASTE, homme de cour, oncle de DAMIS.

MORILLE, valet d'ALCIPPE.

La Scène est à Paris.



LA DUPE DE SOI-MÊME, OU LE DEFIANT CONFONDU,

PETITE COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ALCIPPE, DAMIS, MORILLE.

ALCIPPE.

OUI, Damis, je le sçais, vous aimez Isabelle;
Mais j'ai de mon côté la même ardeur pour elle;

Et si votre oncle Eraste à vous servir ardent,
Peut faire à vos desirs prendre quelque ascendant,
Je me flatte, à mon tour, non sans quelque apparence
Que les miens ne sont pas dénués d'espérance,
Et que le régiment dont je me tiens certain,
Peut me mettre en état d'aspirer à sa main.

DAMIS.

Je ne m'en cache point, un si doux hyménée
Pourroit rendre ma vie à jamais fortunée;
Mais ce ne fut jamais, au moins jusqu'aujourd'hui,
Mon vice de courir sur le marché d'autrui;
Ainsi, loin que mon oncle ait nul dessein dans l'ame
De vous ravir pour moi l'objet de votre flame,
Si c'est votre dessein d'en devenir l'époux,
Lui-même il en fera la demande pour vous.

ALCIPPE.

La demande pour moi? vraiment je suis sensible
A cette bienveillance autant qu'il est possible,
Et sur un tel crédit dès que je puis compter,
Du succès de mes vœux je ne sçaurois douter.
Adieu, mon cher Damis, j'apperçois Isabelle,
Et l'amour me condamne à vous quitter pour elle.



SCENE II.

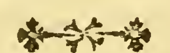
ISABELLE, ALCIPPE, MORILLE.

ALCIPPE.

MADAME, ou je me trompe, ou mes félicités
Dépendront déformais de vos feules bontés.
Damis qui fort d'ici vient de me faire entendre
Qu'au don de votre main il cefle de prétendre,
Et que même fon oncle eft prêt, fi je l'en croi,
D'en faire à vos beautés la demande pour moi.

ISABELLE.

De ces formalités mon amour vous difpenfe,
Et vous fçavez déjà ma réponfe d'avance :
Epargnez-vous des pas déformais fuperflus :
Un bienfait accordé ne fe demande plus ;
Quand les cœurs font unis d'un lien bien fincere,
Ce cérémonial n'eft plus fort néceflaire.
Je fuis libre, & l'hymen que vous promet ma foi
Ne dépend que de vous, puifqu'il dépend de moi.
A vous mettre en repos cet aveu doit fuffire ;
Tout eft dit, à ce mot vous devez vous réduire,



SCENE III.

ALCIPPE, MORILLE.

MORILLE.

APRES ce doux propos, je crois, ſans balancer,
Qu'à vos nôces je puis m'apprêter à danſer.
Vous voilà maintenant ſûr de votre conquête.

ALCIPPE.

Hom, cet hymen, crois-moi, n'eſt pas choſe encor pr

MORILLE.

Comment ?

ALCIPPE.

Je n'ai que trop compris le ſens caché
Du mot qu'en nous quittant elle m'a décoché :
A vous tranquiliſer mon aveu doit ſuffire,
Réduiſez-vous-en là, tout eſt dit ; c'eſt-à-dire,
Dormez tout à votre aiſe, & ſans émotion,
Laiſſez-moi de Damis flatter la paſſion.
Quoi ? ne voyois-tu pas, en l'écoutant lui-même,
Avec quelle contrainte & quel effort extrême,
Pour me donner le change, il feignoit de vouloir
Sacrifier pour moi ſa flamme & ſon eſpoir,

Jusques à m'assurer, pour comble d'artifice,
Qu'Eraste ne songeoit qu'à m'y rendre service ?
Dans ces détours forcés qui pourroit ne voir pas
Une amorce cachée, un captieux appas,
Pour me dépayser sur leur intelligence,
Endormir mes soupçons & tromper ma vengeance ?

MORILLE.

Parbleu vous voyez-là des choses, entre-nous,
Que nul homme vivant ne verroit comme vous:
Il faut que vous ayez une terrible vue:
Mais encor que la mienne ait fort peu d'étendue,
S'il me falloit troquer pour cent mille ducats
Vos yeux contre les miens, je ne le voudrois pas.
Quelle tête jamais fut en rats si féconde ?
Tout homme a, comme on dit, sa chimère en ce monde;
Mais un fou de bon sens cherche à s'en amuser,
Et ne s'en forge point pour se martyriser.
Ce subtil tour d'esprit & cette défiance,
Qui jette tant de trouble en votre conscience,
N'est propre tout au plus, c'est moi qui vous le dis,
Qu'à révolter Eraste, Isabelle & Damis;
Et vous allez changer par vos soupçons coupables,
En ennemis mortels des amis véritables.

ALCIPPE.

Pauvre diable! ma foi, ton imbécilité
De mes enseignemens n'a guère profité.

Tu crois donc, maître fou, que dans l'âge où nous
Le menſonge eſt exclus du langage des hommes ?
Apprens à les connoître, & ſçache qu'ils ſont tous
Fourbes, menteurs, ingrats, envieux & jaloux ;
Que le ſeul intérêt les guide & les gouverne.
Avec de beaux ſemblans leur malignité berne
Quiconque n'a pour eux que des yeux indulgens :
On ne ſe trompe point à les croire méchans.
Moi qui les connois tels, & qui ne ſuis point dupe
C'eſt à ſonder leurs cœurs que mon eſprit s'occupe
Et je te l'avouerai, plus je les vois pour moi
Outrer la confiance & l'air de bonne-foi,
Plus j'examine à fond leurs ardeurs empreſſées,
Et plus je crains en eux les arriere-penſées.
C'eſt la pierre de touche, à te parler ſans fard,
Qui de tous ces gens-ci me fait pénétrer l'art.
Rien n'eſt moins naturel que ces belles avances
Qu'Iſabelle & Damis font à mes eſpérances :
Je ne puis m'y fier. En un mot, je crains tout ;
Et pour te découvrir mon foible juſqu'au bout,
Duſſai-je t'offenſer par mon peu d'artifice,
Tes aſſiduités à me rendre ſervice
Sont ce que bien ſouvent j'ai peine à démêler ;
Et quand je vois pour moi ton zèle redoubler,
J'y ſoupçonne toujours quelque anguille ſous roche,
Et que quelque intérêt que tu gardes en poche,
Un jour contre les miens ne ſoit prêt d'éclater,
Dès que l'occaſion viendra s'en préſenter.

MORILLE.

Tout beau, treve d'injure & de satyre outrée,
Respectez, s'il vous plaît, la morale en livrée.
Depuis vingt ans je sers, & mes maîtres toujours
M'ont trouvé véridique en faits comme en discours :
Je leur ai dit souvent, pour combattre leurs songes,
Des vérités en face, & jamais de mensonges.
Mentir est le métier d'un lâche, d'un cœur noir :
Morille est honnête-homme, & n'est point fait pour voir
Sa prud'hommie ainsi par vous contaminée.
Moi, traître? moi, menteur? ma vertu soupçonnée
Ne sçauroit digérer un si honteux soufflet ;
Donnez-moi mon congé. Je ne suis qu'un valet,
Je le sçais, mais je sers par honneur, & tout maître
Qui manque à m'estimer est indigne de l'être.
Adieu, vous n'avez pas respecté ma vertu,
Vous la respecterez quand vous m'aurez perdu.

ALCIPPE.

La peste soit du fat, qui veut qu'on le respecte !
Demeure : ta vertu me seroit moins suspecte
Si tu ne te donnois que pour ce que tu vaux.
Je suis bon ; je veux bien supporter tes défauts :
Reste : mais avec moi quitte le ton d'apôtre ;
Nous nous connoissons trop, pour nous tromper l'un l'autre
Je te donne congé de te railler de moi,
Accorde-moi celui de te moquer de toi.

MORILLE.

A ces conditions je consens de me rendre,
Et veux bien me forcer encore à vous reprendre.

ALCIPPE.

Je crains qu'en son cerveau notre homme n'ait song
Que je lui dois encore être bien obligé.
Je veux par un billet que je lui vais écrire,
Lui donner à mon tour carte blanche, & lui dire
Qu'il peut pousser sa pointe & s'assurer d'un cœur
Dont je serois fâché qu'il ne fût pas vainqueur :
Nous verrons qui des trois soutient mieux la coupell
D'Eraste, de Damis & de leur Isabelle ;
S'ils m'ont voulu tromper, je vais par ce détour
Au même trébuchet les surprendre à mon tour.
Voici tout justement une écritoire prête:
Ecrivons *.

MORILLE.

Par ma foi je ne suis qu'une bête ;
Mais je vous avouerai, pour ne déguiser rien,
Que de ce billet-là je n'augure aucun bien :
D'un mépris apparent Isabelle outragée,
Pourroit bien par Damis vouloir être vengée.
Vous leur allez donner des armes contre vous,
Dont, sans doute, vous seul essuyant tous les cou

* *Il se met à écrire sur le Bureau d'Isabelle.*

Tantôt, comme Néron, tout prêt à vous dédire,
Vous direz, je voudrois ne sçavoir point écrire.

ALCIPPE.

Holà, Monsieur le sot, cessons de babiller,
J'ai besoin d'un valet & non d'un conseiller.

MORILLE.

Poursuivez, je me tais.

ALCIPPE.

C'est bien fait; prends ma lettre;
Et cours vîte en main propre à Damis la remettre.

SCENE IV.

ALCIPPE ERASTE.

ERASTE.

ALCIPPE, écoutez-moi, je suis de vos amis;
Et je crois, comme tel, qu'il peut m'être permis
De vous ouvrir ici mon cœur sans artifice,
Et d'exiger de vous le même sacrifice.
Vous êtes près, dit-on, d'obtenir l'agrément
Et la permission d'avoir un régiment:
Vous l'obtiendrez, sans doute, & votre seul mérite
Pour vous trop hautement à la cour sollicite;
Mais au cas que chez vous pour en faire les frais,
Les secours ne soient pas peut-être assez-tôt prêts,

Pour vous mettre en état de tenir vos paroles,
J'ai mis à part pour vous quatre mille pistoles,
Dont vous pouvez, soit dit seulement entre nous,
User comme d'un bien qui n'appartient qu'à vous.

ALCIPPE.

D'un procédé si noble Eraste est seul capable,
Et je sens dans mon ame un regret véritable
De ne pouvoir payer un si rare bienfait
Que d'un remercîment stérile & sans effet.

ERASTE.

Votre cœur, cher Alcippe, est l'unique salaire
Que le mien se propose en cherchant à vous plaire.

SCENE V.

ALCIPPE *seul.*

Qu'est ceci? par où diable ai-je donc mérité
Cet excès surprenant de générosité?
Ah j'y suis, & je vois quel est son stratagême;
Au poste où je prétends il aspire lui-même;
Et cet empressement, cet offre spécieux
N'est que pour me jetter de la poussière aux yeux,
Afin qu'amadoué par ses forfanteries,
Je lui laisse à loisir dresser ses batteries,

Et

Et que plus sûrement sous ombre d'amitié,
Il me puisse couper l'herbe dessous le pié.
N'en soyons point la duppe; il faut qu'au ministère
Je développe à fond l'homme & son caractère:
Une lettre fera cet effet sûrement.
On vient: allons chez moi l'écrire en ce moment.

SCENE VI.

ISABELLE, DAMIS.

DAMIS.

OUI, madame, il est vrai, ma plus douce espérance
S'étoit sacrifiée à votre préférence;
Je n'avois consulté que mon respect pour vous,
Et vos desirs contens rendoient mon sort plus doux;
Mais quand je croyois vaincre Alcippe en grandeur d'ame,
J'en reçois ce billet qui me rend à ma flame;
Et libre désormais je puis de son aveu
Rallumer à vos pieds l'ardeur d'un si beau feu.

ISABELLE.

Vous êtes généreux, messieurs; mais je m'étonne
Qu'on veuille disposer ainsi de ma personne:
Alcippe en fait très-bien les honneurs, & ma foi
Il mériteroit fort ce qu'il attend de moi.

Soupirez, espérez : ce billet qui m'outrage,
De tout serment pour lui moi-même me dégage ;
Ma liberté renaît dans son perfide écrit,
Et ce qui fit le mal est ce qui le guérit.

DAMIS.

Je puis donc ranimer mon espérance éteinte,
Et vous offrir encor sans scrupule & sans crainte
Tout l'hommage d'un cœur dont les vœux les plus chers
Sont de vivre & mourir dans l'honneur de vos fers.
Mon oncle, du Ministre appellé pour apprendre
Un secret important qu'il veut lui faire entendre,
Me flatte que peut-être un sort propice & doux
Travaille à m'élever pour m'approcher de vous.



SCENE VII.

MORILLE, ISABELLE, DAMIS.

MORILLE.

Mon maître m'a chargé de vous donner à lire,
Madame, ce billet qu'il vient de vous écrire;
Les billets coup ſur coup ſemblent naître chez lui,
Et voici le troiſiéme enfanté d'aujourd'hui.

ISABELLE *lit.*

Vous pouvez diſpoſer de votre cœur, madame:
D'Eraſte & de Damis j'ai découvert la trame;
Ils me trompoient tous deux: je veux être éclairci
Si vous ne ſongiez pas à me tromper auſſi.
Non, non, pour te tromper, ame baſſe & perfide,
L'honneur juſqu'à préſent m'a trop ſervi de guide;
Tu verras par la fin qu'aura ta lâcheté,
Si je ſçais à propos dire la vérité.



SCENE VIII.

ERASTE, ISABELLE, DAMIS, MORILLE.

ERASTE.

MADAME, permettez que j'ose vous apprendre
Un incident qui va sans doute vous surprendre.
Vous connoissez Alcippe, & nulle ne sçait mieux
Quel il m'a vu toujours, en tout temps, en tous lieux;
Aujourd'hui même encor pour ce qu'il sollicite,
J'ai de tout mon crédit appuyé sa poursuite;
Cependant, puis-je croire, ô ciel! ce que je voi?
Voici ce qu'au Ministre il écrit contre moi.
Je suis, si l'on en croit sa propre signature,
Un fourbe, un homme double, un ingrat, un parjure:
Pour atteindre à mon but je me crois tout permis,
Et ne suis dangereux que contre mes amis.
Ces traits injurieux dont toute la cour gronde,
Ont déjà contre lui révolté tout le monde.
Sa manœuvre, en un mot, le démasque, & fait voir
Entre nos procédés un contraste si noir,
Que le ministre a cru devoir lire la lettre
Au roi, qui sur le champ me la faisant remettre,
Daigne honorer encor mon neveu que voila,
Du brevet qu'obtenoit Alcippe sans cela.

DAMIS.

Le deſtin nous amène enfin notre victime ;
Voici l'homme pour nous ſi pénétré d'eſtime.

ISABELLE.

Ses procédés pour moi n'ont pas été plus doux ;
Et je veux avec lui m'expliquer devant vous.



SCENE IX ET DERNIERE.

ALCIPPE, ISABELLE, ERASTE, DAMIS MORILLE.

ISABELLE.

SOYEZ sincère, Alcippe, une fois en la vie :
Quelle preuve aviez-vous de notre perfidie
Pour soupçonner de fourbe & de mauvaise foi
Presqu'en même moment, Damis, Eraste & moi!
Eraste, qui pour vous à l'offre de sa bourse
Avoit de son crédit joint toute la ressource ;
Damis, qui, généreux jusqu'à faire pitié,
Sacrifioit pour vous l'amour à l'amitié ;
Et moi de qui la main pour recevoir la vôtre
S'ouvroit, quand votre cœur m'en destinoit une autre
Parlez, apprenez-nous quelle haute clarté
Vous a fait soupçonner notre sincérité.

ALCIPPE.

Madame, des bontés qu'à peine on imagine,
D'un soupçon bien fondé sont toujours l'origine;
Je vois par votre aveu mon espoir secondé,
Et satisfait sans presque avoir rien demandé ;

Un rival qui, pour moi, de l'objet qui l'enflâme,
S'expose à mériter le mépris & le blâme;
Un homme de la cour, son oncle & son soutien,
Qui m'offre ses amis, son crédit & son bien;
Tout cela m'a paru si hors de vraisemblance,
Et faire à l'intérêt si grande violence,
Que j'ai cru bonnement y voir, pour me jouer,
Quelque arrière-dessein, je veux bien l'avouer.
En un mot tout objet plus beau que la nature
Ne peut être à mes yeux qu'une aimable imposture;
Un faux or, un cristal qu'on montre aux pauvres gens
Pour se donner carrière & rire à leurs dépens.

ISABELLE.

Et c'est cette admirable & subtile pensée
Où vos soupçons toujours donnent tête baissée,
Qui blessant notre honneur, nous réduit, malgré nous,
A la nécessité de nous venger de vous.
Votre ame à ses erreurs toujours se livre entière,
Et vous vous aveuglez à force de lumière.
Vos biens les plus réels à vos yeux sont des maux;
Le sûr devient douteux, & le vrai paroît faux.
Vous avez trop d'esprit: vous seriez plus habile
Si vous en aviez moins, & beaucoup plus tranquile;
Par vos raisonnemens vous perdez en un jour
Confiance, amitié, fortune, estime, amour.
Voilà le digne fruit de cet esprit sublime
Dont vous êtes toujours la premiere victime.

Adieu, corrigez-vous, si vous pouvez : pour moi,
Puisque vos lâchetés ont dégagé ma foi,
Je la donne à Damis, dont le bon sens m'assure
Une tranquillité plus solide & plus pure.

MORILLE *à Alcippe.*

Ce discours est très-net, & ma foi c'est en vain
Que vous y chercheriez quelque arriere-dessein.

FIN.



LE CAFFÉ.

LE CAFFÉ,

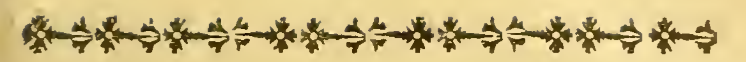
PETITE COMÉDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'Août 1695.



ACTEURS.

Mad. JEROME, *Marchande de caffé.*
LOUISON, *ſa fille.*
DORANTE, *amant de Louiſon.*
Monſieur JOBELIN, *Notaire.*
LA SOURDIERE, *ami de M. Jobelin.*
LE CHEVALIER, } *amis de Dorante.*
CORONIS, Gaſcon, } *amis de Dorante.*
L'ABBÉ, } *amis de Dorante.*
CARONDAS, *Poëte.*
LA FLECHE, *valet de Dorante.*
DEUX JOUEURS *de dames.*



PRÉFACE.

LES Comédies d'un Acte ſont auſſi anciennes que le Théâtre. Celles des Grecs ſe repréſentoient tout de ſuite; & la méthode de les partager en cinq Actes eſt une pratique ingénieuſe inconnue aux premiers Poëtes, & dont l'honneur n'eſt proprement dû qu'à leurs Scholiaſtes. Le chant des chœurs, dont les derniers ſe ſont ſervis pour marquer le repos de l'action, & qui faiſoient une des plus grandes beautés de l'ancienne Comédie, n'y fut d'abord conſervé que par reſpect pour l'origine du Poëme Dramatique, qui, comme tout le monde ſçait, n'étoit autre choſe dans ſes commencemens, qu'une ou pluſieurs chanſons ruſtiques à l'honneur de Bacchus, auxquelles on joignit avec le temps des Epiſodes, qui, en ſe perfectionnant peu à peu, y introduiſirent l'action qui y manquoit.

Nos petites Comédies ont commencé en France à peu près de la même manière. Ce n'étoit d'abord qu'une chanſon groſſière, dont quelque acteur enfariné venoit régaler le peuple après la repréſentation d'une piéce ſérieuſe. Les Gros-Guillaumes, les Jodelets, les Guillot-Gorjus y mêlerent leurs bouffonneries; & il ſe trouva des auteurs complaiſans

qui voulurent bien y mettre la main, en les liant par une eſpéce d'action exprimée le plus ſouvent en petits vers. C'eſt ce qu'on appelloit la Farce. L'impreſſion en conſerve encore quelques-unes qui, à dire le vrai, méritoient fort peu de nous être conſervées.

Moliere, que nous pouvons regarder comme le créateur de la Comédie moderne, s'aviſa le premier de faire de ces petites piéces un ſpectacle digne des honnêtes-gens; & le grand ſuccès des Comédies qu'il fit en un acte, & en trois actes, juſtifia bientôt qu'il ne manquoit à celles qu'on avoit faites avant lui, que de la nobleſſe & de la régularité, pour être d'excellentes piéces de Théâtre. Car c'eſt une pure imagination de croire, que le temps d'une Comédie doive ètre déterminé par autre choſe que par le temps de ſon action; & ſi on regarde comme une faute de donner vingt-quatre heures de durée à une action qui ſe repréſente en deux heures & demie, c'en ſeroit une bien plus grande de donner deux heures & demie de repréſentation à une action qui ne doit durer qu'une demi-heure. Il n'eſt donc pas queſtion de ſçavoir, ſi une Comédie d'un acte peut être parfaite: il ne s'agit que de diſtraire celles qui ſont parfaites, d'avec celles qui ne le ſont pas; & comme ce qui conſtitue le Poëme n'eſt autre choſe que l'inſtruction qui en eſt la fin, & le plaiſir qui en eſt le moyen, on peut dire que ceux en qui ces deux con-

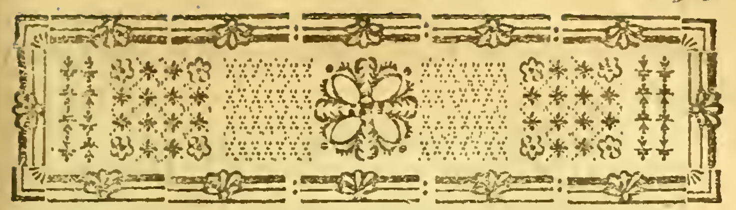
ditions se rencontrent, sont des Poëmes parfaits; & que ceux à qui l'une des deux manque, ne le sont point : car il est inutile de parler des Poëmes à qui elles manquent toutes deux, puisqu'ils ne peuvent jamais rien valoir. Or, il est certain que l'imitation vive & naturelle d'une chose qui mérite d'être imitée, ne sçauroit manquer de plaire & d'instruire; & sur ce principe je ne craindrai point de dire que de petites Comédies, comme *les Précieuses* ou *la Comtesse d'Escarbagnas*, & quelques autres qui représentent dans un tableau achevé des ridicules dignes de correction, méritent autant de louanges que les plus grandes piéces du même genre, quoiqu'il y ait peut-être plus de travail dans celles-ci que dans les premieres.

J'ai cru devoir cet éclaircissement au Public, en faveur de plusieurs piéces auxquelles quelques sçavans semblent ne refuser la justice qui leur est dûe, que parce qu'elles n'ont point leurs cinq actes bien comptés. Je n'ai point eu d'autre vue en écrivant ces réflexions; & bien loin d'en vouloir tirer quelque avantage pour moi-même, j'avouerai de bonne foi, que si j'avois été capable de les faire dans l'âge où j'ai composé la petite Comédie suivante, j'aurois choisi un sujet plus digne de l'attention du Public. Car quoiqu'elle représente assez naturellement les personnages qui hantoient les caffés de ce temps-là, il est toujours vrai qu'elle peint une chose qui ne

mérite pas d'être peinte ; & que quand même elle n'auroit d'autre défaut, on ne pourroit la ranger tout au plus que dans la seconde classe des petites piéces, puisqu'il ne suffit pas dans la Comédie de faire rire le Public, mais qu'il faut encore, si on peut, le faire rire utilement. C'est tout ce que j'ai à dire de ce petit ouvrage. J'ajouterai seulement, qu'en établissant ici des règles qui sont plus anciennes que moi, je n'ai pas prétendu ôter à toutes les piéces qui n'instruisent point, le mérite de leur agrément & de leur vivacité. Ce seroit faire un trop grand tort à quantité de bonnes Comédies anciennes & modernes. Ce que je veux dire, c'est que pour les rendre absolument parfaites, il seroit à souhaiter qu'elles fussent aussi utiles qu'agréables; & qu'en faisant rire leurs Lecteurs, elles eussent encore l'avantage de leur apprendre quelque chose qui fût digne de leur être appris.

Ergo, non satis est risu diducere rictum
Auditoris ; & est in hoc quædam quoque virtus.





LE CAFFÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une salle de Caffé meublée de plusieurs tables. Le Poëte paroît rêvant d'un côté auprès de deux joueurs de dames. L'Abbé dort dans le fond ; & de l'autre côté Coronis & la Sourdiere disputent ensemble assis, en prenant leur caffé.

LA SOURDIERE, CORONIS, CARONDAS, L'ABBÉ, DEUX JOUEURS.

LA SOURDIERE.

O Parbleu, je vous soutiens que si.

CORONIS.

Et moi, mordi, je vous soutiens que non, & je

mets cent piſtoles que nous n'aurons rien cette année en Hongrie.

LA SOURDIERE.

Vous me feriez enrager, Monſieur Coronis. Vous voulez ſçavoir cela mieux que moi, qui vois tous les jours aux Tuileries un homme qui reçoit toutes les ſemaines la Gazette de Conſtantinople.

CORONIS.

Quand ce ſeroit celle de Babylone.

LA SOURDIERE.

C'eſt être bien têtu. Et moi je vous dis que je vis hier entre ſes mains une lettre de l'aumônier d'un des principaux Bachas, qui marque expreſſément que le Grand-Viſir eſt en marche avec deux cents mille hommes, & qu'il va droit à Belgrade pour l'aſſiéger par mer & par terre.

CORONIS.

Belgrade par mer & par terre! Où avez-vous appris la Géographie, s'il vous plaît?

LA SOURDIERE.

Comment, Belgrade n'eſt pas un port de mer?

CORONIS.

Non pas, que je ſçache; ou bien, c'eſt depuis fort peu de temps.

LA SOURDIERE.

Morbleu je sçais la Carte, & j'ai voyagé. Je parie que monsieur Carondas sera de mon avis. Monsieur, hola, monsieur Carondas, réveillez-vous.

CARONDAS.

Ah morbleu, que la peste soit fait de votre babil! Est-il possible qu'on ne puisse faire ici quatre vers en repos, & que les plus belles pensées du monde y seront sans cesse immolées à la pétulante loquacité du premier importun?

CORONIS.

Quoi! vous faites des vers au caffé? Voilà un plaisant Parnasse.

CORONAS.

Je rêvois à l'Epithalame de monsieur Jobelin le Notaire, & de la fille du logis. Ils attendent qu'elle soit faite pour se marier; & j'ai bien voulu y donner un de ces quarts-d'heure précieux que j'emploie à chanter les louanges des dieux & des héros.

CORONIS.

Comment, la petite Louison se marie! Et que deviendra le pauvre Dorante?

LA SOURDIERE.

Il prendra la peine de s'en passer. Monsieur Jobelin est mon ancien ami, & je dois prendre part à

tout ce qui regarde ce mariage. Monsieur Carondas, peut-on voir votre Epithalame?

CARONDAS.

Je n'en ai fait encore que la premiere strophe. La voici.

Hymen, ïo, ô hyménée !
Célébrons la douce journée,
Où deux amans heureux s'unissent pour toujours.
Venez, tendres Amours, combler la destinée
De cette épouse fortunée.
Que de ses flancs puisse dans peu de jours
Sortir une heureuse lignée !
Hymen ïo, ô hyménée !

CORONIS.

Diable, voilà du sublime, & cela s'appelle un début magnifique.

CORONIS.

Et très-avantageux pour le futur époux.

CARONDAS.

Vous verrez bien autre chose, si je puis obtenir des Libraires qu'ils impriment mon incomparable traduction de la Batrachomyomachie d'Homère; car j'excelle dans les traductions des anciens auteurs, & je travaille actuellement à mettre en vers Grecs l'Enéide de Virgile, pour la commodité de ceux qui n'entendent point la langue Latine. Mais laissez moi songer à ma seconde strophe.

LA SOURDIERE.

C'est bien dit, aussi-bien notre caffé refroidit.

CARONDAS.

Du flambeau de l'hymen.

I. JOUEUR *de dames.*

Je vous souffle.

II. JOUEUR.

Attendez, Monsieur, ce n'est pas cela; vous dérangez le jeu.

I. JOUEUR.

Pardonnez-moi. J'ai joué-là. Vous avez joué ici. Je vous ai donné à prendre. Vous avez mis dans le coin; & je vous souffle.

II. JOUEUR.

Ah ventrebleu! on n'a jamais joué du malheur dont je joue.

CARONDAS.

Et quoi, toujours du bruit?



SCENE II.

LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE, L'ABBÉ CARONDAS, LES JOUEURS.

LE CHEVALIER *entre en chantant & danſant.*

LA, la, la, la, ra re. Allons hé, du caffé.

CARONDAS.

Encore de tous côtés?

LE CHEVALIER *chante.*

Que chacun me ſuive.
Trinquons hardiment.
Point de ménagement.
Je ne bois jamais autrement.
Je hais un convive
Qui dans un repas
Ne boit que par compas,
Et craindroit de faire un faux pas.
Que chacun me ſuive.
Trinquons hardiment.
Point de ménagement.
Je ne bois jamais autrement.

CARONDAS.

Ah ! je n'y puis plus tenir. Sortons, fuyons.
Ultrà Sauromatas fugere hinc libet.

LE CHEVALIER.

Adieu donc, monsieur Carondas. [*à Coronis*] Bon jour, mon ami. [*à la Sourdiere*] Et te voilà, vieux pécheur !

L'ABBÉ *se réveillant & bâillant tout haut.*

Ohi ouf !

LE CHEVALIER.

Ah parbleu, petit Abbé, mon mignon, je ne vous voyois pas. Comment te portes-tu ?

L'ABBÉ.

Quelle heure est-il ?

LE CHEVALIER *brouillant le jeu.*

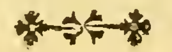
Ah, ah, messieurs, vous jouez aux dames.

I. JOUEUR.

Morbleu, monsieur, cela ne se fait point, vous avez tort. Attendez, monsieur, j'avois gagné. Vous me devez une tasse de caffé au moins.

II. JOUEUR.

Oui, tarare.



SCENE III.

L'ABBÉ, LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE.

L'ABBÉ.

DITES-MOI un peu, jeunes-gens, Dorante n'est-il point venu ici pendant que je dormois ? En cas qu'il vienne, je vous prie, monsieur Coronis, de lui dire que je me suis informé de son monsieur Jobelin, & que je suis instruit à fond de tout ce qui regarde cet homme-là.

LA SOURDIERE *à part.*

Oh, oh, voici bien d'autres affaires. Malepeste ! ceci ne vaut pas le diable. Allons l'avertir de ce qui se passe. *Il s'en va.*

L'ABBÉ.

Pour moi j'ai rendez-vous chez Forel. Il est tard, & j'ai peur qu'on ne soupe sans moi. Je n'ai point dîné.

CORONIS.

Comment, monsieur l'Abbé, à dix heures du soir n'avoir point dîné, & être ivre ? Quelle bénédiction !

L'ABBÉ.

Je me ſuis mis à table ce matin entre ſept & huit, & nous avons déjeûné juſqu'à l'heure qu'il eſt.

LE CHEVALIER.

Voilà un pauvre garçon qui me fait pitié.

L'ABBÉ.

Nous n'avons bu qu'environ vingt-cinq bouteilles de vin à quatre. J'ai fait un petit ſomme; me voilà prêt à recommencer.

CORONIS.

Quel heureux naturel! Quel tempérament?

L'ABBÉ.

Pour vingt-cinq bouteilles s'enivrer! Quelle honte eſt-ce là? Il n'y a plus d'hommes, mes amis, & le monde va toujours en déclinant. Je ſoutiens encore un peu nobleſſe; mais je m'en irai comme les autres. Bon ſoir, meſſieurs, je m'en vais boire à votre ſanté.



SCENE IV.

CORONIS, LE CHEVALIER, DORANTE.

OU diable trouverons-nous Dorante ?

CORONIS.

Et donc ? Le voici, Dieu me damne. D'où viens-tu, grand belître ? L'Abbé te cherchoit tout-à-l'heure; il a nouvelles à t'apprendre.

DORANTE.

Où est-il allé ?

CORONIS.

Il vient de sortir. Tu le trouveras chez Forel.

DORANTE.

Il faut nécessairement que je lui parle ce soir.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce, mon ami, on dit que tu n'épouse plus en ce pays-ci ?

DORANTE.

Ma foi, cela m'intrigue un peu, franchement.

CORONIS

CORONIS.

Comment! tu ferois amoureux? O le fat!

DORANTE.

Amoureux ou non. Je t'assure que la petite personne est fort aimable; & sa beauté à part, elle a vingt-mille écus. Cela ne messiéroit point à un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Tu n'es pas riche, nous le sçavons; mais un gentilhomme se noyer dans une chocolatiere; il y a de la folie, ma foi, il y a de la folie.

DORANTE.

De la folie! Va, va, mon pauvre chevalier; l'intérêt a rapproché les conditions, & nous voyons bien des gentilshommes qui vivroient en roturiers, s'ils n'avoient épousé des roturieres.

CORONIS.

Sans doute, & la délicatesse sur les mesalliances ne subsiste plus que chez les Allemands.

DORANTE.

Au bout du compte, qu'est-ce que je risque? Je suis gentilhomme & gueux. Elle est roturiere & riche. J'aurai de l'argent pour ma noblesse: la compensation ne m'est pas désavantageuse. Vous êtes tous deux mes amis. Je ne désespere pas encore, &

ſi vous voulez me ſeconder, avant qu'il ſoit peu, nous ferons bien tourner la chance.

LE CHEVALIER.

Oui-dà, de quoi s'agit-il ? Tu ſçais que je ſuis à toi, à vendre & à engager.

CORONIS.

Tu ſçais combien je t'aime, & avec quelle fidélité nous avons toujours partagé les émolumens du Lanſquenet.

DORANTE.

Voici ce que je veux faire. Vous ſçavez que notre Notaire eſt joueur, & que la confiance qu'il a en ſon habileté, fait qu'il s'embarque le plus aiſément du monde. Or, j'ai un valet, qui aſſurément eſt un des plus adroits fripons qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. J'ai concerté avec lui qu'il engageroit mon homme au jeu ; & que pendant que vous amuſeriez ce vieux renard de la Sourdiere, qui ne le quitte jamais .... Mais voici mon valet.



SCENE V.

LA FLECHE, DORANTE, LE CHEVALIER, CORONIS.

LA FLECHE.

MONSIEUR, je n'ai pu trouver votre gros Abbé, & si j'ai été dans tous les cabarets de la ville.

DORANTE.

Je sçais où il est, il suffit. Va-t-en étudier ton personnage, & reviens quand il sera tems.

LA FLECHE.

Etudier, dites-vous ? Vraiment, voilà bien dequoi, & j'en ai bien fait d'autres ! Il n'y a que huit jours que j'ai l'honneur de vous servir ; mais quand nous nous connoîtrons mieux, vous verrez qu'en fait de fourberie, personne, Dieu merci, n'est capable de me faire la leçon. S'agit-il de déniaiser quelque étranger nouvellement débarqué, de faire mordre un jeune-homme à l'hameçon d'une coquette, ou de maquignoner un mariage impromptu ? C'est moi qu'on vient chercher ; j'excelle, je triomphe. Mais sur-tout pour enfiler une dupe à quelque jeu que ce soit, & lui tirer par cent moyens ingénieux tout l'argent de sa bourse, je suis le garçon de France le plus en réputation.

LE CHEVALIER.

Vertubleu, voilà un joli garçon ?

DORANTE.

Dis-moi, n'es-tu jamais venu ici ?

LA FLECHE.

Oh vraiment, monſieur, pardonnez-moi. J'ai été autrefois un des principaux marguilliers du caffé, & j'avois droit de ſéance à ce banc redoutable, d'où il part tous les jours tant d'arrêts contre la reputation des femmes, où les myſtères du gouvernement ſont ſi bien développés, & les intérêts des princes de l'Europe ſi ſçavamment approfondis. Vous moquez-vous ? je ſuis plus connu dans les caffés, que Pilot-Bouffi dans les cabarets.

CORONIS.

Je gagerois, à l'entendre, qu'il eſt de quelque province au-delà de la Loire. Il n'eſt pas permis d'avoir tant d'eſprit autrement.

LA FLECHE.

Je ſuis de Dauphiné, à vous rendre mes ſervices.

CORONIS.

Malepeſte ! joli pays. De l'argent peu, à la vérité ; mais de l'eſprit, beaucoup. C'eſt l'apanage de la nation.

DORANTE.

Mais on te reconnoîtra.

LA FLECHE.

Point du tout, monsieur. C'est mon fort que le déguisement, & je suis un petit Protée. Est-il question de représenter un partisan, par exemple? J'ai des secrets pour me noircir la barbe, épaissir ma taille, me rendre l'œil hagard, & grossir mon ton de voix. Faut-il faire un jeune abbé? Qui sçait mieux que moi rapétisser sa bouche, rire des épaules, marmoter une chanson, faire la main potelée, prendre un visage gai & un ton radouci? Par cent petites métamorphoses de cette nature j'avois amassé quelque argent, & je serois à mon aise sans un revers de fortune qui m'a coulé à fond.

DORANTE.

Comment? un revers de fortune.

LA FLECHE.

Oui. Un fils de famille à qui j'avois gagné un soir mille écus au jeu, s'avisa d'éplucher ma conduite dans un procès qu'il me fit. La Justice donna une mauvaise tournure à la chose, & cela m'a ruiné. J'ai été obligé de revenir à la livrée.

DORANTE.

Fort bien. Mais voici monsieur Jobelin. Retire-toi, & va te préparer.

SCENE VI.

M. JOBELIN, LE CHEVALIER, CORONIS, DORANTE.

M. JOBELIN *à part.*

IL me ſemble que je ſuis aſſez propre, & qu'en cet état je puis aller faire le galant auprès d'une maîtreſſe.

LE CHEVALIER *à Dorante.*

Comme le voilà beau ! Il vient ici pour coqueter. Oh parbleu, il faut que je dérange l'œconomie de ſa parure. Bon ſoir, monſieur Jobelin. Vous ne faites pas ſemblant de nous voir.

JOBELIN.

Serviteur, je n'ai pas le temps de m'amuſer.

LE CHEVALIER *en l'amuſant de ſon galimatias, lui chiffonne ſon rabat, le déboutonne, & le met en déſordre.*

Eh que diable ! ne ſçauroit-on vous dire un mot? Je ſuis aiſe de vous faire compliment ſur vos nôces. Car enfin, il ſeroit fort extraordinaire que dans un caffé il ne ſe trouvât pas une fille dont l'eſprit pût

entrer en concurrence, pour la préférence .... de votre indifférence. Vous me direz que quand il s'agit de se marier, il y a peu de conformité entre le douaire de votre affection, & le préciput de vos sentimens : mais aussi vous m'avouerez que quand on veut se retirer dans son ménage, la comédie, le bal & les promenades sont des choses qui divertissent beaucoup. Pour ce qui est de l'opéra, comme je vous dis, je n'aime guere à aller aux Tuileries : mais à cela près, je trouve, tout compté, tout rabattu, que c'est fort bien fait à vous de vous marier.

JOBELIN.

Que diantre me dit-il là ? J'écoute de toutes mes oreilles, & je n'y comprens rien.

LE CHEVALIER.

Mais à propos de tapisserie ; on est quelquefois bien aise de se mettre dans ses meubles. Par exemple, voilà une tabatiere qui est assez jolie : mais si vous aviez vu les Brocatelles de Vénise, c'est tout autre chose. Je ne dis pas que Launay ne soit le premier homme que nous ayons en fait de vaisselle ; quoiqu'à le bien prendre, la manufacture des Gobelins ne laisse pas d'avoir son mérite. Mais après tout, depuis que les toiles des Indes sont défendues, je suis pour les bureaux de la Chine.

JOBELIN.

Quel coq-à-l'âne est ceci ? Mais à quoi est-ce que je m'amuse ?

SCENE VII.

LOUISON, DORANTE, LE CHEVALIER, CORONIS, JOBELIN,

VOici ma maîtresse : il faut la saluer. Mademoiselle . . . .

LOUISON *& tous les autres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

JOBELIN.

Qu'est-ce donc que vous avez à rire ? Mais que vois-je ? Comme me voilà débraillé. Ah ! j'enrage de paroître comme cela. Morbleu, messieurs, je vous enverrai au diable avec vos sottises.

DORANTE.

Laissez-moi seul, mes amis. Je vais vous joindre chez Principe, & nous acheverons là de régler nos affaires.



SCENE VIII.

DORANTE, LOUISON.

DORANTE.

HÉ bien, Louiſon, vous allez être mariée; je perds toute eſpérance d'être à vous, & vous avez conſenti à un mariage qui me fera mourir.

LOUISON.

Mon Dieu! Pourquoi me querellez-vous? Eſt-ce ma faute à moi? Ma mere m'a menacé de me renvoyer dans le couvent, ſi je n'épouſois monſieur Jobelin. Je ſerois bien aiſe d'être mariée avec vous: mais je ne veux point retourner au couvent.

DORANTE.

Quoi! vous verrez vos attraits en proie à un homme haïſſable, & qui n'en connoîtra jamais le prix; & moi il faudra me réſoudre à vous perdre, à ne vous jamais voir? Ah! Louiſon, je le vois bien, vous ne m'aimez plus.

LOUISON.

Allez, allez, laiſſez faire ma mere, puiſqu'elle veut que je me marie. Quand je ne ſerai plus ſous ſa

conduite, nous nous verrons, & nous nous aimerons tant qu'il vous plaira.

DORANTE.

Non, ce n'est pas là de quoi me contenter : & je ne sçaurois souffrir que votre personne & votre cœur soient partagés. Consentiriez-vous que je fisse en sorte d'empêcher votre mariage ?

LOUISON.

Oui, pourvu que ma mere ne sçût pas que je vous l'ai conseillé; car elle me querelleroit bien fort.

DORANTE.

Elle n'en sçaura rien. Aimez moi toujours, c'est tout ce que ma tendresse exige de vous.

LOUISON.

Voyez-vous, elle m'a toujours tenu dans la dépendance, & elle ne veut pas seulement que je parle aux messieurs qui viennent ici, parce qu'elle dit que leurs discours font venir l'esprit aux filles. Elle ne veut pas que j'en aie.

DORANTE.

Mais, Louison, si ce que je médite alloit manquer, que feriez-vous ?

LOUISON.

Ce que je ferois ? Dame, je vous l'ai déjà dit; je ne veux point retourner au couvent. Ah ! voilà ma mere. Ne lui dites pas que je vous aime, au moins.

DORANTE.

Je vais rassemblér les gens dont j'ai besoin pour mon entreprise.

SCENE IX.

Mad. JÉROSME, LOUISON.

Mad. JEROSME.

QU'EST-CE donc, petite fille, vous parlez à des hommes quand je n'y suis pas?

LOUISON.

Je vous demande pardon, ma mere, c'est lui qui me parloit.

Mad. JEROSME.

Monsieur Jobelin est-il ici?

LOUISON.

Oui. Il m'a pensé faire mourir de rire, de la figure dont il étoit bâti. Apparemment, il est allé se raccommoder; &, Dieu merci, il ne m'a point parlé.

Mad. JEROSME.

Qu'est-ce à dire? Est-ce ainsi qu'il faut parler d'un homme que vous allez épouser? Il faut dire:

ma mere, il ne m'a point parlé, j'en ſuis bien fâchée.

LOUISON.

Moi, fâchée de cela ? Je n'aime point à mentir.

Mad. JEROSME.

Ouais, qu'eſt-ce que tout ceci ? Vous ne l'aimez donc pas, à ce que je vois ?

LOUISON.

Moi, ma mere ? Hélas ! non.

Mad. JEROSME.

Non ?

LOUISON.

Non. Vous m'avez dit qu'il ne falloit point qu'une fille aimât les hommes ; je fais ce que vous m'avez dit.

Mad. JEROSME.

Mais il faut aimer celui-là, puiſqu'il ſera votre mari.

LOUISON.

C'eſt donc une néceſſité qu'il faille aimer ſon mari ? Si cela eſt, donnez-m'en un autre, je vous prie.

Mad. JEROSME.

Comment dites-vous ? Ah, ah ! petite imper-

tinente, vous êtes entêtée, à ce que je vois, & quelque colifichet blondin vous aura donné dans la vûe. N'est-ce point Narcisse, ce petit fat, qui depuis le matin jusqu'au soir se fait l'amour à lui-même, qui passe toute la journée à se mirer dans sa perruque, ajuster sa steinquerque, & se faire les yeux doux dans un miroir ?

LOUISON.

Oh fi, ma mere, j'aimerois autant aimer une femme.

Mad. JEROSME.

Je parie que c'est ce jeune conseiller qui vient ici tous les soirs en épée & en chapeau bordé.

LOUISON.

Qui ? Ce bourgeois qui se croit de qualité, parce qu'il s'enivre avec ceux qui en sont ? Mon Dieu ! Il a mille défauts que je ne sçaurois souffrir.

Mad. JEROSME.

Si bien donc que c'est Dorante qui vous tient au cœur ?

LOUISON.

Dorante ?

Mad. JEROSME.

Eh bien, Dorante ? Vous ne lui trouvez point de défaut à celui-là.

LOUISON.

Hélas ! pourquoi lui en trouverois-je ?

Mad. JEROSME.

Je ne m'embarrasse pas que vous lui en trouviez. Je sçais qu'il est assez honnête-homme ; mais monsieur Jobelin a une bonne charge par devers lui, & c'est mieux votre fait qu'un jeune-homme qui n'a rien que son esprit & sa bonne mine. En un mot, c'est lui que je veux qui soit votre époux. Le voici ; qu'on lui fasse civilité, & qu'on réponde comme il faut à tout ce qu'il dira.

SCENE X.

M. JOBELIN, Mad. JEROSME, LOUISON.

Mad. JEROSME.

MONSIEUR, voilà ma fille qui est ravie de vous voir, & qui se dispose le plus agréablement du monde à vous épouser.

LOUISON.

Oui, voilà ~~un beau magot~~, pour être ravie de l'épouser !

JOBELIN.

Mademoiselle, tout ainsi qu'ès pays coutumiers, le vassal est tenu de prêter serment de foi & d'hommage-lige entre les mains de son seigneur féodal, avant qu'entrer en possession des terres acquises dans sa mouvance; de même viens-je en qualité de votre vassal indigne, vous promettre foi & loyauté perpétuelle, avant qu'entrer en possession du fief seigneurial de vos beautés, à moi acquis par la cession de madame votre mere, & le contrat qui sera incessamment passé par-devant les notaires au Châtelet de Paris.

Mad. JEROSME.

Allons, petite fille, répondez.

LOUISON.

Moi, je ne sçais ce qu'il me veut dire; qu'il se réponde lui-même, s'il s'entend.

Mad. JEROSME.

Impertinente! Elle dit, monsieur, qu'elle vous est fort obligée, & que le don de votre cœur lui est extrêmement cher.

JOBELIN.

Mon cœur, mademoiselle, est un immeuble qui vous appartient, & sur lequel vous avez hypothéque depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Mad. JEROSME.

Eh bien, vous voilà muette?

LOUISON.

J'ai bien affaire de son hypothéque, je n'en bois jamais.

Mad. JEROSME.

Ah! monsieur, il faut l'excuser si elle ne répond pas aux choses que vous dites, elle est un peu honteuse. Le mariage l'enhardira; & demain à l'heure qu'il vous plaira, nous ferons dresser le contrat. Allons, petite fille. Monsieur, je vous donne le bon soir.

JOBELIN *après avoir salué Louison qui détourne la tête.*

Voilà les affaires en bon train. La mere prévenue, la fille charmée de moi, le mariage prêt à se conclure, & vingt-mille écus qui vont me sauter au colet. Oh parbleu, je ne craindrai plus la persécution de mes créanciers, & j'aurai enfin de quoi payer ma charge. Ma foi, les habiles gens se tirent toujours d'intrigue, & l'esprit est le vrai passe-par-tout de la fortune.



SCENE XI.

LA SOURDIERE, JOBELIN.

LA SOURDIERE.

AH ! vous voilà, à la fin ; il y a deux heures que je vous cherche.

JOBELIN.

Ah ! ſerviteur, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer.

LA SOURDIERE.

J'ai bien des choſes à vous dire.

JOBELIN.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

LA SOURDIERE.

La mine eſt éventée, & Dorante eſt inſtruit de toutes vos affaires.

JOBELIN.

La becaſſe eſt bridée, & demain le mariage doit être conclu.

LA SOURDIERE.

Je vous dis encore une fois de prendre garde à vous, & qu'on ſonge à vous jouer un mauvais tour.

JOBELIN.

Un mauvais tour, à moi ? Et qui cela, s'il vous plaît ?

LA SOURDIERE.

Dorante.

JOBELIN.

Dorante ! Ah parbleu ! c'est bien d'un novice comme lui que je m'embarrasse. Allez, allez, monsieur de la Sourdiere, nous sommes un peu grecs, & on ne prend pas des chats comme nous sans mitaines. J'ai mis ordre à tout, ayez l'esprit en repos.

LA SOURDIERE.

Vous me faites mourir, avec votre confiance imprudente, & ... Mais quelle figure est ceci ?



SCENE XII.

JOBELIN, LA SOURDIERE, LA FLECHE, *déguisé & contrefaisant l'ivre.*

LA FLECHE *à part.*

VOICI mes gens. Jouons bien notre rôle, & faisons-les donner dans le panneau. Ah ! messieurs, serviteur. J'interromps votre conversation, peut-être : mais tout coup vaille. On m'a dit que vous étiez monsieur Jobelin. Est-il vrai ?

JOBELIN.

Oui, c'est moi. Que me veut cet ivrogne-là ?

LA FLECHE.

Je vous en sçai bon gré ; car j'ai besoin de vous. Je vous ai tantôt été chercher dans votre étude : mais comme vous n'y étiez pas, je ne vous y ai point trouvé ; & je suis allé de là à l'Alliance, prendre un peu de nourriture, modérément pourtant.

JOBELIN.

Je le vois bien.

LA FLECHE.

La modération est une belle chose !

JOBELIN.

De quoi s'agit-il ?

LA FLECHE.

Attendez, que je rappelle mes idées. Ah ! m'y voici. Je voudrois que vous me fissiez un petit plaisir. Je vous demande pardon, monsieur, si je parle de mes affaires devant vous. Vous le voulez bien?

LA SOURDIERE.

Ah ! monsieur, de tout mon cœur.

LA FLECHE.

De tout mon cœur : fort bien. Vous êtes un brave homme. Or, comme vous sçavez, ou comme vous ne sçavez pas, je suis capitaine dans le régiment de Limoges.

JOBELIN.

Vous êtes capitaine ? Et que faites-vous à Paris, pendant que tout le monde est en campagne ?

LA FLECHE.

J'y suis venu pour faire une recrue, & en attendant je passe le temps au cabaret à faire mes observations sur la guerre présente.

JOBELIN.

Voilà des obſervations d'un grand ſecours à la République !

LA FLECHE.

D'un grand ſecours ? Je me donne au diable, ſi j'étois général d'armée, & qu'on me laiſsât faire, j'ai un plan dans ma tête pour conquérir toute l'Europe en une campagne. Ecoutez-bien ce raiſonnement-ci. Je voudrois avoir deux armées, l'une au Midi, & l'autre au Septentrion. Avec celle-ci je marche en Allemagne, & je commence par m'emparer de toutes les vignes qui bordent le Rhin. Les Allemands n'ayant plus de vin, il faut qu'ils crevent, la mortalité ſe met dans leur armée ; & par conſéquent, me voilà maître de tout ce pays-là. J'y fais rafraîchir mes troupes, & de là je paſſe en Hollande. Allons, me voilà en Hollande ; qui m'aime me ſuive. Je vais d'abord . , . , Attendez, je crois que nous ferions mieux de conquérir auparavant la Turquie. Qu'en croyez-vous ? Oui, c'eſt bien dit. Allons, enfans, ne nous rebutons point : nous arriverons bientôt. Nous voici déjà dans la Grece. Ah le beau pays ! Dieu ſçait comme nous allons ſouffler de ce bon vin Grec. Mais, meſſieurs, ne vous enivrez pas, au moins. Tudieu ! nous avons beſoin de notre cervelle. Buvons ſeulement chacun notre bouteille, en chantant une petite chanſon.

Et brin, bron, brac,
Donnez-moi du tabac, la relera, &c.

JOBELIN.

Voilà un pauvre diable qui est bien ivre !

LA SOURDIERE.

Prenez haleine, monsieur, vous avez fait une assez belle campagne.

LA FLECHE.

Voilà ce qu'on appelle faire la guerre cela, & aller vîte en besogne.

JOBELIN.

Oui, mais voilà bien du pays battu, & pour faire tout ce chemin là, il faudroit donner des chevaux de poste à toute votre armée. Revenons à votre affaire, s'il vous plaît. Que souhaitez vous de moi ?

LA FLECHE.

Je m'en vais vous le dire. J'ai quinze hommes à refaire à ma compagnie, avant de retourner à notre garnison ; & comme je n'ai point d'argent, voilà un diamant de cinq cent écus, que je vous prie de me faire mettre en gage pour deux ou trois cent pistoles.

JOBELIN.

Pour deux ou trois cent pistoles ? Vous voulez dire deux ou trois cent écus.

LA FLECHE.

Eh oui, quelque chose comme cela.

JOBELIN *à part.*

Peste, voilà un fort beau diamant. Ce seroit un vrai présent à faire à ma maîtresse. Tâchons d'empaumer cet ivrogne-là. Monsieur, vous ne trouverez guere que quatre cent francs là-dessus.

LA FLECHE.

Quatre cent francs ! J'aimerois mieux que le diamant fût au fond de la mer Méditerranée. Allons, je m'en vais le jouer au piquet pour cent pistoles contre le premier venu. Je n'aime point à lanterner moi.

JOBELIN *à part.*

Parbleu, il ne faut pas manquer l'occasion. Il est sou comme une grive. Embarquons-le dans le jeu. Monsieur, si vous êtes homme à jouer, je vous ferai votre affaire.

LA FLECHE.

Oui? Parbleu j'aime les gens d'accommodement. Touchez-là. Je veux vous procurer la pratique du régiment, pour tous les contrats de mariage & d'acquisition de rente que feront nos officiers.

JOBELIN.

Je vous remercie. Je crois que les acquisitions aussi-bien que les mariages de ces messieurs là, font aisément sans contrat.

LA FLECHE.

Allons-nous-en là-dedans boire une bouteille de Perſico.

JOBELIN.

Volontiers. Je tiens l'âne par la bride, & le diament eſt bien aventuré.

LA FLECHE *à part.*

Le poiſſon eſt dans la naſſe, & nous allons voir beau jeu. Allons, mon ami : lara, lera, lera.

LA SOURDIERE.

Il faut que je conduiſe ceci de l'œil. Je ſerai bien aiſe de lui aider à gagner le diamant, afin d'être de moitié.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, CORONIS LA SOURDIERE.

LE CHEVALIER & CORONIS.

AH, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CHEVALIER.

Parbleu, cela eſt trop plaiſant ; ah, ah, ah. Eh bon ſoir, la Sourdiere, où vas-tu ?

LA SOURDIERE.

Laiſſe-moi aller. J'ai affaire.

LE CHEVALIER.

Je ſuis ton ſerviteur. Tu ne t'en iras pas que je ne t'aie conté ce qui vient de nous arriver; cela mérite bien ton attention. Nous étions chez Principe.....

LA SOURDIER

Je n'ai pas le temps de t'entendre.

CORONIS.

Oh, cadedis, vous nous écouterez, ou nous aurons du bruit.

LE CHEVALIER.

Un de nos amis, qui ſe deſennuyoit à caſſer des vîtres & des lanternes dans la rue S. Honoré, a été pourſuivi par une compagnie du Guet à pied. Les archers ont paſſé pardevant la boutique. Nous les avons arrêtés en leur préſentant du roſſoli & de l'eau-de-vie. Ils y ont pris goût, & pendant qu'ils buvoient, nous leur avons eſcamoté leurs armes. Ils s'en ſont apperçus; recours à la razade. Ils ont voulu ſe fâcher; autre razade; ſi bien que de razade en razade, nous les avons tellement enivrés, qu'ils ont pris querelle enſemble, & ſe ſont donné je ne ſçais combien de coups de poing. Le ſergent, plus ivre qu'eux, les a tous menés au Châtelet, comme

perturbateurs du repos public. Ne trouves-tu pas cela plaisant ?

LA SOURDIERE.

Oui, fort plaisant. Vous jouez à vous faire de jolies affaires. Boire le jour, courir la nuit, casser des vîtres, arracher des enseignes, enivrer le guet : voilà le secret d'attraper un jour quelque bon coup de mousquet sur les oreilles.

LE CHEVALIER.

Oh ? vous voilà, monsieur le Caton, qui parlez par sentences. Parbleu, vous ne le prenez pas mal. Sçais-tu bien qu'il n'y a rien de meilleur pour la santé, que de berner de temps en temps les gens qui nous déplaisent ? Demande aux médecins : cela éclaircit les humeurs, cela rafraîchit le sang, & cela aide à la digestion.

CORONIS.

Sans doute. Comment mordi ! des coquins s'érigeront en perturbateurs des divertissemens de lune, & nous ne réformerions pas cet abus ?

LA SOURDIERE.

Ma foi, ce sont vos affaires. Serviteur.

LE CHEVALIER.

Que diantre, tu es bien pressé ! Parlons un peu d'affaires. As-tu vu le nouvel opéra ?

LA SOURDIERE.

Non, & n'ai nulle envie de le voir.

LE CHEVALIER.

Et toi, l'as-tu vu?

CORONIS.

Oui, certes, je l'ai vu.

LE CHEVALIER.

Hé bien, dis-nous un peu, comment le trouves-tu?

CORONIS.

Cadedis, comment je le trouve? Raviſſant, merveilleux. Tout ce qui s'appelle opéra, voyez-vous ne peut être que bon & agréable; & la raiſon la voici: c'eſt que dans un opéra, vous trouvez de tout, vers, muſique, balets, machines, ſymphonies: c'eſt une variété ſurprenante, il y a de quoi contenter tout le monde. Voulez vous du grand, du tragique, du pathétique?

Le perfide Renaud me fuit;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit...

Aimez-vous le tendre, le doux, le paſſionné?

Non, je ne voudrois pas encor
Quitter mon berger pour Médor.

Voulez-vous du burleſque?

Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort leger repas.

Voulez-vous de la morale ?

Les Dieux puniſſent la fierté ;
Il n'eſt point de grandeur que le ciel irrité
N'abaiſſe quand il veut, & ne réduiſe en poudre ;

Et le reſte. On y trouve juſqu'à des vaudevilles & des imitations naïves des airs du Pont-neuf ſi vous voulez :

Les roſſignols, dès que le jour commence,
Chantent l'amour qui les anime tous.

En un mot, c'eſt un enchantement ; & ce ſeroit une choſe accomplie, ſi l'on pouvoit faire en ſorte que le chant fût fait pour les vers, & les vers pour le chan .

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne me divertis point à l'opéra ; & je n'y vais jamais que pour folâtrer dans les couliſſes avec quelque danſeuſe.

CORONIS.

Il eſt vrai que bien des gens y vont préſentement pour tout autre plaiſir que celui des oreilles.



SCENE IV.

Mad. JEROSME, LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE.

Mad. JEROSME.

Messieurs, il eſt minuit ſonné ; faites-moi la grace de vous retirer.

LA SOURDIERE.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Attens, attens. Et par quelle raiſon nous retirer, madame Jérôme ?

Mad. JEROSME.

Par la raiſon, monſieur, que voici l'heure des femmes ; & puiſqu'elles ne viennent pas vous incommoder le jour, il eſt bien juſte que vous leur laiſſiez la nuit : chacun le ſien n'eſt pas trop.

LE CHEVALIER.

Vous êtes pour les récréations nocturnes, madame Jérôme.

Mad. JEROSME.

Oh vraiment, si on n'avoit d'autres rentes que la dépense qui se fait ici de jour, & sans le casuel de la nuit, on courroit risque d'avoir les dents bien longues Vous êtes cinq ou six, qui, pourvu que vous soyez toute une après-dînée ici à chanter des chansons, dire des fadaises, conter une histoire de celui-ci, une aventure de celle-là, & faire la chronique scandaleuse du genre-humain, ne vous embarrassez pas du reste. Cependant, ce n'est pas-là mon compte, & je ne dîne pas de vos conversations. Vous voilà trois, par exemple, qui me devez de l'argent depuis long-temps, & qui ne parlez non plus de payer, que si vous étiez ici logés par étape.

CORONIS.

Quant à moi, madame Jérôme, je vous dois, je pense, trois écus; mais j'attens ma lettre de change.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je suis brouillé avec ma petite marchande de dorure, & je ne sçaurois vous payer qu'à la paix.

LA SOURDIERE.

Et moi, je vous proteste que le premier argent que je gagnerai à trois dez, sera pour vous.

Mad. JEROSME.

Voilà des dettes bien assurées.

SCENE XV.

JOBELIN, LA FLÊCHE, Mad. JEROSME, CORONIS, LE CHEVALIER, LA SOURDIERE.

CORONIS *au chevalier.*

VOici nos gens. Songeons à ce que nous a recommandé Dorante.

LA FLECHE.

Vous me devez six-vingts pistoles : payez-moi; je ne joue plus.

JOBELIN.

Comment, vous ne me donnez pas ma revanche?

LA FLECHE.

De quoi vous plaignez-vous? Je vous ai gagné au piquet; vous me demandez votre revanche à pair-&-non; je vous la donne. Je ne vous gagne que douze cent livres; & j'ai hazardé mon diamant qui en vaut quinze cent: c'est cent écus que je perds clairement. Il me semble que je fais assez bien les choses.

JOBELIN.

Tudieu ! vous avez la parole bien libre, pour un homme qui étoit ivre il n'y a qu'un moment.

LA FLECHE,

C'est que je me suis desenivré en gagnant votre argent. Allons, les bons comptes font les bons amis; payez-moi tout à l'heure, ou je vous passe mon épée au travers du corps.

JOBELIN.

Messieurs, séparez-nous, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Comment morbleu, on insulte monsieur Jobelin ?

CORONIS.

Allons sandis, coupons les oreilles à ce maraut.

LA SOURDIERE.

Des épées tirées ! Allons-nous-en d'ici.

Mad. JEROSME.

Messieurs ! Quel désordre ! Je suis perdue.

LA FLECHE.

Comment, canailles ? Deux contre un ? Ah ! j'ai le corps percé : je suis mort : un chirurgien.

Mad. JEROSME.

Miséricorde ! Un homme tué dans ma maison ! Me voilà ruinée.

CORONIS.

Sauvons-nous, messieurs.

SCENE XVI.

SCENE XVI.

DORANTE, L'ABBÉ, Mad. JÉROSME, JOBELIN, LA FLECHE.

DORANTE.

QUEL bruit ai-je entendu ? Mais que vois-je ? Ah, ciel ! Monsieur de Boisclair, qui vous a mis en cet état ?

LA FLECHE.

Ah, mon cousin ! je me meurs. Trois coquins viennent de m'assassiner, & c'est ce scélérat de notaire qui les a fait agir. Eh, de grace, qu'on me fasse venir le suceur du Régiment.



SCENE XVII.

DORANTE, JOBELIN, L'ABBÉ, Mad. JEROSME.

DORANTE.

UN de mes parens assassiné ! Ah je vous apprendrai à qui vous vous jouez. Holà, laquais, qu'on m'aille quérir le commissaire.

JOBELIN.

Ah ! je tremble, & je voudrois être bien loin.

L' ABBÉ.

Vous voilà dans un vilain cas, madame Jérôme, & j'en suis fâché pour l'amour de vous.

Mad. JEROSME.

Monsieur Dorante, ne me perdez pas, je vous conjure.

DORANTE.

Non, non, cela ne passera pas ainsi. C'est mon cousin-germain, on l'a assassiné chez vous ; c'est à vous à m'en répondre, & je prétens que justice soit faite.

Mad. JEROSME.

Hé, monsieur, voudriez-vous me ruiner ?

DORANTE.

Vous n'en serez pas quitte à si bon marché, & je veux vous faire punir corporellement.

L'ABBÉ.

Corporellement ! cela ne vaut pas le diable, madame Jérôme.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, L'ABBÉ, Mad. JEROSME, JOBELIN, LA FLECHE *en Commissaire avec un faux nez.*

VOICI, fort à propos, monsieur le commissaire. Monsieur, on vient de tuer ici un officier qui est de mes parens. Je vous prie de faire votre charge.

LA FLECHE *prenant une voix enrouée.*

Votre laquais m'a informé de la chose, & j'amene des archers pour conduire les délinquans au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Au Châtelet !

JOBELIN.

Monsieur, je suis notaire royal, & conseiller du roi.

LA FLECHE.

N'importe. Le délit est flagrant : il y a mort d'homme, & vous viendrez au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Ah! je suis au désespoir. Monsieur l'Abbé, faites en sorte que je n'aille point au Châtelet.

L'ABBÉ.

Attendez, je viens de trouver un moyen d'ajuster ceci. Dorante, il faut accommoder cette affaire-là, mon enfant. Il ne tient qu'à toi de ruiner madame Jerôme, mais en feras-tu mieux ? Elle a une jeune fille : il faut qu'elle te la donne en mariage, & qu'il ne soit plus parlé de rien.

DORANTE.

Non, non, madame l'a promise à monsieur Jobelin : il faut la laisser faire. Elle le croit riche, & je vois bien . . . .

L'ABBÉ.

Lui riche ! Il n'a point d'autre patrimoine que son industrie, & il y a actuellement une sentence contre lui pour le payement de sa charge ; n'est-il pas vrai, monsieur Jobelin ?

JOBELIN.

Ah ! tout eſt découvert, j'enrage.

Mad. JEROSME.

Qu'entens-je ? Vous devez votre charge, monſieur ? vraiment, un jour plus tard j'allois faire un joli marché.

L'ABBÊ.

Hé bien, madame, êtes-vous dans le goût de ma propoſition ?

Mad. JEROSME.

Oui, monſieur, puiſque je ſuis détrompée ; je ſerai ravi de donner ma fille à monſieur Dorante, pourvu qu'il appaiſe l'affaire qui vient d'arriver.

L'ABBÉ.

Oh pour cela, madame, il en eſt le maître, je vous aſſure. Ça, il n'y a qu'à dreſſer le contrat tout à l'heure. Monſieur Jobelin ſe trouve ici fort à propos.

JOBELIN.

Moi dreſſer le contrat ?

DORANTE.

Tout beau, ne vous faites pas tirer l'oreille, ou je vais faire entrer les archers.

LA FLECHE.

Et l'on vous menera au Châtelet.

JOBELIN.

Quoi ! j'aurai encore la mortification de faire le contrat de mariage de mon rival ? Ah maudit pair-&-non !

DORANTE.

Allons, monſieur l'Abbé, & monſieur le commiſſaire, venez ſervir de témoins & ſigner au contrat que nous allons paſſer tout à l'heure.

LA FLECHE.

Ma foi, voilà une véritable aventure de Caffé.



LA

CEINTURE MAGIQUE,

PETITE COMÉDIE.

Repréſentée devant le Roi au mois de Février 1701.



AU LECTEUR.

C'EST ici un ouvrage de commande, & un travail de douze heures. Ainſi j'ai lieu d'eſpérer que les plaiſanteries n'en ſeront point examinées trop ſérieuſement. On ſçait que l'intention de la comédie eſt de faire rire, comme celle de la tragédie eſt de faire pleurer. Il n'y a rien de moins naturel que de voir Jupiter déclamant les vers d'Euripide & Hercule négociant avec les oiſeaux un paſſage pour la fumée des ſacrifices. Cependant ces plaiſanteries ſont reçues dans Lucien & dans Ariſtophane, parce qu'elles excitent la paſſion, & que cette premiere règle couvre toutes les irrégularités. Il n'eſt donc pas néceſſaire de juſtifier ici ce qui pourroit ſembler un peu outré dans la petite Comédie que l'on va voir, puiſqu'on vouloit qu'elle fût ainſi, & qu'elle a produit l'effet que l'on en attendoit. Il ſeroit peut-être plus à propos de rapporter à quelle occaſion elle a été faite : mais la modeſtie ne me permet pas de nommer au public tous les acteurs illuſtres qui ont bien voulu s'en faire un amuſement. Il me ſuffit de conſerver pour moi-même le ſouvenir éternel des bontés du grand prince qui m'en a fourni l'idée, & le trop juſte regret d'une auguſte princeſſe, à qui la France doit le plus cher objet de ſon amour ; & qui en auroit fait elle-même le bonheur & les délices, ſi une mort prématurée ne l'eût enlevée à la fleur de ſon âge.

ACTEURS.

Mad, MERLUCHE, *vieille.*

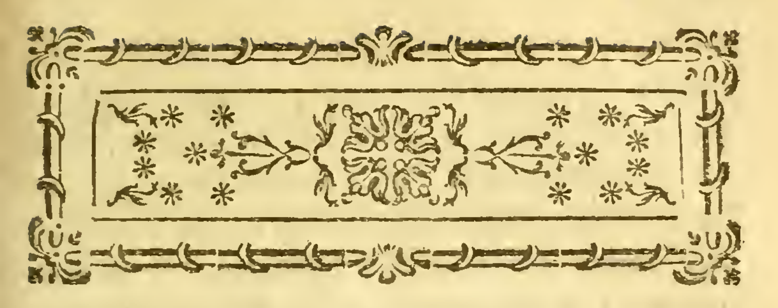
LUCETTE, } *ses niéces.*
BALIVERNE, }

OCTAVE, } *leurs amans.*
HORACE, }

TRUFALDIN, } *tuteurs amoureux.*
LE CAPITAN. }

FRANCISQUE, *homme d'intrigues.*

La scène est dans une place publique.



LA CEINTURE MAGIQUE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MERLUCHE, LUCETTE, BALIVERNE.

Mad. MERLUCHE.

OR çà, mes niéces, parlons un peu d'affaires. Vous commencez à devenir grandes filles, mes enfans; & à votre âge, je le sçais par mon expé-

tience, les jours sont longs, & les années sont courtes. Je crois qu'il est temps, ou jamais, de songer à vous pourvoir. Feu monsieur Goguelu votre pere se voyant près d'aller rendre ses comptes en l'autre monde, s'avisa de faire un testament. Il eût bien mieux fait de mourir subitement, le pauvre homme. Il n'eut pas cet esprit-là. Il vous laissa sous la tutéle, vous du Capitan, & vous du seigneur Trufaldin; deux aussi grands benêts, sans les flatter, qu'il y en ait dans le pays. En cette qualité, il a réglé qu'ils pourroient vous épouser au bout de l'an, ou bien vous marier à leur fantaisie. Voilà l'année finie. Quelle est votre intention à toutes deux?

LUCETTE.

Hé mais, ma tante.... pour ce qui est de moi.... dame... je ne sçais pas que vous dire... car... voyez-vous... une fille... enfin... vous comprenez bien.

Mad. MERLUCHE.

Voilà une réponse fort claire. Et vous?

BALIVERNE.

Ah! ma tante, en vérité, vous demandez là des choses bien extraordinaires. Comment voulez-vous qu'on vous réponde? Et le moyen d'acheminer la pudeur & la bienséance aux termes d'une déclaration comme celle-là?

Mad. MERLUCHE.

Oui? voilà donc votre réponse, mademoiselle Lucette? Et vous, mademoiselle Baliverne, est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

BALIVERNE.

Nous ne disons pas cela, mais enfin....

Mad. MERLUCHE.

Vous ne dites pas cela, mais enfin.... mais enfin vous ne dites rien. Et moi qui n'ai pas le loisir de lanterner, je suis votre servante. Faites vos affaires comme vous l'entendrez.

LUCETTE.

Ah! ma tante, ne vous en allez pas.

BALIVERNE.

Mon Dieu, ma tante, que vous êtes pressante! Vous traitez les sentimens du cœur avec une autorité tyrannique, & vous ne leur donnez pas le tems de se développer par les gradations nécessaires.

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas mal impertinentes, mes petites niéces. Mais enfin, il n'y a qu'un oui ou un non qui serve. Vous, Lucette, voulez-vous épouser le Capitan? Eh? Quoi? N'est-ce pas oui que vous dites?

LUCETTE.

Non vraiment, ma tante.

Mad. MERLUCHE.

Ah, voilà parler. C'eſt quelque choſe que cela. Et vous, êtes-vous dans la réſolution de prendre Trufaldin pour mari ? Plaît-il ? Dépêchez-vous, je m'en vais.

BALIVERNE.

Puiſque vous me défendez de périphraſer mes élocutions, & que vous exigez de mon ingénuité le laconiſme d'une déciſion monoſyllabique ; la particule négative eſt celle dont je me ſervirai pour vous répondre.

Mad. MERLUCHE,

Voilà bien du Phébus pour dire *non*. Ah ! jeuneſſe, jeuneſſe ! O çà, puiſque ces deux-là ne vous conviennent point, j'en ai deux autres à vous propoſer, qui vous ſont venus demander ce matin à moi. Le premier eſt un grand garçon: . .

BALIVERNE.

N'eſt-ce pas un jeune homme qui vient quelquefois au logis ?

Mad. MERLUCHE.

Cela ſe peut.

BALIVERNE.

Qui eſt ſi bien fait & qui a des manières ſi polies ?

Mad. MERLUCHE.

Oui.

BALIVERNE.

Qui eſt toujours vètu ſi magnifiquement ?

Mad. MERLUCHE.

Vous y ètes.

BALIVERNE.

Qui s'appelle Horace ?

Mad. MERLUCHE.

Juſtement.

BALIVERNE.

Et qui loge dans la grande place vis-à-vis la maiſon du gouverneur ?

Mad. MERLUCHE.

C'eſt cela même.

BALIVERNE.

Je ne le connois point.

Mad. MERLUCHE.

Au diantre ſoit la petite mijaurée !

LUCETTE.

Et qui eſt l'autre, ma tante ?

Mad MERLUCHE.

L'autre eſt un jeune homme du même âge, riche, ſage, bien fait, & qui s'appelle Octave. Vous riez ? Je vois bien que vous ne le connoiſſez pas, comme votre ſœur.

LUCETTE.

Pardonnez-moi, ma tante, je le connois fort bien.

Mad. MERLUCHE.

Elle est de bonne foi, celle-ci. Hé bien, consentez-vous à le recevoir pour époux?

LUCETTE.

Oui, ma tante.

Mad. MERLUCHE.

Et vous, serez-vous bien aise d'épouser Horace?

BALIVERNE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Voilà qui est bien. Rentrez chacune chez vous. Je vais parler à vos tuteurs. S'ils y consentent, l'affaire se consommera dès aujourd'hui; & s'ils n'y consentent point, je sçaurai bien les y obliger par force ou par adresse.



SCENE II.

Mad. MERLUCHE, TRUFALDIN, LE CAPITAN.

QU'ON porte mes armes chez le fourbiſſeur, que mes piſtolets ſoient bien nettoyés, & que mon épée de combat ſoit prête au plus tard dans demi-heure.

TRUFALDIN.

Je reviens dans le moment : qu'on m'attende au logis, & qu'on ait ſoin de faire bien mitonner mon potage pour ce ſoir.

Mad. MERLUCHE.

Ah ! les voici fort à propos. Je vous cherchois, meſſieurs ; & j'ai une propoſition à vous faire, à tous deux.

TRUFALDIN.

Me voilà prêt à vous ouir.

LE CAPITAN.

Parlez.

Mad. MERLUCHE.

Vous êtes tuteurs de mes niéces. Elles ſont en âge d'être pourvues ; & je dois, comme leur tante,

penser à leur établissement. Vous, seigneur Trufaldin, vous connoissez Horace ? Il vous demande votre pupile en mariage. Et vous seigneur Capitan, Octave est de vos voisins; il est dans le dessein de prendre Lucette pour épouse. Voyez ce que vous avez à répondre.

TRUFALDIN.

Allons, seigneur Capitan.

LE CAPITAN.

Répondez, seigneur Trufaldin.

TRUFALDIN.

Je ne parlerai pas le premier.

LE CAPITAN.

Parlez, parlez, je vous le permets.

TRUFALDIN.

L'honneur vous appartient.

LE CAPITAN.

Hé bien, je vous l'ordonne.

Mad. MERLUCHE.

Il ne faut point tant de cérémonies pour dire une parole. Parlez, vous, seigneur Trufaldin; quelle réponse faut-il que je fasse à Horace ?

TRUFALDIN.

Vous pouvez lui répondre qu'il n'a qu'à prendre

parti ailleurs, & que je ne suis pas dans le sentiment de lui donner votre niéce.

Mad. MERLUCHE.

Et par quelle raison, je vous prie ?

TRUFALDIN.

Par la raison que je suis dans le dessein de la prendre pour moi.

Mad. MERLUCHE.

Fort bien. Et vous, que souhaitez-vous que je dise de votre part à Octave ?

LE CAPITAN.

Vous lui direz, que s'il veut avoir Lucette, il n'a qu'à la venir chercher au bout de cette épée.

Mad. MERLUCHE.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LE CAPITAN.

Parce que je suis résolu, moi, de lui faire l'honneur de la prendre pour femme.

Mad. MERLUCHE.

Je ne manquerai pas de leur dire cela de votre part : mais, en attendant, je puis vous répondre de la mienne, que mes niéces ne seront, ni pour vous, ni pour vous.

LE CAPITAN.

Pauvre femme ! Et où diable pouvez-vous trouver un parti plus avantageux, un parti en qui se rencontrent plus éminemment le bien, la noblesse, & la valeur ? Pour mon bien, il est connu de tout le monde. J'ai huitante-mille écus, à quelques zéros près, de patrimoine. Quant à la noblesse, cadédis, je descens, moi qui vous parle, en droite ligne de Nembroth. Et pour ce qui est de la valeur, celle d'Alexandre, celle de Thémistocle, de Scipion, de Pompée, de César; vétilles. J'ai par-devers moi trente batailles plus sanglantes que celle du Granique, sans compter les combats singuliers, & les procédés, qui feront un jour le tableau le plus splendide du théâtre d'honneur.

Mad. MERLUCHE.

Cela est vrai : témoin ce procédé que vous eutes, il y a quelque-temps, contre un passant qui vous donna je ne sçais combien de soufflets, sans que vous vous missiez en défense.

LE CAPITAN.

Et donc ? Vous voulez que je m'aille commettre contre un fat qui n'est peut-être pas gentilhomme ? D'ailleurs, je ne fais rien, moi, qu'avec délibération. Ce coquin me prit pendant que je délibérois ; & dans le temps que j'allois prendre mon parti, le poltron s'esquiva.

Mad. MERLUCHE.

Et, mon ami, croyez-moi, vous êtes vous-même le plus grand poltron qu'il y ait vingt lieues à la ronde ; comptez là-dessus. Mais, pour couper court, j'ai à vous dire, en un mot comme en cent, que je ne me soucie ni de Nembroth ni de Fariboth ; que je suis la tante de mes niéces ; & qu'à moins qu'elles ne consentent à vous épouser, je seconderai de tout mon pouvoir tous les stratagêmes qu'Horace & Octave mettront en œuvre pour vous les enlever à l'un & à l'autre.

TRUFALDIN.

J'empêcherai bien qu'Horace ne me l'enleve ; & ma maison sera si bien fermée, que je défie homme vivant d'y entrer sans canon.

LE CAPITAN.

Cadedis, si je vois Octave approcher mon hôtel de cinq cent pas, je le réduirai si bien en poussière, que le vent emportera ses cendres jusques à la moyenne région de l'air.

Mad. MERLUCHE.

Sans tant de forfanterie, tâchez d'avoir entre-ci & ce soir le consentement de mes niéces. Si vous me faites voir qu'elles vous aiment, je signerai la premiere à votre contrat. Sinon, je vous ferai connoître de quel bois se chauffe madame Merluche.

TRUFALDIN.

Soit. Je rentre, & je vais sur le champ avoir une explication là-dessus.

LE CAPITAN.

Je vais aussi faire expliquer Lucette. Souvenez-vous cependant que je suis le Capitan Escarbombardon de la Spopondrillade. C'est tout dire.

SCENE III.

Mad. MERLUCHE, HORACE, OCTAVE.

HÉ bien, madame, quelle réponse vous a-t-on faite ?

OCTAVE.

Quelles nouvelles avez-vous à nous apprendre ?

Mad. MERLUCHE.

Une bonne & une mauvaise. Mes niéces ne s'éloignent pas de vous épouser : mais leurs tuteurs se sont mis dans la tête de les épouser eux-mêmes.

HORACE.

Que ferons-nous pour détourner l'exécution de ce fatal dessein ?

OCTAVE.

Quels moyens employerons-nous pour empêcher ce funeste mariage ?

Mad. MERLUCHE.

C'est à vous à y rêver. Ce sont deux hommes très-propres à donner dans tous les panneaux qu'on leur voudra tendre. Mais ils vont être furieusement en garde contre vous. Votre soin est de faire en sorte de tirer mes niéces de chez eux pour les amener chez moi ; & le mien est de faire tenir vos contrats tout prêts, afin de profiter vîte de l'occasion. Adieu. Songez à vos affaires : je vais songer aux miennes.

SCENE IV.

HORACE, OCTAVE.

HORACE.

Mon cher Octave, n'imaginez-vous rien pour détourner l'orage qui nous menace ?

OCTAVE.

Non.

HORACE.

Comment faire pour sortir du labyrinthe où nous sommes ?

OCTAVE.

Je ne sçai.

HORACE.

Ce brutal de Trufaldin ne souffrira jamais que nous entrions chez lui.

OCTAVE.

Et ce faquin de Capitan va être en garde contre toutes les tentatives que je pourrois faire pour parler à l'aimable Lucette.

HORACE.

Nous ne pourrons pas même leur écrire.

OCTAVE.

Qui est-ce qui rendroit nos lettres?

HORACE.

Tous nos valets leur sont connus.

OCTAVE.

Quel parti prendre ? A quelle invention recourir ? Quelle résolution former ?

HORACE.

Rêvez un peu de votre côté, tandis que je rêverai du mien.

SCENE V.

SCENE V.

HORACE, OCTAVE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

LE mérite & les talens sont bien persécutés en ce siécle de fer. J'ai toujours oui dire que l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit : & cependant, il n'est pas permis de prendre son bien où on le trouve ; & vous êtes perpétuellement exposé, ou aux irruptions de la populace, ou aux brutalités de la justice. Il faut voir si je serai plus heureux dans cette ville-ci que dans les autres, &....

HORACE.

Il me semble que j'ai vu ce coquin-là quelque part.

FRANCISQUE.

Voilà un homme qui me connoît. Passons de l'autre côté.

OCTAVE.

Que vois je ? N'est-ce pas ?... oui. Eh, c'est toi, mon pauvre Francisque ? Par quelle aventure te retrouvai-je en ce pays-ci ? Te voilà dans un plaisant équipage !

FRANCISQUE.

Vous voyez un exemple des caprices de la Fortune.

OCTAVE.

Il ſemble que le ciel t'ait fait venir ici pour nous tirer d'embarras. Seigneur Horace, voilà l'homme qu'il nous faut, le génie le plus heureux, l'eſprit le plus fertile en expédiens que nous puiſſions jamais trouver.

HORACE.

J'ai quelque idée de l'avoir vu, il n'y a pas long-temps.

OCTAVE.

Qu'as tu donc fait depuis ſix ans que tu as quitté mon ſervice?

FRANCISQUE.

Ma foi, monſieur, on a beau ſe tourmenter pour bien faire; quand on eſt né malheureux, on ne réuſſit jamais à rien. Au ſortir de chez vous, me voyant en âge de prendre un parti, je m'étois jetté dans les finances. Nous étions cinq ou ſix, qui avions fait une compagnie pour lever un droit ſur les particuliers qui vont tard dans les rues. Cela alloit aſſez bien dans les commencemens: mais dans la ſuite nous fumes traverſés. Un faux frere révéla les myſtères de la ſociété. Nous nous diſperſâmes: & moi, qui ai toujours eu les inclinations belli-

queuſes, je me jettai dans le parti des armes. Comme je ne trouvai pas d'abord d'occaſion d'aller exercer ma valeur ſur la frontiere, je me mis à faire la petite guerre dans Paris, où en peu de temps je me rendis aſſez recommandable. Au bruit de mes grandes actions, le lieutenant-criminel fut curieux de me voir. Il m'envoya un de ſes gentilshommes, & me témoigna qu'il ſeroit bien aiſe que nous euſſions un quart-d'heure de converſation enſemble. Je ne pus me diſpenſer de lui particulariſer quelques faits, dont il n'avoit ouï parler qu'en gros. Il en fut charmé; & pour me récompenſer, il me dônna de ſon pur mouvement, un emploi ſur les galeres de France. J'y ai ſervi cinq ans avec honneur; je m'y ſuis fort diſtingué. Enfin, comme je n'exerçois que par commiſſion, mon temps étant expiré, j'ai été licencié; & je me ſuis retiré dans cette Province, en attendant quelque occaſion qui puiſſe me conduire à un poſte plus élevé.

OCTAVE.

Je prens part aux dignités que ton mérite t'as procurées, &....

HORACE.

Ah! par ma foi, je me le remets à ſon récit. C'eſt lui que j'ai vu il y a ſix ſemaines à Marſeille, voler, en préſence de toute la ville, le cheval d'un gentilhomme.

FRANCISQUE.

Voler un cheval ? Vous me faites tort. Il eſt vrai que nous ſortîmes enſemble de la ville, à bride abbatue : mais ce ne fut pas ma faute.

HORACE.

Comment, ce ne fut pas ta faute ?

FRANCISQUE.

Non vraiment. Comme je paſſois par une petite rue fort étroite, je trouve un cheval qui étoit juſtement en travers du chemin. Je me mis en devoir de paſſer par derriere. On me cria : prenez garde, il vous donnera un coup de pied. Je voulus aller par devant. On me dit : n'avancez pas, il vous mordra. Si bien donc que, de peur d'être mordu ou eſtropié, il falloit néceſſairement que je paſſaſſe par deſſus. Effectivement, je mis le pied dans un des étriers, & je paſſai une jambe. Dans ce temps là ce diable de cheval prend le mords aux dents, & m'emporte à vingt-cinq lieues de là. Voyez, je vous prie, ſi cela s'appelle voler un cheval.

OCTAVE.

Il a raiſon, ce n'eſt pas lui qui emmena le cheval, c'eſt le cheval qui l'emmena.

HORACE.

Voilà un compere qui a de l'eſprit, & qui pourroit bien, s'il vouloit, nous tirer de l'inquiétude où nous ſommes.

OCTAVE.

O ça, mon pauvre Francisque, te sens-tu toujours ces nobles dispositions que je t'ai vues autrefois, ce génie heureux pour la fourberie, cette généreuse tendresse pour l'argent, ce vertueux mépris des coups de bâton & des étrivieres ?

FRANCISQUE.

Toujours, monsieur. Je n'ai point varié ; & depuis que je ne vous ai vu, j'ai encore fortifié mes perfections de la connoissance de tous les arts qui peuvent enrichir la profession de fourbe. Je suis empirique, astrologue, maître en fait d'armes, tailleur, serrurier, maître à danser. En un mot, j'ai cinquante-trois métiers, avec lesquels je meurs de faim, c'est la vérité : mais si dans l'un ou dans l'autre je puis vous être bon à quelque chose, vous pouvez disposer librement de mon sçavoir faire.

OCTAVE.

Il s'agit de tromper la vigilance de deux Argus, qui tiennent dans l'esclavage deux filles qui sont sous leur tutele.

HORACE.

D'empêcher que ces deux brutaux n'épousent ces deux belles personnes.

OCTAVE.

De faire en sorte de les tirer de leur maison pour

les conduire chez leur tante, qui eſt dans nos intérêts

HORACE.

Et de trouver moyen de leur faire tenir à chacune une lettre, qui les inſtruiſe de ce que nous aurons imaginé.

OCTAVE.

L'un d'eux eſt le Capitan Eſcarbombardon, qui demeure dans ce logis.

HORACE.

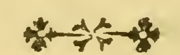
Et l'autre, nommé Trufaldin, eſt logé dans cette maiſon.

FRANCISQUE.

J'en ai déjà ouï parler comme de deux imbécilles à jouer par deſſous jambe : & s'ils ſont comme on me les a dépeints, je vous les expédierai en bref, ſur ma parole.

HORACE.

J'entends ouvrir. Il ne faut pas qu'on nous voie enſemble. Sortons, & allons chez la tante concerter notre entrepriſe.



SCENE VI.

TRUFALDIN, LE CAPITAN.

TRUFALDIN.

EH bien, ſeigneur Capitan, en quelles diſpoſitions avez-vous trouvé Lucette ?

LE CAPITAN.

Par la ſandis, faut-il le demander ? N'étois-je pas ſûr de mon fait ? Je ne ſuis pas moins l'amour des belles que la terreur des ennemis.

TRUFALDIN.

Elle a conſenti à votre mariage ?

LE CAPITAN.

Au contraire, ma préſence a fait une ſi vive impreſſion ſur ſon cœur, qu'elle en a perdu le ſens ; & au lieu de oui, qu'elle vouloit dire, elle m'a toujours répondu non.

TRUFALDIN.

Il faut que j'aie fait la même impreſſion ſur le cœur de la mienne, car elle m'a répondu de la même maniere.

LE CAPITAN.

Je n'en ai jamais manqué une. Je n'ai besoin que d'un regard, d'un coup d'œil, je vous les ensorcelle toutes.

TRUFALDIN.

Vous verrez que ces vives impressions-là seront cause que nous ne les épouserons ni l'une ni l'autre.

LE CAPITAN.

La pudeur les retient, sur ma parole.

TRUFALDIN.

Cela se pourroit bien : car j'ai ouï dire à la mienne, qui lit les romans, qu'Astrée ne déclara sa passion à Céladon qu'à la fin du cinquiéme volume.

LE CAPITAN.

Voilà le fait. Nous n'avons qu'à attendre. Elles y viendront tôt ou tard.

TRUFALDIN.

Je trouve la chose assez problématique, & je voudrois pour beaucoup être éclairci de la vérité.



SCENE VII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer. On vient de m'adreſſer un homme admirable, un fameux Aſtrologue, qui eſt arrivé depuis peu en ce pays-ci. C'eſt un perſonnage extraordinaire, un homme qui poſſede la philoſophie cabaliſtique, & les ſciences divinatoires, comme celui qui les a faites. Il m'a dit du premier coup, tout ce qui m'eſt arrivé depuis que je ſuis au monde; & il m'a aſſurée qu'il vous feroit voir, clair comme le jour, ſi vous êtes aimés de mes niéces. Vous ſçavez que j'ai mis votre mariage avec elles à cette condition-là; & j'en paſſerai par tout ce qu'il me dira.

TRUFALDIN.

Envoyez-le nous promptement, madame Merluche, envoyez-le nous promptement.

LE CAPITAN.

Quant à moi, je ſuis ſûr de Lucette : la ſotte m'adore, autant vaut. Mais baſte, ne laiſſez pas de m'envoyer ce pauvre diable.

Mad. MERLUCHE.

Il est à deux pas d'ici, je vais vous le faire venir tout présentement.

TRUFALDIN.

Il faut voir si cet habile homme nous apprendra ce que nous desirons sçavoir.

LE CAPITAN.

Le voici, sans doute.



SCENE VIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE, habillé en docteur.

FRANCISQUE *s'avance au milieu d'eux, les prend chacun en même-temps par la tête, & les fait incliner fort bas, puis les releve fort brusquement; après quoi il leur dit :*

PUISSE Jupiter dans le signe du Lion présider toujours à vos entreprises !

TRUFALDIN.

Quel diantre de cérémonie est ceci ?

FRANCISQUE.

Je suis le célébre astrologue Melchior Alcofribas, issu en droite ligne de la nymphe Egérie & du sylphe Oromasis, petit-fils de Mercure Trismégiste, neveu d'Agrippa, oncle de Nostradamus, beau-frere de Mélusine, & cousin-germain de l'Almanach de Milan.

LE CAPITAN.

Ce gentilhomme a de belles alliances.

FRANCISQUE.

Vous voyez en moi le type, le prototype & l'archétype des philosophes, l'intendant-général des sept planettes, le commissaire ordonnateur des éclipses, & le gouverneur perpétuel des deux ourses, du dragon, du serpent, du chien, de l'hydre, du taureau, du lion, du scorpion, & de toute la ménagerie céleste.

TRUFALDIN.

Monsieur le docteur, nous voudrions...

FRANCISQUE.

C'est moi, qui ai inventé la cabale; qui ai mis dans le monde les sciences occultes, chiromancie, pédomancie, hydromancie, pyromancie, alectromancie, sternutomancie, négromancie, pharmacie & apoplexie.

LE CAPITAN.

Nous voudrions sçavoir....

FRANCISQUE.

Il y a dix-sept cent ans que je voyage dans le monde, où je suis connu sous le nom de Juif-errant. Depuis ce temps-là j'ai parcouru tous les royaumes de la terre, la France, l'Espagne, l'Italie, la Turquie, la Hongrie, l'Esclavonie, la Moldavie, la Scythie, la Tartarie, l'Arabie, l'Abyssinie,

l'Egypte, & le pays du Maine; & enfin je ſuis venu m'établir en cette ville, pour me repoſer un peu de toutes mes longues fatigues.

TRUFALDIN.

Vous devez avoir apporté beaucoup de curioſités de tous ces pays étrangers que vous venez de nommer.

FRANCISQUE.

Sans doute: mais j'en ai donné la plus grande partie au cabinet du roi des terres Auſtrales; & je n'ai apporté avec moi qu'une pomme de canne au bec de corbin, faite d'une dent de lait de l'éléphant blanc; une pyramide d'Egypte avec la momie de Pharaon, un baſilic d'Ethiopie qui a tué deux cent mille hommes aux guerres de Congo; le perroquet du grand Mogol qui parle dix-ſept ſortes de langues, & répondoit aux harangues des ambaſſadeurs; une fiole de ſens-commun, dont je vous ferai préſent, ſi vous voulez; & une perruque faite des chéveux de la comète qui parut en mil ſix cent quatre-vingt-un.

LE CAPITAN.

Mon ami, je veux, pour joindre à ces raretés, te faire préſent d'une de mes épées. Ce ſera le plus beau meuble de ton tréſor.

TRUFALDIN.

Monſieur le docteur, nous ſommes perſuadés de votre admirable ſçavoir, & nous vous prions de nous éclaircir un doute. Nous ſommes tuteurs de deux jeunes perſonnes que nous avons deſſein d'épouſer : mais leur tante n'y veut point conſentir, qu'elle ne ſçache ſi nous en ſommes aimés ; & elles s'expliquent là-deſſus d'une manière très-ambigue. Or, nous ſerions bien aiſes, par le moyen de vos rares connoiſſances, d'apprendre au vrai ce qui en eſt.

FRANCISQUE.

C'eſt-à-dire, que le ſoleil de leurs regards a fait éclipſer la lune de votre entendement ; & que vous voudriez ſçavoir par moi, ſi l'étoile de vos deſirs ſe pourra trouver quelque jour en conjonction avec la planette de leur conſentement.

TRUFALDIN.

C'eſt cela même.

FRANCISQUE.

Et dites-moi un peu... Quel rêve avez-vous fait cette nuit ?

TRUFALDIN.

Ah malepeſte ! j'ai fait le plus terrible rêve du monde. Je ſongeois que j'étois métamorphoſé en

chouette, & que je voyois dans l'air une quantité prodigieuse d'alouettes. J'en ai vu une entr'autres, la plus appétissante du monde, & j'ai volé après elle pour la gober : mais, comme j'en étois tout proche, il est venu un étourneau qui me l'a enlevée sur la moustache ; & tout d'un coup, j'ai repris ma figure humaine : avec cette différence, que je me suis trouvé avec un nez si long, que je n'en ai jamais pu voir le bout. Je vous prie de me dire quel signe c'est.

FRANCISQUE.

Quel signe c'est ?

TRUFALDIN.

Oui.

FRANCISQUE.

C'est signe... C'est signe... De mort subite.

TRUFALDIN.

De mort subite ?

FRANCISQUE.

Oui, c'est cela assurément. Ne dormez-vous pas volontiers, quand vous avez fait un bon repas ?

TRUFALDIN.

Quelquefois, quand je suis seul.

FRANCISQUE.

Mort subite. Ne vous prend-il point des envies de bâiller, quand vous voyez bâiller quelqu'un ?

TRUFALDIN.

Pour l'ordinaire.

FRANCISQUE.

Mort ſubite. Et quand il fait un vent de bize en hiver, n'avez-vous pas froid au bout du nez ?

TRUFALDIN.

Toujours, quand je vais à l'air.

FRANCISQUE.

Mort ſubite, vous dis-je; ſubitus, ſubita, ſubitum, per omnia ſæcula ſæculorum.

TRUFALDIN.

Comment diable, mort ſubite !

FRANCISQUE.

Oui : mais conſolez-vous, ce ne ſera que dans ſoixante ou quatre-vingt ans.

TRUFALDIN.

Paſſe pour cela.

FRANCISQUE.

Or-ſus. Je vais travailler à vous faire connoître clairement ſi vous êtes aimés ou non des deux pupilles que vous voulez épouſer.

TRUFALDIN.

Je vous en prie de tout mon cœur.

FRANCISQUE.

Si j'avois achevé ma carte cosmo-géo-hydro-choro-topographique du royaume de Saturne, je vous mettrois l'affaire au net dans le moment : mais au défaut de cela, j'ai une Ceinture constellée qui a servi autrefois au Prête-Jean dans une semblable occasion, & qui fera le même effet, après quelques préparations nécessaires.

TRUFALDIN.

Cela fera des merveilles.

FRANCISQUE *à part.*

Voici deux lettres, qu'il faut faire tenir aux niéces.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce que c'est que ces deux papiers que vous tenez-là ?

FRANCISQUE.

Chut... Ce sont deux lettres... Je veux dire deux tables astronomiques, dont l'une contient votre theme natal, & l'autre l'horoscope des enfans qui doivent naître de votre mariage. Çà, commençons l'opération. Mettez-vous à genoux.

TRUFALDIN.

A genoux ?

FRANCISQUE.

Oui, à genoux, & appuyez-vous sur vos deux mains. Allons vous, monsieur le Spadassin qui bayez aux corneilles ; à genoux.

LE CAPITAN.

Comment, malheureux, à genoux, moi ? Si tout l'univers s'écrouloit sur mes épaules, il n'auroit pas le talent de me faire plier la jambe.

FRANCISQUE.

Comment ? Vous êtes réfractaire aux ordonnances de l'astrologie ? Je vous déclare de la part du Zodiaque, que vous allez devenir hydropique.

LE CAPITAN.

Hydropique !

FRANCISQUE.

Non-seulement hydropique, mais encore pulmonique :

LE CAPITAN.

Je suis mort !

FRANCISQUE.

Non-seulement pulmonique, mais encore épileptique :

LE CAPITAN.

Monsieur le docteur !

FRANCISQUE.

Non-ſeulement épileptique, mais encore paralytique.

LE CAPITAN.

Miſéricorde !

FRANCISQUE.

Et qu'enfin après avoir été hydropique, pulmonique, épileptique, paralytique, & par-deſſus cela phrénétique, vous mourrez hérétique. Adieu.

LE CAPITAN.

Holà, monſieur le docteur, ne vous en allez pas, nous nous mettrons comme il vous plaira.

FRANCISQUE.

Ah que diantre, on a bien de la peine à vous mettre à la raiſon. Allons, bien bas. Encore plus bas. Voilà qui eſt bien. Ne tournez pas la tête.

Franciſque, après avoir fait pluſieurs contorſions & prononcé quelques mots barbares, leur attache derriere le manteau les deux lettres qu'il veut faire tenir à Lucette & à ſa ſœur, en leur diſant de temps en temps :

Ne tournez pas la tête. *Enſuite de quoi il leur dit :* Voilà qui eſt fait. Levez-vous.

TRUFALDIN *en ſe relevant.*

C'eſt une choſe admirable que l'Aſtrologie.

FRANCISQUE.

Francisque, pour empêcher qu'aucun d'eux ne puisse voir ce qui est attaché sur le manteau de l'autre, se met entre eux, & leur passe à chacun un bras sous le sien, en leur tenant le discours suivant :

Messieurs, voici un argument qui vous fera voir l'existence, la certitude, & l'évidence de l'Astrologie judiciaire. Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît. Les astres... Non. Les planettes... Si fait, je dis bien : les astres... Je crois pourtant que ce sont les planettes. Ma foi, je ne sçais si ce sont les planettes ou les astres. Tant y a que c'est l'un ou l'autre. Or ces planettes, ou ces astres, si vous voulez, ressemblent à des étoiles. Remarquez bien ceci. Les étoiles sont comme des flambeaux. Les flambeaux produisent la lumiere. La lumiere est ce qui nous illumine. En illuminant elle chasse les ténèbres. Les ténèbres se forment dans la nuit. La nuit... tous les chats sont gris. Atqui : le pôle Arctique & le pôle Antarctique formant une espece de triangle hexagone, par la sympathie qu'il y a avec l'antipathie des rayons du soleil & de la lune : il s'ensuit que la réverbération.... de la subordination.... qui se trouve.... pour ainsi dire.... par exemple.... comme... dans un tourbillon : les influences.... les influences... Comment vous appellez vous?

TRUFALDIN.

Je m'appelle le Seigneur Trufaldin.

FRANCISQUE.

Voilà un vilain nom. Pourquoi diable vous appellez-vous comme cela ? Trufaldin ! Il ne faut qu'un nom comme celui-là, pour déconcerter tout l'obſervatoire.

TRUFALDIN.

Apportez-nous donc vîtement votre Ceinture conſtellée.

FRANCISQUE.

Je vais vous la chercher. Mais vous avez là des manteaux qui vous embarraſſent. Vous ne pourrez jamais vous en ſervir avec ce harnois-là. Appellez vos deux maîtreſſes, afin qu'elles les emportent. Auſſi-bien eſt-il néceſſaire que je les voie.

LE CAPITAN.

C'eſt fort bien penſé.

TRUFALDIN.

Il a raiſon.



SCENE IX.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, LUCETTE, BALIVERNE, FRANCISQUE.

LE CAPITAN.

Hola, Lucette.

TRUFALDIN.

Descendez, Baliverne.

LUCETTE.

Que vous plaît-il, seigneur Capitan ?

BALIVERNE.

Que desirez-vous, seigneur Trufaldin ?

LE CAPITAN.

Otez-moi le manteau, & me le pliez proprement.

TRUFALDIN.

Prenez ma houpelande, & gardez bien de la gâter.

LUCETTE & BALIVERNE *appercevant les deux lettres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CAPITAN.

A qui en avez-vous donc?

TRUFALDIN.

Qu'eſt-ce que ce fou-rire qui vous prend?

LUCETTE.

Ce n'eſt rien, ſeigneur Capitan.

BALIVERNE.

C'eſt un rire de réminiſcence, monſieur.

FRANCISQUE.

Je vais maintenant chercher votre affaire.



SCENE X.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE.

TRUFALDIN.

VOILA un homme d'un prodigieux sçavoir.

LE CAPITAN.

S'il étoit aussi consommé dans la science des armes que dans celle de l'astrologie, j'en ferois mon valet de chambre.

FRANCISQUE.

Je vous apporte la Ceinture en question. Mais je n'ai pas songé à une chose. Le Prête-Jean est fort gros, & vous êtes tous deux assez menus. Cela ne pourra jamais vous servir séparément. Car pour bien faire, il faut que vous soyez extrêmement serrés.

LE CAPITAN.

Comment ferons-nous donc?

FRANCISQUE.

Attendez; je m'avise d'une chose. Elle a assez de longueur pour vous servir en même temps. Vous n'avez

n'avez qu'à vous mettre dos à dos, & je vous l'attacherai à tous deux par le milieu du corps.

TRUFALDIN.

Oui ; mais si on nous voit en cet état, on se moquera de nous.

FRANCISQUE.

Bon, bon ; personne ne passe à l'heure qu'il est. Laissez-moi faire seulement.

TRUFALDIN.

Elle est d'acier, monsieur le docteur ?

FRANCISQUE.

Vraiment oui. C'est une Ceinture magique, semée de Talismans gravés au signe & à l'heure de Mercure en quadrat avec Jupiter. Vous verrez avec cela des choses terribles.

LE CAPITAN.

Terribles ? Cela ne fera-t-il point peur au Seigneur Trufaldin ?

FRANCISQUE.

En aucune façon.

LE CAPITAN.

Vous la fermez au cadenas ; monsieur le docteur ?

FRANCISQUE.

Et oui, vraiment. Cela est essentiel. Or-sus,

voilà qui eſt bien. Vous allez voir tout à l'heure quelque choſe qui vous ſurprendra.

LE CAPITAN.

Je ſuis fort ſerré, monſieur le docteur.

TRUFALDIN.

Et moi auſſi.

FRANCISQUE.

Tant mieux, vous ne ſçauriez l'être trop. Demeurez-là, je vais faire un tour, & je reviens dans le moment.

A part.

Allons promptement faire venir nos amans.



SCENE XI.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE, HORACE, OCTAVE.

TRUFALDIN.

Ne voyez-vous rien, Seigneur Capitan?

LE CAPITAN.

Je ne vois rien.

FRANCISQUE *à Horace & à Octave.*

Voilà nos Renards dans le piége. Profitez-en. Je me retire.

TRUFALDIN.

Morbleu, je vois quelque chose moi. Horace s'approche de ma maison.

LE CAPITAN.

Ah ventre! Octave vient à mon logis.

TRUFALDIN.

On ouvre ma porte!

LE CAPITAN.

On ouvre aussi la mienne!

TRUFALDIN.

Baliverne ſort avec lui !

LE CAPITAN.

Lucette lui donne la main !

TRUFALDIN.

Laiſſez-moi donc aller.

LE CAPITAN.

Laiſſez-moi aller vous-même.

BALIVERNE *à Trufaldin.*

Seigneur Trufaldin, je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

LUCETTE *au Capitan.*

Seigneur Capitan, je ſuis votre très-humble ſervante.

TRUFALDIN.

Il me l'emmene, ſeigneur Capitan !

LE CAPITAN.

Elle s'en va avec lui, ſeigneur Trufaldin !

TRUFALDIN.

Ne me retenez donc pas.

LE CAPITAN.

C'eſt vous qui me retenez.

TRUFALDIN.

Ah ! nous ſommes pris pour dupes. Je ſuis au déſeſpoir. J'enrage.

SCENE XII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE *s'étouffant de rire.*

AH mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cela ? Etes-vous devenus fous ? Est-ce une farce que vous jouez ?

TRUFALDIN.

Ah madame Merluche, votre scélérat d'Astrologue ...

Mad. MERLUCHE.

Comme vous voilà fagotés, hé hé hé hé.

LE CAPITAN.

C'est une fourberie ...

Mad. MERLUCHE.

Qui est-ce qui vous a ajustés comme cela ? Ah ah ah ha.

TRUFALDIN.

Je vous dis que ...

Mad. MERLUCHE.

On va ſe moquer de vous.

LE CAPITAN.

C'eſt ce coquin ...

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas raiſonnable.

TRUFALDIN.

Je veux vous dire ...

Mad. MERLUCHE.

Un homme ſérieux comme vous !

LE CAPITAN.

Vous ſçaurez ...

Mad. MERLUCHE.

Une perſonne de votre profeſſion !

TRUFALDIN.

Peſte ſoit de la babillarde ? Je vous dis que c'eſt ce pendard que vous nous avez envoyé, qui nous a mis en cet état ; & pendant ce temps-là Octave & Horace ont emmené vos nieces.

Mad. MERLUCHE.

Octave & Horace ont emmené mes niéces !

TRUFALDIN.

Oui ; mais ...

Mad. MERLUCHE.

Si cela eſt, c'eſt un ſigne évident qu'elles ne vous aiment point.

LE CAPITAN.

Débarraſſez-moi de cette ferraille, & je les attraperai, fuſſent-ils au fond des abîmes de l'Océan.



SCENE XIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE, OCTAVE, HORACE.

HORACE.

Vous n'irez pas si loin, messieurs. Nous voici.

Mad. MERLUCHE *à Trufaldin & au Capitan.*

Mes enfans, il faut avaler cela tout doucement. Je vous ai proposé tantôt deux partis sortables pour mes niéces. Vous avez voulu vous approprier leurs personnes & leur bien. Cela ne vous a pas réussi. Elles sont chez moi. J'ai signé leur contrat. Le voilà. Et si vous voulez être décadenassés, il faut que vous preniez la peine de le signer aussi.

TRUFALDIN.

Moi, signer le contrat?

LE CAPITAN.

J'aimerois mieux ne porter jamais épée.

OCTAVE.

Seigneur Capitan, je veux bien commencer par vous mettre en liberté : mais quand vous y ferez, foyez perfuadé que je vous donnerai les étrivieres jufqu'à ce que vous ayez figné.

LE CAPITAN.

Donnez. Je fignerai à votre confidération.

TRUFALDIN.

Puifque la chofe eft faite, il faut bien s'y réfoudre.

OCTAVE.

Vous pouvez aller maintenant où il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Seigneur Octave, & vous feigneur Horace, venez chez moi pour y célébrer vos mariages. Et vous, meffieurs, rentrez chacun dans vos logis; & fi vous m'en croyez, ne parlez de cette avanture que le moins qu'il vous fera poffible.



SCENE DERNIERE.

Sept Masques conduits par Francisque, & portant la marque des ses Planettes, viennent former une entrée mêlée de récits, par où finit la Comédie.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES

contenues dans ce troisiéme Volume.

FIN DE LA TABLE.





